U d'/of OTTAWA
39003003278800

Ce Fran

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE. — N° 4

HENRIK IBSEN

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

L'UNION DES JEUNES

Traduction de MM. Pierre Bertrand et Edmond de Nevers

— DEUXIÈME ÉDITION —

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1902

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE

BANG (Herman). — *Tine*, roman traduit du danois par M. le Cte PROZOR. Un vol. in-18..... 3 50

BJORNSON (Bj.).— *Amour et géographie*. — *Les nouveaux mariés*. — Traduit du norvégien par MM. AUG. MONNIER et A. ALBÈNE. Un vol. in-18.. 3 50

— *Au-delà des forces*, 1re et 2e parties. — Traduction de MM. A. Monnier et Littmanson. Un vol. in-18..... 3 50

— *Une faillite*, pièce en 4 actes, adaptation française de MM. Schürmann et J. Lemaire. — Une br. in-18. Prix..... 2 »

— *Un gant*, comédie en 3 actes. Traduction de M. Aug. Monnier. Un vol. in-18. Prix. 3 50

— *Léonarda*, pièce en 4 actes. — *Une faillite*, pièce en 4 actes, 5 tableaux. Traduction de M. Aug. Monnier. Un vol. in-18..... 3 50

— *Monogamie et Polygamie*. Traduction de MM. Aug. Monnier et G. Montignac. — Une brochure in-18..... 1 »

— *Le roi*, drame en 4 actes. — *Le Journaliste*, drame en 4 actes. Traduction de M. A. Monnier. Un vol. in-18. 3 50

BRANDÈS (Edouard). — *Théâtre*. (Une visite. — Sous la Loi. — Les Fiançailles. — Les Remèdes). Traduit du danois par MM. DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN. Un vol. in-18..... 3 50

BURNETT (F.). — *Le petit Lord*, comédie en 3 actes. Adaptation française par MM. J. Lemaire et Schürmann. Une brochure in-18..... 2 »

CHTCHÉDRINE. — *Les Messieurs Golovleff*, roman traduit du russe, par Mme Marina Polonsky et G. Debesse. Un vol. in-18..... 3 50

— *Pochékonié d'autrefois*. Vie et aventures de Nicanor Zatrapézny. Traduit du russe, par Mme Marina Polonsky et G. Debesse. Un volume in-18..... 3 50

ECHEGARRAY. — *Le grand Galéoto*, pièce en 3 actes. Adaptation française de MM. Schürmann et J. Lemaire. — Une br. in-18. Prix..... 2 »

GRIGOROVITCH (Dimitri). — *Les parents de la Capitale*, roman traduit du russe, par Mme Eléonore Tsakny. Un vol. in-18..... 3 50

HAUPTMANN (Gerhart). — *Ames solitaires*. Traduction d'Alexandre Cohen. Un volume in-18..... 3 50

LES

SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

Pièce en quatre actes

L'UNION DES JEUNES

Pièce en cinq actes

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver tous leurs droits pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en février 1893.

A LA MÊME LIBRAIRIE

LITTÉRATURE SCANDINAVE

HENRIK IBSEN

I. — **Les Revenants. — Maison de Poupée.**
II. — **Le Canard Sauvage. — Rosmersholm.**
III. — **Hedda Gabler**
IV. — **La Dame de la Mer. — L'Ennemi du Peuple.**
V. — **Solness le Constructeur.**
VI. — **Les Prétendants à la Couronne. — Les Guerriers à Helgeland.**
VII. — **Les Soutiens de la Société. — L'Union des Jeunes.**
VIII. — **Empereur et Galiléen.**
IX. — **La Comédie de l'Amour.**

B. BJORNSON

I. — **Amour et Géographie. — Les nouveaux Mariés.** Traduit du norvégien par MM. A. Monnier et A. Albène. 1 volume in-18..... 3 50
II. — **Au delà des Forces.** 1re et 2e parties. Traduction de MM. A. Monnier et Littmanson. Un volume in-18..... 3 50
III. — **Un Gant**, comédie en trois actes. Traduction de M. Monnier. Un volume in 18 ..... 3 50
IV. — **Léonarda**, pièce en quatre actes. — **Une Faillite**, pièce en quatre actes, cinq tableaux. Traduction de M. Aug. Monnier. Un volume in-18..... 3 50
V. — **Monogamie et Polygamie.** Traduction de M. Aug. Monnier et G. Montignac. Une brochure in-18 ..... 1 »
VI. — **Le Roi**, drame en quatre actes. — **Le Journaliste**, drame en quatre actes. Traduction de M. Monnier. Un volume in-18,..... 3 50

AUGUSTE STRINDBERG

Mademoiselle Julie, précédée d'une étude sur l'œuvre de Strindberg.

HERMAN BANG

Tine, roman danois, traduction de M. le Cte Prosor.

JONAS LIE

Les Filles du Commandant, roman norvégien, traduit par Aline Topelius.

IMP. CH. LÉPICE, MAISONS-LAFFITTE.

Bibliothèque Cosmopolite. — N° 4

HENRIK IBSEN

LES

SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

L'UNION DES JEUNES

Traduction de MM. Pierre Bertrand et Edmond de Nevers

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE et STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU

1902

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège

LES

SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

Pièce en quatre Actes

PERSONNAGES

Le consul BERNICK.
BETTY, sa femme.
OLAF, leur fils.
Mlle Martha BERNICK, sœur du consul.
Johann TONNESEN, frère cadet de Mme Bernick.
Hilmar TONNESEN, cousin de Mme Bernick.
Mlle Lona HESSEL, demi-sœur de Mme Bernick.
RORLUND, vicaire.
RUMMEL, commerçant.
Mme RUMMEL.
Mlle RUMMEL.
WIEGELAND, commerçant.
SANDSTADT, commerçant.
Mlle Dina DORF.
KRAPP, chef de comptabilité.
AUNE, contre-maître.
Mlle LYNGE.
Mme HOLT.
Mlle HOLT.

Habitants de la ville, Marins, Étrangers

L'action se déroule chez le consul Bernick, dans une petite ville de la côte norvégienne.

ACTE PREMIER

Grand salon donnant sur le jardin, dans la maison du consul Bernick.

Sur le devant de la scène, à gauche, une porte qui mène au cabinet du consul. Un peu en arrière, autre porte semblable. Au milieu, une grande porte. Dans le fond, une cloison vitrée à travers laquelle on aperçoit un large perron couvert d'une marquise et une partie du jardin, qui est entouré d'un treillage avec une autre petite porte. Tout le long du treillage passe une rue bordée de l'autre côté par des maisonnettes peintes en couleurs claires. Il fait un chaud soleil d'été. De temps en temps quelques promeneurs qui s'arrêtent en causant. Dans un magasin, au fond de la rue, entrent des acheteurs.

Dans le salon sont assises plusieurs dames autour d'une table. Mme Bernick occupe la place du milieu ; près d'elle, à gauche, Mme Holt et sa fille ; puis Mme Rummel et Mlle Rummel. A droite de Mme Bernick, Mme Lynge, Mlle Bernick et Mlle Dina Dorf. Toutes font des travaux d'aiguille. Sur la table, de nombreux patrons, morceaux d'étoffes, vêtements. Un peu en arrière, à une petite table sur laquelle l'on a mis un bouquet et un verre d'eau sucrée, est assis le vicaire Rorlund, qui lit, dans un livre à tranches dorées, de façon tellement inintelligible que l'on saisit à peine quelques mots de temps en temps.

Olaf Bernick joue dans le jardin et s'amuse à lancer des flèches avec son arc sur un but quelconque.

Après que Rorlund a lu quelques minutes, arrive par la porte à droite M. Aune, le contre-maître. La lecture est un instant interrompue. Mme Bernick, d'un signe, lui indique la porte à gauche. Aune traverse le salon et frappe légèrement, à plu-

sieurs reprises, en laissant un intervalle entre chaque coup, à la porte du cabinet du consul. M. Krapp, le chef de comptabilité, le chapeau à la main et des papiers sous le bras, sort de chez M. Bernick.

SCÈNE PREMIÈRE

KRAPP, AUNE

KRAPP. — Ah! vous avez frappé?

AUNE. — M. le consul m'a fait dire qu'il désirait me parler.

KRAPP. — C'est exact; mais il ne peut vous recevoir. Il m'a chargé de vous...

AUNE. — Vous?... Je tiendrais cependant...

KRAPP. — De vous dire que vous devez cesser les conférences que vous faites chaque samedi aux ouvriers.

AUNE. — Comment! je croyais qu'il m'était permis de consacrer mon temps libre à...

KRAPP. — Il ne vous est pas permis de consacrer votre temps libre à souffler le mécontentement aux ouvriers. Samedi dernier, vous les avez entretenus du dommage que leur causent nos nouvelles machines et notre nouvelle répartition du travail sur le chantier. Dans quel but?

AUNE. — Dans le but d'être utile à la société.

KRAPP. — Je m'en doute! En attendant, le consul dit que c'est ainsi qu'on la désorganise.

AUNE — Ma société n'est pas celle du consul, monsieur le comptable; et, comme président de l'union ouvrière, je dois...

KRAPP. — Avant toutes choses, vous représentez sur le

chantier le consul Bernick; avant toutes choses, vous avez à remplir votre devoir envers la société du consul Bernick, car c'est elle qui nous fait tous vivre. Et maintenant, vous savez ce que le consul avait à vous dire.

AUNE. — Le consul ne me l'eût pas dit de cette façon, monsieur le comptable; mais je sais qui je dois remercier pour cette leçon. Ce sont ces maudits marins américains. Ces gens là veulent que l'on travaille ici à leur manière et que...

KRAPP. — Oui, oui, oui. Je n'ai pas à discuter plus longtemps là-dessus. Vous connaissez maintenant l'opinion du consul. Veuillez donc avoir la bonté de retourner au chantier, car certainement vous y êtes nécessaire. Je vous rejoins à l'instant. Mille pardons, mesdames.

(Il salue, traverse le jardin et va dans la rue. Aune s'éloigne par la porte à droite. Rorlund qui, pendant cet entretien, a continué sa lecture à voix plus basse, finit peu de temps après et ferme son livre un peu bruyamment.)

SCENE II

RORLUND, Mme RUMMEL et sa fille, Mme HOLT et sa fille, Mlle Martha BERNICK, Mlle Dina DORF, Mme LYNGE

RORLUND. — Et voilà, honorées dames, l'histoire est finie.

MADAME RUMMEL. — Oh! que c'est instructif!

MADAME HOLT. — Et si moral!

MADAME BERNICK. — Vraiment, un pareil livre suggère bien des réflexions.

RORLUND. — Oui, c'est une bienfaisante contre-partie des productions quotidiennes de la presse. Que se cache-t-il sous les apparences brillantes et fardées dont la haute société se montre si fière? La pourriture et le néant. Toute moralité lui manque. Elle n'est rien qu'un sépulcre blanchi.

MADAME HOLT. — Très vrai.

MADAME RUMMEL. — Il suffit de regarder les marins américains qui sont actuellement dans notre ville.

RORLUND. — Je ne veux pas parler de cette écume de la société, non; mais dans les classes dirigeantes elles-même, que se passe-t-il? Le doute et le trouble sont dans toutes les âmes; la défiance est dans tous les esprits. Voyez comme la vie de famille s'en va! Voyez avec quelle audace on s'y révolte contre les vérités les plus sacrées?

MADEMOISELLE DINA (*sans lever les yeux*). — Cependant, ne fait-on pas aussi beaucoup de belles et grandes choses?

RORLUND. — Belles et grandes?... Je ne comprends pas.

MADAME HOLT. — Mais, mon Dieu, Dina...

MADAME RUMMEL (*en même temps*). — Mais, Dina, comment peux-tu?...

RORLUND. — Je ne crois pas qu'il serait profitable d'introduire chez nous ces grandeurs et ces beautés-là; et nous devons remercier Dieu de ce que les choses demeurent ici comme elles sont. Il pousse bien un peu d'ivraie parmi le bon grain, mais faisons tous nos efforts pour l'arracher. Voyez-vous, mesdames, nous devons tous veiller également à ce que notre société reste pure et bannir

loin d'elle l'esprit de révolte, car il lui préparerait de mauvais jours.

MADAME HOLT. — Hélas! nous en avons déjà plus qu'il n'en faudrait!

MADAME RUMMEL.— Oui ; n'a-t-il pas tenu à un cheveu, l'an dernier, que l'on ne fit passer le chemin de fer par ici ?

MADAME BERNICK. — Heureusement Bernick a pu l'empêcher!

RORLUND. — La Providence, Mme Bernick! Soyez-en en persuadée, votre mari n'était qu'un instrument dans sa main, alors même qu'elle semblait nous refuser son appui!

MADAME BERNICK.— Et combien il lui a fallu lire de choses désagréables à son adresse dans les journaux! Mais nous oublions de vous remercier, monsieur le vicaire. C'est plus qu'aimable de nous sacrifier une si grande grande partie de votre temps.

RORLUND. — Je vous en prie... je suis en vacances

MADAME BERNICK. — Oui, oui, n'empêche que ce soit un vrai sacrifice.

RORLUND (*approchant sa chaise*). — Ne parlons pas de cela, chère madame Bernick. Ne feriez-vous pas toutes un sacrifice pour accomplir une bonne œuvre, et ne le feriez-vous pas volontiers, joyeusement même ? Ces pauvres gens, si corrompus, au salut desquels nous travaillons, doivent être considérés en quelque sorte comme des soldats blessés sur le champ de bataille. Vous, mesdames, vous êtes les infirmières, les sœurs de charité qui préparez la charpie, bandez les blessures, guérissez et consolez.

MADAME BERNICK. — Ce doit être une grâce particulière de Dieu d'envisager toutes choses sous un jour aussi beau.

RORLUND. — Parfois cette grâce est innée en effet ; mais aussi on peut l'acquérir. Il suffit de regarder la vie à la lumière du devoir. Qu'en dites-vous, mademoiselle Bernick ? Ne vous trouvez-vous pas plus heureuse depuis que vous vous consacrez entièrement aux soins de votre école ?

MADEMOISELLE MARTHA. — Je ne sais trop ce que je dois vous répondre. Je me prends quelquefois, en me rendant aux classes, à rêver d'être très loin d'ici, sur une mer orageuse.

RORLUND. — Ce sont là, voyez-vous, ma chère demoiselle, les tentations coupables, les hôtes turbulents qu'il faut chasser. La mer orageuse dont vous parlez au figuré, c'est cette grande société pleine d'abîmes, dans laquelle tant d'autres ont fait naufrage. Réellement, tenez-vous beaucoup à vivre cette vie dont vous entendez au loin le sourd murmure ? Mais jetez seulement un regard dans la rue. Elle est pleine d'hommes qui courent par une chaleur ardente, accablés sous le poids de leurs mesquins soucis ! Ne sommes-nous pas plus heureux, assis confortablement autour de cette table, dans ce salon plein de fraicheur et le dos tourné à l'orage ?

MADEMOISELLE MARTHA. — Oui, oui, vous avez bien raison.

RORLUND. — Dans cette maison, si bonne, si hospitalière, où la vie de famille nous apparait dans sa plus haute incarnation, où règnent la concorde et la paix ? (*à Madame Bernick*). Que regardez-vous donc, chère madame ?

MADAME BERNICK (*en désignant la chambre de son mari*). — Comme ils deviennent bruyants !

RORLUND. — S'agit-il de quelque chose d'extraordinaire ?

MADAME BERNICK. — Je ne sais ; il y a quelqu'un avec mon mari.

SCENE III

Les Mêmes, HILMAR

(Hilmar Tonnesen entre, le cigare aux lèvres, par la porte de droite et s'arrête interdit.)

HILMAR. — Oh ! mille pardons !

(Il fait mine de se retirer.)

MADAME BERNICK. — Non, Hilmar, reste ; tu ne nous déranges pas. Désires-tu quelque chose ?

HILMAR. — Moi... je passais seulement. Bonjour, mesdames. (*A Mme Bernick*). Eh bien, comment cela va-t-il tourner ?

MADAME BERNICK. — Quoi ?

HILMAR. — Bernick a convoqué une réunion.

MADAME BERNICK. — Vraiment ? Et de quoi s'agit-il ?

HILMAR. — Toujours de ces chemins de fer ; une duperie !

MADAME RUMMEL. — Non, est-ce possible ?

MADAME BERNICK. — Ce pauvre Richard ! Il va donc avoir encore de nouveaux ennuis !

RORLUND. — Mais comment est-ce possible, monsieur

Tonnesen ? M. Bernick leur a fait clairement savoir, l'an dernier, qu'il n'en voulait pas de leur chemin de fer.

HILMAR. — Oui, c'est vrai ; mais Krapp vient de me raconter que cette histoire est revenue sur le tapis. En ce moment Bernick est en conférence avec trois financiers de la ville.

MADAME RUMMEL. — Oui, il m'a semblé que j'avais entendu la voix de mon mari.

HILMAR. — Naturellement M. Rummel est là, avec M. Sandstad et M. Michel Wiegeland, celui que l'on appelle ordinairement Saint-Michel.

RORLUND. — Hum !

HILMAR. — Je vous demande pardon, monsieur le vicaire.

MADAME BERNICK. — Nous étions si tranquilles !

HILMAR. — Quant à moi je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'on reprenne cette question des chemins de fer ; ce sera, au moins, une distraction.

RORLUND. — On se passerait bien des distractions de ce genre.

HILMAR. — Ce dépend des caractères. Il y a des gens qui ont besoin de se dépenser en des combats excitants. La vie d'une petite ville en offre rarement l'occasion ; et il n'est pas donné à tout le monde... (*Il feuillette le livre du vicaire.*) « La femme servante dans la société. » Quelle est cette sottise ?

MADAME BERNICK. — Mon Dieu, Hilmar, ne parle pas ainsi. Tu n'as certainement pas lu ce livre.

HILMAR. — Non, grâce au Ciel !

MADAME BERNICK. — Tu n'es pas très bien portant aujourd'hui.

HILMAR. — Non, en effet.

MADAME BERNICK. — Tu n'as peut-être pas bien dormi, la nuit dernière.

HILMAR. — Non, j'ai très mal dormi. Précisément à cause de ce malaise, j'ai fait hier soir une petite promenade; puis je suis allé au cercle où j'ai lu le récit d'un voyage au pôle nord. Je trouve que l'on puise du courage à suivre ainsi l'homme dans sa lutte contre les éléments.

MADAME RUMMEL. — Cela vous a peut-être impressionné, monsieur Tonnesen.

HILMAR. — Votre supposition est très juste, madame Rummel. Toute la nuit je me suis retourné de tous les côtés, dans une espèce de demi sommeil où je me voyais poursuivi par un horrible morse.

SCÈNE IV

Les Mêmes, OLAF

OLAF (*qui arrive par le perron*). — Tu as été poursuivi par un morse, mon oncle?

HILMAR. — En rêve seulement, mauvais gamin. Tu joues encore avec cet arc ridicule? Pourquoi ne prends tu pas pour t'exercer une arme plus sérieuse?

OLAF. — Je voudrais bien, mais....

HILMAR. — Un arme à feu aurait un sens, au moins. Quand le coup part, on éprouve une sensation de.... cela vous contracte les nerfs et....

OLAF. — Oui, et je pourrais tuer des ours, mon oncle. Mais papa ne veut pas.

MADAME BERNICK. — Ne lui mets pas cette idée en tête, Hilmar.

HILMAR. — Hum! C'est une génération qui pousse. On ne parle que d'exercices et de perfectionnements. Que Dieu ait pitié de nous! Tout n'est plus que jeux et simagrées. Où trouverait-on maintenant le vrai courage, le courage qui regarde le danger virilement, en face?..... Ne tourne pas autour de moi avec ton arc, tête folle! La flèche pourrait partir.

OLAF. — Il n'y a pas de flèche, mon oncle.

HILMAR. — Le sais-tu? Il y en a peut-être une. Enlève-la, te dis-je. Pourquoi, diable, n'es-tu pas allé en Amérique sur un des vaisseaux de ton père? Là tu pourrais chasser le buffle, ou guerroyer contre les Peaux-Rouges.

MADAME BERNICK. — Voyons, Hilmar....

OLAF. — Je le voudrais bien! Je me mettrais à la recherche de l'oncle Johann et de tante Lona.

HILMAR. — Ta ra ta ta!

MADAME BERNICK. — Allons, retourne au jardin, Olaf.

OLAF. — Maman, est-ce que je puis aller dans la rue?

MADAME BERNICK. — Oui; mais n'y reste pas trop longtemps. (*Il sort*)

SCENE V

Les Mêmes, moins OLAF

RORLUND. — Vous ne devriez pas mettre de pareilles lubies dans la tête de cet enfant, monsieur Tonnesen.

HILMAR. — Oui, naturellement! Il faut que ce petit reste à la maison et devienne un blanc bec comme tant d'autres.

RORLUND. — Mais pourquoi ne voyagez-vous pas vous-même?

HILMAR. — Moi? Malade comme je le suis? En vérité, il ne se passe pas grand chose dans cette ville; cependant on a toujours certains devoirs à remplir vis-à-vis de la société dans laquelle on vit. Il faut bien qu'il y ait au moins une personne ici qui tienne haut le drapeau intellectuel.... Oh! comme il crie, celui-là!

RORLUND. — Qui donc crie?

HILMAR. — Je ne sais pas. Ils parlent tous un peu fort là-dedans, et cela me rend nerveux.

MADAME RUMMEL. — Ce doit être mon mari, monsieur Tonnesen; il a une telle habitude de parler devant de grandes assemblées!...

RORLUND. — Les autres ne paraissent point parler bas non plus.

HILMAR. — Naturellement. Lorsqu'il s'agit de défendre sa bourse, alors... Tout finit par des questions d'intérêt matériel. Hou!

MADAME BERNICK. — C'est cependant mieux qu'autrefois où tant de choses se perdaient.

MADAME LYNGE. — Les affaires allaient-elles réellement si mal autrefois?

MADAME RUMMEL. — Je puis vous l'assurer, madame Lynge; et vous pouvez vous estimer heureuse de ce que vous n'étiez pas ici à cette époque.

MADAME HOLT. — Oui, bien des choses ont changé. Quand je me rappelle notre jeunesse!...

MADAME RUMMEL. — Il suffit de retourner à quatorze ou quinze ans en arrière. Dieu, quelle vie on menait ! Il y avait dans ce temps-là une société chorégraphique et une société musicale.

MADAME BERNICK. — Et une société dramatique ; je m'en souviens fort bien.

MADAME RUMMEL. — Oui, on y a joué votre pièce, monsieur Tonnesen.

HILMAR (*s'éloignant vers le fond*). — Ah ! laissez donc !

RORLUND. — Une pièce de M. Tonnesen !

MADAME RUMMEL. — Oui, c'est longtemps avant votre arrivée, monsieur le vicaire. Du reste, on ne l'a jouée qu'une fois.

MADAME LYNGE. — N'est-ce point dans cette pièce que vous m'avez raconté avoir tenu un rôle de jeune première, madame Rummel ?

MADAME RUMMEL (*regardant le vicaire à la dérobée*). Moi ? Je ne me le rappelle vraiment pas, madame Lynge. Ce dont je me souviens fort bien, c'est de la vie bruyante et mondaine que l'on menait alors dans les familles.

MADAME HOLT. — Certes ! Il y avait des maisons où l'on donnait jusqu'à deux grands bals par semaine.

MADAME LYNGE. — Dans le temps, il y a eu aussi une troupe d'acteurs ambulants.

MADAME RUMMEL. — Ah ! ce fut le pire !

MADAME HOLT (*troublée et agitée*). — Hum ! Hum !

MADAME RUMMEL. — Des acteurs ? Non, je ne me souviens pas de cela du tout.

MADAME LYNGE. — Il paraît que ces gens-là ont joué toutes sortes de mauvais tours. Voyons, que s'est-il passé exactement ?

MADAME RUMMEL. — Mais rien, je crois, madame Lynge.

MADAME HOLT. — Chère Dina, donne-moi ce morceau d'étoffe, je te prie.

MADAME BERNICK (*en même temps*). — Dina, va donc à la cuisine dire à Catherine qu'elle peut apporter le café.

MADEMOISELLE MARTHA. — Je vais avec toi, Dina.

(Dina et Mlle Bernick sortent ensemble par la seconde porte à gauche.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, moins DINA et Mlle BERNICK

MADAME BERNICK (*se levant*). — Je vous prie de m'excuser un instant, mesdames. Nous allons prendre le café dehors, n'est-ce pas ?

(Elle sort sur le perron et étend un tapis sur une table. Le vicaire sur le seuil de la porte cause avec elle. Hilmar, assis au dehors, fume.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, moins Mme BERNICK

MADAME RUMMEL, *à voix basse*. — Mon Dieu, madame Lynge, que vous m'avez fait peur !

MADAME LYNGE. — Moi ?

MADAME HOLT. — Oui ; mais c'est vous qui avez commencé, madame Rummel.

MADAME RUMMEL. — Moi ? Comment pouvez-vous dire cela ? Je n'ai pas soufflé mot.

MADAME LYNGE. — Qui est-ce donc?

MADAME RUMMEL. — Comment pouviez-vous parler de..... Songez donc ! Vous n'avez pas réfléchi que Dina écoutait ?

MADAME LYNGE. — Dina ?... Mais, mon Dieu, est-ce que la.....

MADAME HOLT. — Et ici, dans cette maison ! Ne savez-vous donc pas que c'était le frère de Mme Bernick ?

MADAME LYNGE. — Comment ? Je ne sais rien du tout. Il n'y a pas longtemps que je suis.....

MADAME RUMMEL. — N'avez-vous pas entendu dire que... hum ! (*à sa fille*). Tu peux descendre un peu dans le jardin, Hilda.

MADAME HOLT. — Toi aussi, Nella. Et sois gentille avec la pauvre Dina.

(Hilda Rummel, et Nella Holt vont au jardin.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, moins NELLA et HILDA

MADAME LYNGE. — Eh bien, dites maintenant : qu'est-ce qui est arrivé au frère de madame Bernick ?

MADAME RUMMEL. — Vous ignorez le scandale affreux qu'il a causé ?

MADAME LYNGE. — Est-ce que Hilmar Tonnesen a donné lieu à ?...

MADAME RUMMEL. — Non, Hilmar est son cousin, je parle de son frère.

MADAME HOLT. — Celui qui a mal tourné.

MADAME RUMMEL. — Il s'appelait Johann. Il est parti pour l'Amérique.

MADAME HOLT. — Il a dû partir, comme vous le pensez.

MADAME LYNGE. — Et c'est lui qui a occasionné ce scandale ?

MADAME RUMMEL. — Oui, il était si.... comment dirai-je ?... C'est une histoire avec la mère de Dina. Oh ! je me le rappelle comme si c'était d'hier. Johann Tonnesen faisait alors le commerce avec la vieille madame Bernick. Richard Bernick venait d'arriver de Paris et n'était pas encore fiancé.

MADAME LYNGE. — Bien; mais l'affreux scandale ?

MADAME RUMMEL. — Cet hiver-là, nous avions ici la troupe de Müller.

MADAME HOLT. — Et, dans cette troupe, il y avait un acteur, nommé Dorf, qui était marié. Tous les jeunes gens étaient fous de sa femme.

MADAME RUMMEL. — Dieu seul sait comment ils s'y prenaient pour la trouver jolie! Mais un soir où l'acteur Dorf rentrait assez tard chez lui.

MADAME HOLT. — Et qu'il n'était pas du tout attendu.

MADAME RUMMEL. — Voilà qu'il trouve;... non, réellement, on ne peut pas raconter cela.

MADAME HOLT. — Non, madame Rummel, il n'a rien trouvé, car la porte était fermée en dedans. Le jeune homme a dû sauter par la fenêtre.

MADAME RUMMEL. — Par la fenêtre.

MADAME LYNGE. — Et c'était le frère de madame Bernick ?

MADAME RUMMEL. — C'était le frère de madame Bernick.

MADAME LYNGE. — C'est après cela qu'il est parti pour l'Amérique ?

MADAME HOLT. — Il y a été obligé.

MADAME RUMMEL. — On a ensuite découvert autre chose qui était presque aussi mal. Il avait tripoté dans la caisse.

MADAME HOLT. — On ne sait pas encore très bien le fin mot de tout cela. Ce ne sont peut-être que des bruits.

MADAME RUMMEL. — Je vous demande pardon. C'est connu de toute la ville. La vieille madame Bernick n'a-t-elle pas été tout près de faire banqueroute à la suite de cette affaire ? Je le tiens de Rummel lui-même. Au reste, Dieu me préserve de...

MADAME HOLT. — Dans tous les cas, madame Dorf n'a pas reçu d'argent, car elle...

MADAME LYNGE. — Oui, qu'est-il advenu ensuite des parents de Dina ?

MADAME RUMMEL. — Hé bien, Dorf a planté là femme et enfant et a continué son chemin. Mais, cette... dame a eu l'audace de rester ici toute une année. A vrai dire, elle n'a pas osé reparaître sur les planches. Elle a gagné sa vie par des travaux de couture et de blanchissage.

MADAME HOLT. — Elle a aussi essayé de donner des leçons de danse.

MADAME RUMMEL. — Naturellement, ça ne marchait guère. Quels parents auraient été confier leurs enfants à

une femme de ce genre ? Ce n'a pas été très long, d'ailleurs. Cette belle dame n'était pas habituée à travailler. Elle a eu mal à la poitrine et elle est morte.

MADAME LYNGE. — Oh ! C'est, en effet, un affreux scandale !

MADAME RUMMEL. — Vous pouvez penser que ça été pour les Bernick une pilule difficile à avaler. C'est là un point noir dans le soleil de leur bonheur, comme l'a si bien dit mon mari. Aussi ne parlez jamais plus de ces choses dans cette maison.

MADAME HOLT. — Au nom du ciel, ne parlez pas non plus de sa demi-sœur !

MADAME LYNGE. — En effet, madame Bernick a aussi une demi-sœur.

MADAME RUMMEL. — A eu, heureusement ! C'est fini leur parenté. Celle-là était une originale... Figurez-vous qu'elle portait des cheveux coupés courts et que, quand il pleuvait, elle sortait avec des bottes d'homme.

MADAME HOLT. — Et quand son demi-frère, le mauvais sujet, est parti pour l'Amérique, alors que toute la ville était indignée contre lui, savez-vous ce qu'elle a fait elle ? Elle est partie avec lui.

MADAME RUMMEL. — Et le scandale qu'elle a causé avant son départ, madame Holt ?

MADAME HOLT. — Ne parlez pas de cela.

MADAME LYNGE. — Dieu ! Elle a aussi causé un scandale ?

MADAME RUMMEL. — Oui, madame Lynge. Richard Bernick venait de se fiancer avec Betty Tonnesen, et, juste comme il arrivait, sa fiancée au bras, chez la tante de celle-ci pour lui faire part de...

MADAME HOLT. — Il faut que vous sachiez que les Tonnesen étaient orphelins.

MADAME RUMMEL. — Voilà que Lona Hessel se lève et qu'elle donne au beau Richard Bernick un soufflet tel qu'il en a vu trente-six chandelles.

MADAME LYNGE. — A-t-on idée de choses pareilles ?

MADAME HOLT. — C'est ainsi.

MADAME RUMMEL. — C'est après cela qu'elle a bouclé ses malles et qu'elle est partie pour l'Amérique.

MADAME LYNGE. — Elle avait donc des prétentions sur lui ?

MADAME RUMMEL. — Vous pouvez bien penser. Elle se figurait qu'il l'épouserait dès son retour de Paris,

MADAME HOLT. — Peut-on concevoir semblable audace? Bernick, l'élégant homme du monde, le cavalier accompli, le favori de toutes les dames....

MADAME RUMMEL. — Et si convenable avec cela, si moral !

MADAME LYNGE. — Qu'est devenue cette demoiselle Hessel en Amérique ?

MADAME RUMMEL. — Oh ! là-dessus, comme le dit si bien mon mari, flotte un voile qu'il est difficile de soulever.

MADAME LYNGE. — Comment cela ?

MADAME RUMMEL. — Elle a cessé tous rapports avec sa famille. Ce que toute la ville sait, par exemple, c'est qu'elle a chanté pour de l'argent dans des cafés.

MADAME HOLT. — Et qu'elle a fait des conférences dans des salles publiques.

MADAME RUMMEL. — Et qu'elle a publié un livre qui est tout à fait fou.

MADAME LYNGE. — Pas possible!

MADAME RUMMEL. — Si. Lona Hessel est aussi une tache au soleil de leur bonheur familial. Mais, croyez-le bien, madame Lynge, je ne vous ai parlé de tout cela que pour vous mettre sur vos gardes à l'avenir.

MADAME LYNGE. — Soyez sans crainte, je ferai attention. Cette pauvre Dina Dorf! Elle me fait réellement de la peine.

MADAME RUMMEL. — Bah! C'est un vrai bonheur pour elle que tout cela soit arrivé. Songez donc qu'elle serait restée entre les mains de ses parents! Naturellement nous l'avons toutes bien accueillie et nous avons fait le possible pour elle. Mademoiselle Bernick était toute bouleversée de voir qu'elle entrait dans cette maison.

MADAME HOLT. — Du reste, elle a toujours été difficile à diriger. On le comprend, avec de tels exemples.... Ce n'est plus du tout comme nos enfants....

MADAME RUMMEL. — Chut! Voilà qu'elle revient. (*Haut.*) Dina est vraiment très travailleuse.... Oh!... C'est toi, Dina?

SCÈNE IX

Les Mêmes, DINA

MADAME HOLT. — Comme ton café sent bon, chère Dina! Une petite tasse, dans la matinée....

MADAME BERNICK (*sur l'escalier du perron*). — Voulez-vous avoir la bonté, mesdames?... (*Dans l'intervalle madame Bernick et Dina ont aidé la servante à servir*

le café. Toutes les dames prennent place au dehors et montrent à Dina une affabilité particulière. Cette dernière revient presque aussitôt dans le salon et cherche son ouvrage.) Dina, n'en veux-tu pas ?

DINA. — Non, merci.

(Elle reprend son travail. Madame Bernick et le vicaire échangent quelques mots. Puis ce dernier rentre dans le salon.)

RORLUND. (*Il feint de chercher quelque chose près de la table et dit à voix basse.*) Dina!

DINA. — Eh bien!

RORLUND. — Pourquoi ne voulez-vous pas venir au jardin?

DINA. — En apportant le café, je me suis aperçue à la mine de ces dames qu'elles avaient parlé de moi.

ROLRUND. — N'avez-vous pas aussi remarqué combien elles se sont montrées aimables à votre égard ?

DINA. — Oui, mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

RORLUND. — Vous avez une mauvaise tête, Dina.

DINA. — Oui.

RORLUND. — Pourquoi cela?

DINA. — Je ne saurais pas être autrement.

RORLUND. — Vous pourriez essayer.

DINA. — Non.

RORLUND. — Pourquoi pas?

DINA (*le regardant en face.*) — Je suis une de ces personnes moralement corrompues dont on parlait.

RORLUND. — Fi, Dina!

DINA. — Ma mère aussi l'était.

RORLUND. — Qui vous a parlé de cela?

DINA. - Personne. On ne parle pas avec moi. Pour-

quoi ne parle-t-on pas avec moi? Oh! On est aussi prudent avec moi que si je devais me briser comme verre. Ah! que je hais ces bienveillances!

RORLUND. — Chère Dina, je comprends très bien que vous soyez gênée ici, mais...

DINA. — Si je pouvais m'en aller! Je saurais bien faire mon chemin toute seule dans le monde, et je ne vivrais pas avec des gens si... si...

RORLUND. — Si?...

DINA. — Si convenables et si moraux.

RORLUND. — Mais, Dina, comment l'entendez-vous?

DINA.—Vous comprenez très bien ce que je veux dire. Je vois arriver ici tous les jours Mlles Hilda Rummel et Nella Holt, que l'on amène afin de me servir d'exemples. Mais jamais je ne serai aussi bien élevée qu'elles, et je ne le veux pas non plus! Ah! si je pouvais m'en aller, je serais une vraie bonne fille, moi!

RORLUND. — Vous êtes une bonne fille, Dina.

DINA. — A quoi cela me sert-il, ici?

RORLUND. — Alors, voyager, partir...; vous y pensez sérieusement?

DINA. — Je ne resterais pas ici un jour de plus, si ce n'était de vous.

RORLUND. — Dites-moi, Dina, pourquoi aimez-vous être avec moi?

DINA. — Parce que vous m'apprenez de belles choses.

RORLUND. — De belles choses? Qu'y a-t-il de beau dans ce que je puis vous apprendre?

DINA. — Si... ou plutôt ce n'est pas que vous m'apprenniez rien; mais quand vous parlez il me semble que je m'envole dans une atmosphère de beauté.

RORLUND. — Qu'est-ce que vous entendez par *le beau*

DINA. — Je n'ai jamais réfléchi à cela.

RORLUND. — Eh bien, réfléchissez-y. Voyons, qu'entendez-vous par le beau ?

DINA. — Le beau... c'est... quelque chose de... magnifique et de... bien loin d'ici !

RORLUND. — En vérité, chère Dina, vous me préoccupez fort.

DINA. — Rien que cela ?

RORLUND. — Vous savez bien l'affection infinie que j'ai pour vous.

DINA. — Si j'étais Hilda ou Nella, je ne vous préoccuperais pas si fort ; et cela vous serait égal que l'on s'en aperçut.

RORLUND. — O Dina, comment pouvez-vous interpréter si mal la prudence que ;... quand on est, par vocation, un des soutiens moraux de la société, on ne peut être trop circonspect. Oui, si j'étais sûr qu'on ne me prêterait aucun motif indigne... Mais qu'importe, c'est vous qui pouvez et devez venir à mon secours. Dina, quand je dirai, quand les circonstances me permettront de dire : « Voici ma main ; » l'accepterez-vous ? Voudrez-vous être ma femme ? Me promettez-vous cela, Dina ?

DINA. — Oui.

RORLUND. — Merci, merci ! Vous m'êtes si chère, Dina ! Chut, quelqu'un vient. Dina, faites-le pour moi : rejoignez ces dames dans le jardin.

(Elle obéit et va vers la table où l'on a servi le café. Au même moment, Rummel, Sandstad et Wiegeland sortent de la chambre qui est au premier plan à gauche, suivis par Bernick qui tient une liasse de papiers à la main.

SCÈNE X

BERNICK, WIEGELAND, RUMMEL

BERNICK. — Ainsi, c'est une affaire réglée.

WIEGELAND. — Maintenant, au nom du ciel...

RUMMEL. — Réglée, Bernick. La parole d'un Norwégien est, tu le sais bien, solide comme les rochers de Donrofieldo.

BERNICK. — Personne ne reviendra sur cette détermination, quelque difficulté qui puisse survenir.

RUMMEL. — Nous marcherons ou tomberons ensemble, Bernick.

SCÈNE XI

Les Mêmes, HILMAR

HILMAR (*qui vient d'entrer par la porte du jardin*). — Tomber ? Mille pardons, n'est-ce pas du chemin de fer qu'il est question ?

BERNICK. — Tout au contraire, il marchera.

RUMMEL. — A la vapeur, monsieur Tonnesen.

HILMAR. — Vraiment ?

RORLUND. — Comment, le chemin de fer ?

SCÈNE XII

Les Mêmes, Mme BERNICK

MADAME BERNICK (*de la porte du jardin*). — Qu'y a-t-il donc, mon cher Richard ?

BERNICK. — Ma chère Betty, en quoi cela peut-il t'intéresser ? (*A ses associés*) Maintenant il faut terminer les listes, le plus tôt sera le mieux. Il va sans dire que nous signons les premiers. Notre situation nous en fait un devoir.

SANDSTAD. — Cela va de soi, monsieur le consul.

RUMMEL. — Ça marchera, Bernick, c'est certain.

BERNICK. — Oh ! pour le succès, je ne suis pas inquiet. Il nous faut pousser la chose, chacun dans le cercle de nos connaissances. Nous pouvons compter, du reste, sur la sympathie générale. Naturellement la municipalité apportera aussi sa contribution.

MADAME BERNICK. — Mais enfin, Richard, ne vas-tu pas nous raconter ?

BERNICK. — Il n'y a rien là qui intéresse les femmes.

HILMAR. — Ainsi tu veux prendre en main cette affaire des chemins de fer ?

BERNICK. — Naturellement.

RORLUND. — Mais, l'an dernier, monsieur le consul.

BERNICK. — L'an dernier, c'était différent. Il s'agissait d'une ligne sur la côte.

WIEGELAND. — Qui eut été fort inutile, car nous avons déjà les bateaux à vapeur qui font ce service.

SANDSTAD. — Et qui nous eût coûté très cher.

RUMMEL. — Sans compter qu'elle aurait lésé des intérêts considérables.

BERNICK. — La chose décisive c'est qu'elle eut été nuisible à nos grands commerçants; voilà pourquoi je m'y suis opposé, et pourquoi on a maintenant décidé la construction d'une ligne intérieure.

HILMAR. — Celle-là ne desservira pas les villes voisines.

BERNICK. — Si fait, la nôtre, mon cher, car nous avons le projet de construire un embranchement.

HILMARD. — Un nouveau projet.

RUMMEL. — Oui, et superbe, celui-là!

RORLUND. — Hum!

WIEGELAND. — Il n'y a pas à le nier, c'est la Providence elle-même qui a préparé le terrain pour un embranchement.

RORLUND. — Est-ce réellement votre avis, monsieur Wiegeland?

BERNICK. — Je dois l'avouer, je considère moi-même comme un rare bonheur l'occasion qui, par hasard, m'a, ce printemps, amené dans cette vallée que je ne connaissais pas. Rapide comme l'éclair m'est venue la pensée qu'il faudrait créer là un embranchement. J'y ai envoyé un ingénieur, dont j'ai ici les devis et les calculs. Il n'y a plus aucun obstacle.

MADAME BERNICK (*qui est avec les autres dames sur la porte du jardin.*) — Comment, mon cher Richard, ne nous as-tu pas dit un mot de tout cela?

BERNICK. — Ma bonne Betty, tu n'aurais pas su te placer au point de vue qu'il fallait. Du reste, je n'en ai

soufflé mot à âme qui vive. Mais maintenant l'heure décisive est venue ; nous allons faire connaître nos projets et travailler de toutes nos forces à leur succès.

RORLUND. — Est-ce que vous croyez vraiment à de si grands avantages, messieurs ?

BERNICK. — Absolument. Quelle puissante impulsion cela va donner aux affaires ? Toutes les vastes forêts qui seront mises en valeur ! Toutes les mines abondantes que l'on exploitera ! Pensez combien d'industries vont naître et grandir !

RORLUND. Et vous ne redoutez rien de ces rapports journaliers avec un monde si corrompu ?

BERNICK. — Non ; n'ayez nul souci, monsieur le vicaire. Notre industrieuse petite ville s'inspire, Dieu merci, d'idées saines et morales, que nous avons tous contribué à faire germer, si j'ose le dire, et que nous continuerons à développer de notre mieux, chacun dans notre sphère. Vous, monsieur le vicaire, appliquez votre bienfaisante activité à l'école et à la famille. Nous autres, les hommes du travail pratique, nous servirons la société en y répandant le bien-être ; et nos femmes, — oui, approchez, mesdames — ; nos femmes, dis-je, nos femmes et nos filles, — eh bien, continuez comme par le passé vos œuvres de bienfaisance, et apportez à ceux qui vous entourent la même aide, le même secours que je trouve en ma chère Betty, et ma chère Marthe, et mon Olaf. (*Il regarde autour de lui.*) Où donc se cache-t-il, Olaf, aujourd'hui ?

MADAME BERNICK. — Oh ! pendant les vacances, il est impossible de le retenir à la maison.

BERNICK. — Alors il doit être encore au bord de l'eau. Tu verras que cela finira mal.

HILMAR. — Bah! Une petite lutte contre les vagues!

MADAME RUMMEL. — Que c'est beau de votre part, cet esprit de famille!

BERNICK. — Bah! Est-ce que la famille n'est pas la base même de la société? Un agréable chez soi, des amis fidèles, un petit cercle bien choisi, dans lequel nul élément discordant ne vient apporter le trouble...

SCENE XIII

Les Mêmes, KRAPP

KRAPP (*il arrive par la porte de droite avec des lettres et des journaux*). — Le courrier de l'étranger, monsieur le consul; et une dépêche de New-York.

BERNICK (*en la prenant*). — Tiens, des armateurs de *l'Indian Girl*.

RUMMEL. — Le courrier est arrivé; je suis obligé de m'excuser.

WIEGELAND. — Et moi de même.

SANDSTAD. — Au revoir, monsieur le consul.

BERNICK. — Au revoir, au revoir, messieurs, n'oubliez pas que nous nous réunissons cette après-midi, à cinq heures.

RUMMEL, WIEGELAND, SANSTAD. — Oui, oui; c'est entendu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

BERNICK, Mme BERNICK, KRAPP, RORLUND

BERNICK. (*Il vient de relire la dépêche.*) — Voilà qui est bien américain ! En vérité, c'est honteux.

MADAME BERNICK. — Mon Dieu, Richard, qu'y a-t-il ?

BERNICK. — Tenez, monsieur Krapp, lisez.

KRAPP. (*Il lit.*) — « Faites le moins de réparations possibles. Envoyez *l'Indian Girl* dès qu'elle sera renflouée. La saison est bonne. Il faut à tout prix que la cargaison arrive. » C'est un peu fort !

BERNICK. — Que la cargaison arrive ! Ces messieurs savent fort bien que le navire coulera comme une pierre s'il éprouve la moindre avarie.

RORLUND. — Voilà comment agissent ces grandes compagnies si vantées,

BERNICK. — Vous avez raison. Dès qu'il s'agit de réaliser un bénéfice, on ne tient même pas compte de la vie des gens. (*A Krapp.*) L'*Indian Girl* pourra-t-elle prendre la mer dans quatre ou cinq jours ?

KRAPP. — A la condition que M. Wiegeland ne s'oppose pas à ce que que suspende les travaux du *Palmier*.

BERNICK. — Hum ! il n'y consentira pas... Ayez donc la bonté de regarder le courrier... N'avez-vous pas vu Olaf sur le quai ?

KRAPP. — Non, monsieur le consul. (*Il entre dans la chambre du premier plan à gauche.*)

SCÈNE XV

Les Mêmes, HILMAR

BERNICK (*relisant de nouveau la dépêche*). — Ces messieurs ne veulent pas prendre en considération que la vie de dix-huit hommes est en jeu.

HILMAR. — Oh... C'est l'affaire des marins d'affronter les éléments. Il doit y avoir quelque chose d'excitant à ne voir qu'une planche entre soi et l'abîme.

BERNICK. — Je voudrais voir l'armateur qui oserait se conduire ainsi. (*Apercevant Olaf*) Dieu soit loué ! Il ne lui est rien arrivé !

SCENE XVI

Les Mêmes, OLAF

OLAF (*une ligne à la main, rentre dans le jardin, et il crie*). — Oncle Hilmar, j'ai vu le vaisseau.

BERNICK. Tu as encore été sur les quais ?

OLAF. — Non, je suis seulement allé dans un bateau. Figure-toi, mon oncle, qu'il vient de débarquer toute une troupe de saltimbanques avec des chevaux, des bêtes féroces... et beaucoup de passagers !

MADAME RUMMEL. — Alors nous allons avoir des saltimbanques ?

RORLUND. — Nous ! Je ne le pense pas.

MADAME RUMMEL. — Non, pas nous autres, naturellement; mais...

DINA. — J'aimerais bien voir un écuyer de cirque.

OLAF. — Moi aussi.

HILMAR. — Tu es un petit sot. Est-ce que cela vaut la peine d'être vu? Des spectacles fixés d'avance!... Ce qui serait intéressant, ce serait de voir un gaucho sur son coursier écumant chasser à travers les pampas. Mais ici, dans ce trou!

OLAF (*prenant Mlle Bernick par le bras*). — Tante Marthe, vois donc; ils viennent!

MADAME HOLT. — Oui, c'est Dieu vrai! Ils viennent.

MADAME LYNGE. — Que ces hommes sont laids!

(Un certain nombre de passagers passent dans la rue, suivis d'une foule de gens de la ville.)

MADAME RUMMEL. — Ces bouffons me font l'effet d'être de la pire espèce. Voyez celle-là, madame Holt, elle porte sa malle sur son dos.

MADAME HOLT. — Elle a un parasol. Ce doit être la femme du directeur.

MADAME RUMMEL. — Voici le directeur lui-même. Celui qui a la barbe. Il a la mine d'un brigand. Ne regarde pas, Hilda.

MAAME HOLT. — Toi non plus, Nella.

OLAF. — Maman, regarde : le directeur nous salue.

BERNICK. — Comment?

MADAME BERNICK. — Que dis-tu, mon fils?

MADAME RUMMEL — Oui, c'est Dieu vrai! Cette femme aussi nous salue.

BERNICK. — Ah! voilà qui est un peu fort

MADEMOISELLE MARTHA (*poussant un cri involontaire*). — Oh!

MADAME BERNICK. — Qu'y a-t-il, Martha ?

MADEMOISELLE MARTHA. — Rien, rien; j'ai cru ..

OLAF (*poussant un cri de joie*). — Vois! vois! Les autres viennent avec les chevaux et les bêtes féroces. Il y a aussi des Américains, et tous les matelots de *l'Indian Girl.*

(On entend le chant national américain *Yankee Doodle* avec accompagnement de tambours et de clarinettes.)

HILMAR (*se bouchant les oreilles*). — Hou! hou! hou!

RORLUND. — Je crois, mesdames, que nous pourrions nous retirer. Ce n'est pas là un spectacle qui nous convienne. Remettons-nous à l'ouvrage.

MADAME BERNICK. — Peut-être ferions nous bien de fermer les rideaux

RORLUND. — Oui, c'est ce que je pensais.

(Les dames s'assoient auprès de la table. Le vicaire ferme la porte du jardin ainsi que les fenêtres et ferme les rideaux. Le salon est plongé dans une demi obscurité.)

OLAF (*regardant au dehors*). — Maman, la femme du directeur est à la fontaine, elle se lave la figure.

MADAME BERNICK. — Comment? Sur la place publique?

MADAME RUMMEL. — Et en plein jour?

HILMAR. — Ma foi, si je me trouvais dans un voyage d'exploration au milieu d'un désert et si je trouvais une citerne, je ne me ferais pas scrupule de... Oh! l'horrible clarinette?

RORLUND. — La police devrait intervenir.

BERNICK. — Il ne faut pas être si sévère avec des

étrangers. Ces gens là n'ont pas le sentiment des convenances qui nous guide et nous retient. Laissons faire; que nous importe? Ce qui choque la bienséance et les bonnes mœurs ne doit pas exister pour nous, si j'ose m'exprimer ainsi... Mais, qu'est-ce donc?

(La dame étrangère entre par la porte de droite.)

SCÈNE XVII

Les Mêmes, LONA

TOUTES LES DAMES, *offusquées, à mi-voix* — L'écuyère du cirque? La femme du directeur?

MADAME BERNICK. — Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie?

MADEMOISELLE MARTHA. — Oh!

MADEMOISELLE LONA. — Bonjour, chère Betty! Bonjour, Martha! Bonjour, beau-frère!

MADAME BERNICK (*avec un cri*). — Lona!

BERNICK (*faissant un pas en arrière*). — Aussi vrai que j'existe!

MADAME HOLT. — Dieu du ciel!

MADAME RUMMEL. — Est-ce possible?

HILMAR. — Oh! oh!

MADAME BERNICK. — Lona, est-ce vraiment toi!

MADEMOISELLE LONA. — Si c'est moi? Apparemment. Vous pourriez au moins m'embrasser.

HILMAR. — Oh! oh!

MADAME BERNICK. — Tu reviens?

BERNICK. — Tu vas réellement t'exhiber?

MADEMOISELLE LONA. — M'exhiber? Comment cela m'exhiber?

BERNICK. — Oui, enfin, avec la troupe du cirque.

MADEMOISELLE LONA. — Ha! ha! ha! ha! Es-tu fou? Tu croyais que j'étais du cirque? J'ai fait, il est vrai, plusieurs métiers et me suis souvent fort avancée.

MADAME RUMMEL. — Hum!

MADEMOISELLE LONA. — Mais je n'ai encore jamais fait de tours de force sur les chevaux.

BERNICK. — Ainsi, tu n'as pas.....

MADAME BERNICK. — Que Dieu soit béni!

MADEMOISELLE LONA. — Mais non pas; nous avons voyagé comme beaucoup de gens convenables, en deuxième classe.

MADAME BERNICK. — Nous, dis-tu?

BERNICK, (*faisant un pas vers elle*). — Qui cela, nous?

MADEMOISELLE LONA. — L'enfant et moi naturellement.

LES DAMES (*avec un cri*). — L'enfant!

HILMAR. — Quoi?

RORLUND. — Maintenant je dois dire....

MADAME BERNICK. — Enfin de qui parles-tu, Lona?

LONA. — Mais de John! Je n'ai pas d'autre enfant que John, ou Johann, comme vous l'appelez.

MADAME BERNICK. — Johann!

MADAME RUMMEL (*bas à Mme Lynge*). — Le frère qui a mal tourné.

BERNICK (*hésitant*). — Johann est également ici?

LONA. — Oui, oui, je ne me sépare jamais de lui. Quelles mines vous faites! Vous êtes assises dans l'ombre

à coudre des linges blancs; il n'y a aucun deuil, j'espère, dans la famille.

RORLUND. — Mademoiselle, vous vous trouvez au milieu d'une société de bienfaisance, destinée à combattre la corruption.

MADEMOISELLE LONA (*à demi voix*). — Que dites-vous? Ces belles dames seraient?....

MADAME RUMMEL. — Oh! Non! Non! En vérité!...

MADEMOISELLE LONA. — Ah! Je comprends! Je comprends! Mais voilà madame Rummel! Et voilà Mme Holt! Hé bien, nous n'avons pas rajeuni toutes les trois depuis la dernière fois que nous nous sommes vues. Maintenant, mes chères amies, laissez la corruption attendre un jour, elle n'en sera pas pire. Un moment aussi heureux que celui-ci doit....

RORLUND. — Le moment du retour n'est pas toujours un moment heureux.

MADEMOISELLE LONA. — Non? Alors comment comprenez-vous votre Bible, monsieur le pasteur?

RORLUND. — Je ne suis pas pasteur.

MADEMOISELLE LONA. — Hé bien! Vous le serez certainement un jour. Mais fi! fi! Toute cette moralité sent la pourriture, comme les draps d'enterrement. Je suis habituée à un air plus frais.

BERNICK (*s'épongeant le front.*) — Il fait effectivement un peu chaud ici.

MADEMOISELLE LONA. — Attendez! Attendez! Il faut changer cette atmosphère sépulcrale. (*Elle relève les rideaux.*) Il faut qu'un beau soleil entre ici quand le frérot viendra. Vous allez le voir à l'instant.

HILMAR. — Oh! Oh!

MADEMOISELLE LONA (*ouvrant les portes et les fenêtres*). — Il est en train de se débarbouiller à l'hôtel. Sur le steamer il était noir comme un charbonnier.

HILMAR. — Oh! Oh!

MADEMOISELLE LONA. — Oh! Oh! Sur ma parole! (*montrant Hilmar*). Il se promène donc toujours par ici et dit toujours : « Oh! Oh? »

HILMAR. — Je ne me promène point. Je suis ici à cause de ma maladie.

RORLUND. — Mesdames, je ne crois pas...

MADEMOISELLE LONA (*regardant Olaf*). — Est-ce là ton petit, Betty? Donne-moi la main. As-tu peur de ta vieille tante?

RORLUND (*prenant son livre*). — Mesdames, je crois que nous ne sommes pas en état de travailler plus longtemps aujourd'hui. Nous nous réunirons de nouveau demain, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE LONA (*pendant que ces dames se lèvent pour partir*). — Oui, à demain, je serai à mon poste aussi.

RORLUND. — Vous! Mille pardons, mademoiselle; mai que voulez-vous faire dans notre société?

MADEMOISELLE LONA. — Lui donner de l'air, monsieur le pasteur.

ACTE DEUXIÈME

Salon-jardin dans la maison du consul Bernick. Mme Bernick est assise à sa couture près d'une table à ouvrage. M. Bernick arrive peu après avec sa canne, ses gants et son chapeau par la porte de droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNICK, Mme BERNICK

MADAME BERNICK. — Te voilà déjà revenu, Richard ?

BERNICK. — Oui, j'ai donné un rendez-vous ici.

MADAME BERNICK *(s'esquivant.)* — Ah! oui, Johann va venir.

BERNICK. — Sans doute (*posant son chapeau sur la table*). Où ces dames sont-elles aujourd'hui ?

MADAME BERNICK. — Madame Rummel et Hilda n'ont pas eu le temps.

BERNICK. — Ah ! elles ont fait dire qu'elles ne pouvaient venir ?

MADAME BERNICK. — Oui; elles avaient beaucoup à faire chez elles.

BERNICK. — Je comprends, et, naturellement, les autres ne sont pas venues non plus ?

MADAME BERNICK. — Alors, elles ont été empêchées.

BERNICK. — Nous aurions pu prévoir cela. Où est Olaf ?

MADAME BERNICK. — Je lui ai permis de sortir un peu avec Dina.

BERNICK. — Hum ! Dina... Cette jeune fille est bien légère... Hier, elle a montré une familiarité avec Johann...

MADAME BERNICK. — Mais, mon cher Richard, Dina ne sait rien.

BERNICK. — Non, Johann aurait dû avoir le tact de ne pas s'occuper d'elle. Si tu avais vu les yeux que roulait Wiegeland !

MADAME BERNICK (*posant sa couture sur ses genoux*). — Richard, peux-tu t'imaginer enfin ce qu'ils viennent chercher ici, dans leur pays natal ?

BERNICK. — Hum ! Ils ont une ferme là-bas qui marche assez mal. C'est même ainsi qu'ils expliquent la façon modeste dont ils ont voyagé.

MADAME BERNICK. — En effet, ça doit être ça. Mais comment a-t-elle osé venir avec lui, elle ! après votre terrible querelle...

BERNICK. — Ah ! c'est une vieille histoire, n'y pense plus.

MADAME BERNICK. — Est ce que je puis penser à autre chose ? C'est pourtant mon frère... Ce n'est pas à cause de lui... C'est à cause de tous les ennuis que tu en auras... Richard, je suis affreusement inquiète.

BERNICK. — Et pourquoi ?

MADAME BERNICK. — Ne pourrait-on l'arrêter pour l'argent qu'il a volé à sa mère ?

BERNICK. — Allons donc ! Quelle sottise ! Qui pourrait prouver que l'argent a été volé ?

MADAME BERNICK. — Mais, mon Dieu, toute la ville le sait. Toi même l'as dit...

BERNICK. — Pas du tout. Je n'ai rien dit. En ville on ne connaît de cette affaire que de vulgaires cancans.

MADAME BERNICK. — Que tu es noble, Richard !

BERNICK. — Laisse-moi tranquille avec cette histoire, te dis-je. Tu ne sais pas à quel point tu me fais mal en me la rappelant. *(Il se promène de long en large et jette sa canne).* Mais, par exemple, qu'ils aient choisi ce moment pour revenir, juste celui où j'avais le plus besoin de jouir d'une réputation irréprochable ! Les journaux des villes voisines vont publier des correspondances d'ici ; et que j'y sois bien ou mal traité le résultat sera tout pareil ; on fera des commentaires, on évoquera toutes ces vieilles histoires, comme tu le fais toi-même. Dans une société comme la nôtre... *(Il jette ses gants sur la table).* Et dire qu'il n'y a pas un homme avec qui je puisse m'expliquer, chez qui je puisse chercher un appui !

MADAME BERNICK. — Personne, Richard ?

BERNICK. — Non. Qui ? C'est juste maintenant qu'ils me tombent sur les bras ! A coup sûr, d'une façon ou de l'autre, ils feront quelque scandale. Ah ! c'est un vrai malheur d'avoir des gens de cette espèce dans sa famille !

MADAME BERNICK. — Ce n'est pas ma faute si...

BERNICK. — Qu'est-ce qui n'est pas de ta faute? D'être leur parente? C'est très exact. Tu n'y peux rien.

MADAME BERNICK. — Et, certes, je ne les ai pas non plus priés de revenir.

BERNICK. — Voilà! Nous y arrivons! Je ne les ai pas priés de revenir. Je ne leur ai pas écrit. Ce n'est pas moi qui ai voulu leur retour! Ah! je sais toutes ces litanies par cœur.

MADAME BERNICK *(se mettant à pleurer)*.— Mais aussi tu es si peu amical à mon égard!

BERNICK. — Bon! C'est complet. Oui, pleure, afin que l'on puisse aussi jaser de cela!... Renonce donc à ces habitudes enfantines, Betty. Assieds-toi sur le perron; ici quelqu'un pourrait venir et si l'on apercevait madame Bernick avec des yeux tout rouges, ce serait du propre. Si les gens savaient que... J'entends du bruit. *(On frappe)*. Entrez.

(Madame Bernick, emportant son ouvrage, descend le perron).

SCÈNE II

M. BERNICK, AUNE.

AUNE *(il entre par la droite)*.— Bonjour, monsieur le consul.

BERNICK. — Bonjour. Vous devinez, je pense, pourquoi je vous ai fait appeler?

AUNE. — Le comptable m'a dit hier qu'il vous déplaisait que...

BERNICK. — Je suis mécontent de tout ce qui se passe sur le chantier, Aune. Le travail ne marche pas. Il y a longtemps déjà que le *Palmier* devrait être radoubé. M. Wiegeland me tourmente et me presse à ce sujet. Vous savez que j'ai là un associé très exigeant.

AUNE. — Le *Palmier* pourra prendre la mer après demain.

BERNICK. — Enfin. Et l'*Indian Girl* que nous avons ici depuis six semaines ?

AUNE. — L'*Indian Girl !* J'avais compris que nous devions nous occuper tout spécialement de votre bâtiment et y consacrer tout notre temps.

BERNICK. — Je ne vous ai donné aucune raison de croire cela. L'*Indian Girl* devait être réparé aussi promptement que possible; et l'on n'en a rien fait...

AUNE. — A fond de cale elle est toute pourrie, monsieur le consul; plus on y mettra de morceaux, pire ce sera.

BERNICK. — Ce n'est pas une raison. Krapp m'a donné l'explication vraie. Vous ne savez pas travailler avec les nouvelles machines que j'ai achetées, — ou plutôt vous ne voulez pas vous en servir.

AUNE. — Monsieur le consul, j'ai cinquante ans passés et depuis ma jeunesse je pratique notre vieille méthode.

BERNICK. — Elle ne vaut plus rien aujourd'hui. Vous ne pensez-pas, Aune, que je prends la nouvelle pour en tirer des profits dont, heureusement, je n'ai pas besoin; mais il faut bien que je prenne en considération la société dans laquelle je vis et la prospérité de l'établissement que je dirige.

AUNE. — Je suis aussi partisan du progrès, monsieur le consul.

BERNICK. — Oui, pour votre cercle étroit, pour la classe des travailleurs... Oh! je connais ses menées; vous faites des discours, vous excitez les uns, vous ameutez les autres; mais dès qu'il s'agit d'un progrès palpable, tangible, comme celui que les nouvelles machines réalisent, alors, immédiatement, vous refusez votre concours et vous vous inquiétez.

AUNE. — C'est vrai, je m'inquiète, monsieur le consul; je m'inquiète pour tous ces ouvriers auxquels les nouvelles machines enlèvent le pain de la bouche. Vous parlez souvent des égards que l'on doit avoir pour la société; moi, je pense que la société a aussi des devoirs. Et comment la science et le capital peuvent-ils songer à faire appliquer leurs inventions avant qu'il n'ait grandi une génération qui en connaisse le mécanisme?

BERNICK. — Vous lisez et vous réfléchissez trop, Aune; vous n'en tirez aucun profit et cela vous irrite contre votre situation.

AUNE. — Ce n'est pas cela, monsieur le consul. Mais je ne puis voir tranquillement ces inventions qui, l'une après l'autre, enlèvent à nos pauvres ouvriers tous leurs moyens d'existence.

BERNICK. — Hum!... Quand on a découvert l'imprimerie, bien des copistes sont restés sans pain.

AUNE. — Vous seriez-vous réjoui de cette découverte si vous même aviez été copiste, monsieur le consul?

BERNICK. — Je ne vous ai pas fait appeler pour discuter avec vous; mais seulement pour vous dire que l'*Indian Girl* doit être prête à prendre la mer après-demain.

AUNE. — Mais, monsieur le consul...

BERNICK. — Après demain, entendez-vous, en même temps que le *Palmier;* pas une heure plus tard. J'ai mes raisons pour être pressé. Avez-vous lu les journaux de ce matin ?... Alors vous devez savoir que l'équipage américain a encore fait des siennes. Ces individus mettent toute la ville sens dessus dessous. Toutes les nuits il y a des rixes dans les auberges ou dans les rues; sans compter les autres scandales, que je passe.

AUNE. — Oui, c'est une triste nation.

BERNICK. — Et qui rend-on responsable de ces désordres ? Moi! Oui, moi! On met tout sur mon dos. Les écrivailleurs des journaux me reprochent de m'être uniquement occupé du *Palmier*. Et moi, dont la mission est de donner l'exemple à mes concitoyens, je dois me laisser dire ces choses-là en face ! Je ne veux pas le supporter plus longtemps, car je n'ai pas mérité que l'on déshonore ainsi mon nom.

AUNE. — Votre réputation, monsieur le consul, ne serait pas entamée pour cela, ni même pour beaucoup plus.

BERNICK. — Actuellement, non ; mais c'est que, précisément aujourd'hui, j'ai plus besoin que jamais de l'estime et de la sympathie générales. J'ai une grosse entreprise en vue, vous avez dû en entendre parler; et si des gens mal intentionnés ébranlaient mon crédit, il pourrait en survenir de très grandes difficultés. C'est à cause de cela que je veux mettre fin à tous ces bruits calomnieux et que j'ai fixé la date d'après-demain.

AUNE. — Aussi bien, monsieur le consul, auriez-vous pu fixer cette après-midi.

BERNICK. — Oserez-vous prétendre, Aune, que je réclame l'impossible, moi?

AUNE. — Oui, avec le petit nombre d'ouvriers que nous avons actuellement.

BERNICK. — Bien, bien! Je m'y prendrai autrement.

AUNE. — Vous avez l'intention de congédier encore d'anciens ouvriers?

BERNICK. — Non, ce n'est pas à cela que je pense.

AUNE. — Car je crois que vous pourriez en avoir des ennuis dans la presse et en ville.

BERNICK. — En effet. Aussi laisserai-je les choses comme par le passé. Mais si l'*Indian Girl* n'est pas prête à prendre la mer après-demain, je vous congédie.

AUNE (*sursautant*). — Moi! (*souriant*) Monsieur le consul plaisante!

BERNICK. — Vous ne le croyez pas.

AUNE. — Vous pensez sérieusement à me congédier? Moi dont le père et le grand-père ont travaillé toute leur vie sur ce chantier et qui moi-même...

BERNICK. — Qui me force à cette extrémité?

AUNE. — Vous demandez l'impossible, monsieur le consul.

BERNICK. — Quand on y met de la bonne volonté, rien n'est impossible. Oui ou non; donnez-moi une réponse précise, ou je vous congédie sur-le-champ.

AUNE. — Avez-vous bien réfléchi, monsieur le consul, à ce que vous feriez en renvoyant ainsi un vieux travailleur? Croyez-vous que tout finisse pour lui avec un changement de maître? Sans doute, il peut employer ailleurs ses bras, mais est-ce que c'est tout, cela? Je vou-

drais que vous vissiez un vieil ouvrier que l'on vient de chasser, rentrer, le soir, dans sa maison et poser ses outils derrière la porte...

BERNICK. — Et croyez-vous que je vous congédie de gaieté de cœur? N'ai-je pas toujours été un maître humain et bon?

AUNE. — Tant pis! Monsieur le consul, car ainsi c'est à moi que les miens jetteront la pierre au lieu de vous la jeter. Ils ne me feront pas de reproches, ils n'en auront pas le courage; mais de temps en temps je sentirai qu'ils me regardent d'un air interrogateur et qu'ils se disent : « En somme, il doit bien l'avoir mérité. » Eh bien, voyez-vous, cela je ne pourrai pas le supporter. Si humble que je sois, j'ai toujours été considéré comme le chef de la famille; et cette petite société là je n'ai pu la soutenir et la diriger que parce que ma femme et mes enfants avaient confiance en moi. Mais cela comme le reste, je vais le perdre.

BERNICK. — Peut-il en être autrement? Les faibles sont écrasés par les forts. Dieu même permet que l'on sacrifie l'individu au bien commun. Je ne puis vous donner une autre réponse. C'est ainsi que va le monde. Mais vous, Aune, vous êtes un entêté. Vous me contredisez, non parce qu'il vous est impossible de faire autrement, mais parce que vous ne voulez pas que l'on constate la supériorité des nouvelles machines.

AUNE. — Et vous, monsieur le consul, vous tenez à ce qu'elle soit constatée afin que la presse, à l'occasion de mon renvoi, signale votre bon vouloir.

BERNICK. — Quand cela serait? Vous savez bien de quoi il s'agit. Je ne veux pas que la presse m'attaque;

je veux qu'elle me soit favorable et me soutienne pendant que j'élabore une grande affaire qui est d'intérêt général. Puis-je agir autrement, je vous le demande ? La question, je vous l'affirme, se pose ainsi : ou vous maintenir dans votre famille comme vous étiez par le passé, ou fonder cent familles nouvelles, cent foyers nouveaux qui subsisteront seulement si je mène à bonne fin cette grande entreprise. C'est pourquoi je vous ai mis en demeure de choisir...

AUNE. — S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire...

BERNICK. — Hum !... Mon cher Aune, j'ai vraiment de la peine à me séparer de vous.

AUNE. — Nous ne nous séparerons pas, monsieur le consul.

BERNICK. — Comment cela?

AUNE. — Un pauvre ouvrier peut avoir aussi des intérêts à sauvegarder.

BERNICK. — Sans doute... ainsi vous pensez que... vous promettez...

AUNE. — L'*Indian Girl* pourra prendre la mer après-demain. *(Il salue et sort par la droite.)*

BERNICK. — Enfin, je suis venu à bout de cet entêté ! Je considère cela comme bon augure.

SCÈNE III

M. BERNICK, Mme BERNICK, HILMAR

HILMAR *(sur l'escalier du perron).* — Bonjour, Betty ! bonjour, Bernick!

MADAME BERNICK. — Bonjour!

HILMAR. — Tiens, tu as pleuré ! Alors tu sais aussi ?

MADAME BERNICK. — Qu'est-ce que je sais ?

HILMAR. — Que le scandale bat son plein. Oh ! oh !

BERNICK. Que dis-tu?

HILMAR. — Oui, les deux Américains se sont promenés dans les rues de la ville avec Dina.

MADAME BERNICK *(le suivant)*. — Hilmar, est-ce possible?

HILMAR. — Hélas! oui! C'est la pure vérité. Lona a poussé l'inconvenance jusqu'à m'apostropher. Naturellement j'ai feint de ne pas entendre.

BERNICK. — Vraisemblablement cela n'a pas passé inaperçu?

HILMAR. — Tu peux bien penser. Les gens s'arrêtaient pour les regarder. La nouvelle de leur arrivée s'est répandue dans la ville comme une traînée de poudre. Dans toutes les maisons il y avait du monde aux fenêtres attendant que le cortège passât. Des têtes se cachaient derrière tous les rideaux. Oh ! oh ! excuse-moi, Betty, si je raconte cela. Oh! oh! des scènes de ce genre m'énervent à un point!... Si cela continue, je serai obligé d'entreprendre un long voyage.

MADAME BERNICK. — Tu aurais dû lui parler, lui faire des observations.

HILMAR. — En pleine rue? Tu dois comprendre... Lui, surtout, oser se montrer publiquement!... Allons voir si la Presse n'annonce pas qu'il est arrivé sur quelque steamer à lui appartenant. Oui, excuse moi, Betty, mais...

BERNICH. — La Presse, dis-tu? As-tu entendu faire des commentaires?

HILMAR. — Oui, il y en dans l'air. Lorsque je vous ai quitté, hier soir, je suis allé au club soigner ma maladie. Au silence qui s'est fait à mon arrivée, j'ai compris que les deux Américains étaient sur le tapis. Puis, cet insolent Hammer, le journaliste, est entré et m'a félicité du retour de mon riche cousin.

BERNICK. — Riche?

HILMAR. — Oui, c'est-ce qu'il a dit. Je l'ai toisé comme il le méritait; et je lui ai donné à entendre que je ne savais rien de la fortune de M. Johann Tonnesen. En vérité, m'a-t-il dit, c'est surprenant. En Amérique on réussit généralement quand on a quelques ressources pour commencer, et votre cousin n'est pas parti les mains vides.

BERNICK. — Hum ! Fais-moi le plaisir...

MADAME BERNICK *(désolée)*. — Là, tu vois, Richard !...

HILMAR. — Quoi qu'il en soit, à cause de lui, j'ai passé une nuit sans sommeil. Et maintenant voilà qu'il se promène dans les rues, avec un visage aussi tranquille que s'il ne lui était jamais rien arrivé! Pourquoi ce cher parent n'a-t-il pas disparu tout à fait? C'est incroyable comme certaines gens ont la vie dure!

MADAME BERNICK. — Mon Dieu, Hilmar, que dis-tu là?

HILMAR. — Je ne dis rien. Il est sorti sain et sauf de toutes les catastrophes; il a échappé à tous les ours de la Californie et à tous les Indiens pieds-noirs. On ne l'a pas même scalpé! Oh! oh! Aussi est-ce nous qui les possédons aujourd'hui.

BERNICK *(regardant dans la rue)*. — Olaf est-il aussi avec eux?

HILMAR. — Parbleu! Ils veulent rappeler aux gens

qu'ils appartiennent aux deux meilleures familles de la ville. Vois! vois! tous les flâneurs qui étaient dans la pharmacie s'approchent et font leurs réflexions. Tout cela ne vaut rien pour mes nerfs. Comment voulez-vous que, dans ces conditions, on porte haut et fier ce drapeau de la moralité que...

BERNICK. — Les voici qui viennent de ce côté. Écoute, Betty, je tiens beaucoup à ce que tu sois avec eux le plus aimable possible.

MADAME BERNICK. — Tu le permets, Richard?

BERNICK. — Oui, oui. Et toi aussi, Hilmar. Espérons qu'ils ne resteront pas longtemps ici. Pendant que nous sommes entre nous, écoutez... aucune allusion... nous ne devons les blesser en rien.

MADAME BERNICK. — Oh! Richard! comme tu es généreux!

BERNICK — Bon! Bon! laisse cela!

MADAME BERNICK. — Non, je veux te remercier. Excuse-moi d'avoir été aussi vive tout à l'heure. Toi seul aurais raison de...

BERNICK. — Bon! Bon! te dis-je.

HILMAR. — Oh! oh!

SCÈNE IV

Les Mêmes, JOHANN TONNESEN, Mlle LONA, Mlle DINA OLAF

(Johann Tonnesen et Dina, puis Lona Hessel et Olaf arrivent par le jardin).

JOHANN. — Eh bien, nous sommes sortis, nous sommes

allés revoir toutes les anciennes rues, les anciennes places.

BERNICK. — Il y a bien des changements, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE LONA. — Il y a surtout les beaux travaux du consul Bernick. Nous avons aussi visité les établissements dont tu as doté la ville.

BERNICK. — Aussi!

MADEMOISELLE LONA. — « Offert par le consul Bernick » avons-nous lu à l'entrée. Tu es bien le premier citoyen de la ville.

JOHANN. — Et tu as de magnifiques navires. J'ai rencontré le capitaine du *Palmier*, qui est un ancien camarade de classe.

MADEMOISELLE LONA. — Tu as aussi construit une nouvelle école.

JOHANN. — D'après ce que j'apprends, c'est à toi que la ville est redevable de l'aqueduc et de l'usine à gaz.

BERNICK. — Il faut bien faire quelque chose pour la société dans laquelle on vit.

MADEMOISELLE LONA. — C'est très bien, beau-frère. Aussi est-ce une vraie joie d'entendre comment on parle de toi, je ne pense pas être vaniteuse; cependant je ne pouvais m'empêcher de penser, pendant que nous causions avec les uns et les autres, que nous sommes de la même famille.

HILMAR. — Oh! Oh!

MADEMOISELLE LONA. — Tu en es encore à tes : Oh! Oh!

HILMAR. — Non, c'est : Ah! Ah! que je disais.

MADEMOISELLE LONA. — Du reste, ne te gêne pas, mon cher... Mais vous êtes tout à fait seuls aujourd'hui?

MADAME BERNICK. — Oui, aujourd'hui, nous sommes seuls.

MADEMOISELLE LONA. — Tant mieux ! Nous avons rencontré sur la place quelques-uns de ces... moralisateurs ; ils ont feint d'être pressés. Nous n'aurions pas eu grand'chose à leur dire non plus. Je les avais vus ici hier, avec le pasteur.

HILMAR. — Le vicaire.

MADEMOISELLE LONA. — Le pasteur... Mais que dites-vous de mon garçon ? N'est-ce pas que c'est un solide gaillard ? Qui reconnaîtrait le mauvais sujet d'il y a quinze ans ?

HILMAR. — Oh !

JOHANN. — Lona, ne te vante pas tant !

MADEMOISELLE LONA. — Comment ne serais-je pas fière de toi ? Tu es du reste la seule personne que j'ai guidée dans la vie.

HILMAR. — Guidée ! Oh ! Oh !

MADEMOISELLE LONA. — Oui, Johann, quand je pense comment nous avons débuté là-bas, avec nos quatre mains vides.....

HILMAR. — Vides ? je dois dire...

MADEMOISELLE LONA. — Que dois-tu dire ?

BERNICK. — Hum !

HILMAR. — Je dois dire... Oh ! Oh ! (*Il sort par le perron.*)

MADEMOISELLE LONA. — Mais qu'a-t-il donc ?

BERNICK. — Oh ! ne faites pas attention à lui ; il est un peu nerveux en ce moment. Veux-tu venir faire un tour dans le jardin ? Tu n'y es pas encore allée. Justement j'ai une heure libre.

MADEMOISELLE LONA. — Avec plaisir. Tu peux m'en croire, bien souvent je me suis trouvée par le cœur, auprès de vous, dans ce jardin...

MADAME BERNICK. — Tu vas voir. Là aussi on a fait de grands changements.

(Le consul, sa femme et Lona, descendent dans le jardin où on les voit, de temps en temps, passer et repasser.

SCÈNE V

HILMAR, OLAF

OLAF (*de la porte du jardin*). — Oncle Hilmar, sais-tu ce que l'oncle Johann m'a demandé ? Il m'a demandé si je voulais aller avec lui en Amérique.

HILMAR. — Une petite tête folle comme toi, un enfant encore attaché aux jupes de sa mère !

OLAF. — Oui, mais je ne veux plus l'être, et tu verras quand je serai grand.

HILMAR. — Taratata ! Il n'y a point en toi cet enthousiasme qui pousse aux grandes actions, qui surexcite les nerfs, qui... (*Ils descendent ensemble dans le jardin.*)

SCÈNE VI

JOHANN, Mlle DINA

JOHANN (*à Dina, qui ôte son chapeau et se tient sur la porte en secouant la poussière de ses vêtements*). — Cette petite promenade vous a fatiguée ?

DINA. — Oui, mais ça a été une agréable promenade, de ma vie je n'en ai fait d'aussi agréable.

JOHANN. — D'habitude vous ne sortez pas dans la matinée ?

DINA. — Si, avec Olaf.

JOHANN. — Ah!... Vous préfèreriez peut-être descendre dans le jardin ?

DINA. — Non, je préfère rester ici.

JOHANN. — Moi aussi. Alors c'est convenu. Tous les matins nous ferons ensemble une grande promenade.

DINA. — Non, monsieur Tonnesen, il vaut mieux y renoncer.

JOHANN. — Pourquoi ? Vous me l'aviez cependant promis ?

DINA. — C'est vrai... mais... après reflexion... il ne faut pas que vous sortiez avec moi.

JOHANN. — Pourquoi cela ?

DINA. — Parce que... Vous êtes étranger, vous ne pouvez pas me comprendre. Mais je vous expliquerai.

JOHANN. — J'écoute.

DINA. — Eh bien, non. Il vaut mieux que je ne vous le dise pas.

JOHANN. — Allons ! Allons ! Avec moi, vous pouvez parler sans crainte. Quoi que ce puisse être.

DINA. — Soit, il faut que je vous le dise... je ne suis pas pareille aux autres jeunes filles ; il y a quelque chose... quelque chose à mon sujet... c'est pour cela que nous devons renoncer à...

JOHANN. — Je n'y comprends rien du tout. Vous n'avez commis aucune mauvaise action?

DINA. — Moi, non ; mais... Non, n'en parlons plus ; vous le saurez assez tôt par les autres.

JOHANN. — Hum !

DINA. — Par exemple, je voudrais vous demander quelque chose.

JOHANN. — Quoi donc ?

DINA. — Il paraît qu'en Amérique il est très facile de gagner sa vie et de se faire une jolie situation.

JOHANN. — Ce n'est pas toujours si facile que cela ! Dans les commencements il faut travailler ferme.

DINA. — Eh bien, cela me plairait.

JOHANN. — Vous !

DINA. — Oh ! je sais travailler, j'ai une bonne santé, je suis forte et ma tante Martha m'a enseigné une foule de choses.

JOHANN. — Bravo ! alors venez avec nous !

DINA. — Bon ! Vous plaisantez ! Vous l'avez dit aussi à Olaf. Ce que je voudrais savoir surtout, c'est si les gens de là-bas sont très... très... excessivement moraux.

JOHANN. — Moraux ?

DINA. — C'est-à-dire s'ils sont aussi convenables, aussi honnêtes qu'ici.

JOHANN. — Dans tous les cas, ils ne sont pas aussi mauvais qu'on le pense. N'ayez aucune crainte à ce sujet.

DINA. — Vous ne me comprenez pas. Au contraire, je voudrais qu'ils ne fussent pas si nobles et si vertueux.

JOHANN. — Et comment les voudriez-vous, alors ?

DINA. — Je voudrais qu'ils fussent... nature.

JOHANN. — Oui, oui ; ils le sont.

DINA. — Ils me plairaient, alors ; si j'y allais.

JOHANN. — Sans doute; alors vous venez avec nous?

DINA. — Non, pas avec vous. Je voyagerai seule; je saurai bien me tirer d'affaire et devenir une honnête femme.

SCÈNE VII

Les Mêmes, M. BERNICK, Mme BERNICK

BERNICK *(de la porte du jardin)*. — Reste, reste, je vais aller le chercher, chère Betty. Tu pourrais prendre froid.

(Il entre dans le salon et cherche le châle de sa femme.)

MADAME BERNICK. — Viens avec nous, Johann, nous allons visiter la grotte.

BERNICK. — Non, reste, Johann. Dina, porte ce châle à ma femme et va avec eux. Johann reste avec moi, chère Betty. Il faut que je l'interroge sur ses affaires de là-bas.

MADAME BERNICK. — Bien, bien; ne tarde pas à nous rejoindre. Tu sais où nous sommes.

(Mme Bernick, Mlle Lona Hessel et Dina sortent du jardin par la gauche.)

SCÈNE VIII

M. BERNICK, JOHANN

BERNICK *(il les regarde s'éloigner, ferme la porte, revient vers Johann et lui prend les deux mains qu'il*

serre avec expansion). — Johann, enfin, nous sommes seuls! Laisse-moi te remercier!

JOHANN. — De quoi?

BERNICK. — Maison, patrie, bonheur familial, situation, je te dois tout.

JOHANN. — J'en suis ravi, mon cher Richard. Ainsi, cette sotte histoire s'est terminée pour le mieux?

BERNICK *(il lui serre de nouveau les mains).*— Merci, merci du fond du cœur! Il n'y a pas un homme sur mille qui aurait fait ce que tu as fait pour moi en cette circonstance!

JOHANN. — Ce n'était que justice. Nous étions tous les deux également jeunes et légers; il fallait bien que l'un prit la faute à son compte.

BERNICK. — Mais qui devait prendre cette responsabilité, si ce n'est le coupable?

JOHANN. — Halte-là! Ce devait être l'innocent, car j'étais sans famille et j'étais libre. Toi, tu avais, au contraire, ta vieille mère à soigner, et puis ne venais-tu pas de te fiancer avec Betty? Elle t'aimait tant! Que serait-elle devenue si elle avait appris?...

BERNICK. — C'est vrai, c'est vrai; mais...

JOHANN. — N'est-ce pas également pour Betty que tu as rompu avec Mme Dorff? Mais, pour en finir une bonne fois, où étais-tu ce soir-là...

BERNICK. — Oui, ce malheureux soir, quand cet homme est rentré, ivre... Sans doute, Johann, c'est pour Betty que j'ai... Et pourtant, que tu aies été assez généreux pour te laisser attribuer cette faute et partir!

JOHANN. — N'aie pas de remords, cher Richard. Nous avions convenu qu'il en serait ainsi. Il fallait te sauver.

N'étais-tu pas mon ami? J'étais si fier de cette amitié; je vivais ici, pauvre hère abandonné, seul dès que ma journée de travail était finie, lorsque tu arrivas, toi, si élégant, si distingué, de ton grand voyage à l'étranger. Tu avais vécu à Paris; tu avais vécu à Londres! Cependant ce fut moi que tu choisis pour camarade, malgré que je sois de quatre ans plus jeune. A vrai dire, c'était un peu parce que tu faisais la cour à Betty, j'en conviens à présent. Mais comme cela me rendait fier! Qui ne l'eût pas été? Qui ne se serait sacrifié volontiers pour toi? Surtout lorsqu'il ne s'agissait que de braver quelques semaines de cancans et lorsque s'offrait l'occasion pour moi de partir au loin!...

BERNICK. — Mon cher Johann, je dois te l'avouer franchement, cette histoire n'est pas encore tout à fait oubliée.

JOHANN. — Non? Que m'importe, puisque je dois repartir et m'installer à jamais dans ma ferme?

BERNICK. — Ainsi, tu vas repartir?

JOHANN. — Naturellement.

BERNICK. — Pas encore, j'espère?

JOHANN. — Dès que je le pourrai. Je ne suis venu que pour faire plaisir à Lona.

BERNICK. — Vraiment?... En quoi?...

JOHANN. — Oui; vois-tu, Lona n'est plus jeune, et dans ces derniers temps elle a beaucoup souffert du mal du pays. Elle ne voulait pas l'avouer. *(Souriant.)* Comment aurait-elle pu me laisser seul, moi, le gamin qui, à dix-neuf ans, m'étais permis...

BERNICK. — Et alors?

JOHANN. — Richard, je dois te faire un aveu dont je rougis encore.

BERNICK. — Tu ne lui as pas dit comment cela s'était passé?

JOHANN. — Si, je le lui ai dit. C'est mal de ma part, mais je n'ai pu faire autrement. Tu ne t'imagines pas ce que Lona a été pour moi... Tu n'as jamais pu la souffrir... Pour moi elle a été une vraie mère. Dans les premières années, où nous étions si pauvres là-bas, comme elle a travaillé pour moi! Et les longs mois où j'étais malade et ne gagnais rien! Ce fut alors qu'elle partit, je ne pus l'en empêcher, et s'en alla chanter et déclamer dans les cafés. Après cela, elle a publié un livre dont elle a, par la suite, bien ri et bien pleuré. Elle a tout fait pour me sauver. Pouvais-je, moi, la laisser souffrir de cet affreux mal du pays? Elle qui m'avait tant sacrifié, qui avait tant souffert pour moi! Non, c'était impossible, Richard. C'est alors que je lui dis : « Pars, Lona, ne t'occupe pas de moi. Je ne suis pas si étourdi que tu penses; » et je lui ai tout raconté.

BERNICK. — Comment a-t-elle pris cela?

JOHANN. — Elle m'a répondu, à juste raison, que si j'étais innocent, il n'y avait pas d'obstacle à ce que je fisse avec elle un petit voyage au pays... Du reste, n'aie aucune crainte. Lona est discrète; quant à moi, je saurai tenir ma langue.

BERNICK. — Oui, oui, j'en suis convaincu.

JOHANN. — Voici ma main et n'en parlons plus. C'est, heureusement, la seule sottise dont nous nous soyons rendus coupables..... Je veux jouir en paix du bonheur que me réservent les quelques jours que j'ai encore à

passer ici. Nous avons fait, ce matin, la plus délicieuse promenade du monde. Qui aurait cru que cette petite Dina qui jouait à nos côtés autrefois et remplissait les rôles d'ange au théâtre ?..... Mais, dis-moi, que sont devenus ses parents ?.....

BERNICK. — Mon cher, je ne puis t'en dire rien de plus que ce que je t'ai écrit immédiatement après ton départ. Tu as reçu mes deux lettres ?

JOHANN. — Sans doute, je les ai encore. Son ivrogne de mari l'a aussi abandonnée.

BERNICK. — Oui ; après quoi il s'est cassé les reins, je ne sais où.

JOHANN. — Elle est morte peu de temps après, n'est-ce pas ? Je suppose que tu as fait pour elle tout ce qu'il était possible de faire sans éveiller l'attention des gens.

BERNICK. — Elle était fière, elle n'a rien dit et n'a rien voulu recevoir.

JOHANN. — Dans tous les cas c'est très bien d'avoir pris Dina chez toi.

BERNICK. — Oui, oui. Du reste, c'est Martha qui a tout arrangé.

JOHANN. — Martha ? Est-ce vrai ?... Où est-elle aujourd'hui ?

BERNICK. — Oh !..... quand elle n'est pas à son école, elle soigne les malades.

JOHANN. — Ainsi Martha s'est chargée d'elle ?

BERNICK. — Oui ; elle a toujours eu un faible pour les enfants. C'est pour cela qu'elle a accepté d'être institutrice à l'école communale. Ça été une grande folie de sa part.

JOHANN. — Elle m'a paru très énervée hier. J'ai craint que sa santé ne fut pas bonne.

BERNICK. — Si ; on ne peut pas se plaindre de sa santé. Mais c'est désagréable pour moi. On peut croire que son frère refuse de subvenir à son entretien.

JOHANN. — Son entretien ! Je croyais qu'elle avait elle-même une fortune très considérable.

BERNICK. — Pas un schilling. Tu dois te rappeler dans quelle situation critique se trouvait ma mère au moment de ton départ. Au bout de quelque temps, grâce à moi, on put continuer le commerce ; mais cela ne dura pas. Bref, je dus me charger de tout. Et quand nous fîmes nos comptes il se trouva que de ma mère, j'avais autant dire rien. Lorsque ma mère mourut, Martha naturellement resta sans ressources.

JOHANN. — Pauvre Martha !

BERNICK. — Pauvre ? Pourquoi cela ? Tu ne crois pas cependant que je l'ai laissée manquer de quoi que ce soit ? Moi, je puis le dire, je suis un bon frère. Elle vit avec nous, elle mange avec nous ; tous ses appointements lui restent pour s'habiller. Une femme seule..... que pourrait-elle vouloir de plus ?

JOHANN. — Hum ! Nous ne pensons pas ainsi en Amérique.

BERNICK. — Je le crois bien. Dans une société minée en dessous comme la société américaine..... Mais dans nos petits cercles où, jusques à présent, grâce à Dieu, la corruption n'a pas encore pénétré..... Ici les femmes se contentent d'une position convenable et modeste.... Au reste, c'est la faute de Martha, il y a longtemps qu'elle aurait pu se placer, si elle l'avait voulu.

JOHANN. — Tu veux dire se marier.

BERNICK. — Oui ; elle aurait pu prendre de très bons partis. On lui en a proposé plusieurs ; des gens tout à fait bien, ce qui est étonnant. Une fille sans fortune, qui n'est plus jeune, et tout à fait insignifiante.

JOHANN. — Insignifiante ?

BERNICK. — Oh ! je ne lui en fais pas un reproche ; je ne la désire pas autrement. Tu sais, dans une grande maison comme la nôtre, il est toujours bon d'avoir une de ces personnes simples à qui l'on peut toujours se fier.

JOHANN. — Oui, mais elle ?.....

BERNICK. — Elle ? Comment ? Elle ne manque pas de gens auxquels elle peut s'intéresser. Elle a moi, Betty, Olaf et moi. Ni l'homme, ni la femme ne doivent penser à soi d'abord. Nous devons tous prêter notre appui à une société quelconque, grande ou petite. C'est, au moins, ce que je fais (*montrant Krapp qui vient par la droite avec des dossiers*). Vois, tu en as là une preuve. Penses-tu que ce soient nos propres affaires qui m'occupent ainsi ? Pas du tout. (*Rapidement à Krapp*). Eh bien ?

SCÈNE IX

Les mêmes, KRAPP

KRAPP (*à voix basse, montrant ces papiers*). Tous les contrats d'achat sont en ordre.

BERNICK. — Parfait ! Excellent ! Beau-frère, il faut que tu m'excuses (*à voix basse avec une pression de main*). Merci et tout ce que je pourrai faire pour toi..... tu me

comprends !..... Venez, monsieur Krapp. (*Ils entrent dans la chambre du conseil*).

SCÈNE X

Mlle MARTHA, JOHANN

JOHANN (*en les regardant s'éloigner*). Hum ! (*Il veut descendre au jardin, Martha arrive par la droite avec un panier sous le bras*). Tiens, voilà Martha !

MARTHA. — Ah !..... Johann..... Est ce bien toi ?

JOHANN. — Es-tu si pressée ?

MARTHA. — Oui... Attends-les un peu..... les autres vont, sans doute, rentrer. (*Elle veut sortir par la gauche*).

JOHANN. — Ecoute, Martha, es-tu toujours aussi pressée ?

MARTHA. — Moi ?

JOHANN. — Hier tu m'as écrit de la même façon, et je n'ai pu échanger une seule parole avec toi ; et aujourd'hui.....

MARTHA. — Mais.....

JOHANN. — Nous étions autrefois deux excellents camarades, t'en souviens-tu ?

MARTHA. — Eh ! Johann ! il y a si longtemps de cela !

JOHANN. — Quinze ans, ni plus, ni moins. Me trouves-tu bien changé ?

MARTHA. — Toi ? oh ! oui, toi aussi ! Quoique.....

JOHANN. — Que veux-tu-dire ?

MARTHA. — Rien.

JOHANN. — Tu ne me parais pas très heureuse de nous revoir, Martha.

MARTHA. — J'ai attendu si longtemps, Johann, si longtemps !

JOHANN. — Attendre... mon retour ?

MARTHA. — Oui.

JOHANN. — Pourquoi attendais-tu que je revienne ?

MARTHA. — Pour que tu répares le mal que tu as fait.

JOHANN. — Moi ?

MARTHA. — As-tu oublié que, par ta faute, une femme est morte dans la misère et dans la honte ? As-tu oublié que tu as empoisonné toute la jeunesse d'une pauvre enfant ?

JOHANN. — C'est toi, Martha, qui me reproches cela ?... Est-ce que ton frère ne t'a jamais rien... dit ?

MARTHA — Mon frère ! Pourquoi ?...

JOHANN. — Est ce qu'il n'a jamais... jamais eu un mot d'excuse pour moi ?...

MARTHA. — Johann, tu sais qu'il a, en morale, des principes sévères.

JOHANN. — Hum ! Oui, oui ; je connais les principes sévères de mon vieil ami Richard... Mais, pourtant !... je viens de causer avec lui. Je trouve que, sous ce rapport, il a plus changé que toi.

MARTHA. — Peux-tu dire cela ? Richard a toujours été un honnête homme inflexible.

JOHANN. — Ce n'est pas ce que je veux dire... Laissons cela. Je sais maintenant comme tu me considères. Tu attendais le retour de l'enfant prodigue.

MARTHA. — Écoute, Johann, je vais te dire ce que je pense. *(Montrant le jardin.)* Vois-tu cette jeune fille qui joue avec Olaf ? C'est Dina. Te rappelles-tu l'incompré-

hensible lettre que tu m'as adressée après ton départ? Tu me priais d'avoir confiance en toi ; et j'ai eu confiance en toi, Johann. Tout le mal que l'on disait de toi pouvait être l'erreur d'un moment, d'une heure de folie.

JOHANN. — Je ne te comprends pas.

MARTHA. — Tu me comprends très bien ; mais laissons ce sujet. Tu es parti recommencer une nouvelle vie; et moi, Johann, ta vieille amie, je t'ai remplacé. Les devoirs que tu n'as pas voulu ou pu remplir, je les ai pris à ma charge, moi. Je te le dis afin que tu n'aies pas de remords. Pour la pauvre enfant, j'ai été une mère, et je l'ai élevée aussi bien que j'ai pu.

JOHANN. — C'est pour cela que tu as brisé ta vie ?

MARTHA. — Je n'ai pas brisé ma vie. Mais tu es venu bien tard, Johann.

JOHANN. — Martha!... Ah! si je pouvais tout te dire! Permets-moi au moins de te remercier de ta sympathie.

MARTHA *(souriant avec effort)*. — Maintenant que nous nous sommes complètement expliqués, Johann..., silence!... Voici quelqu'un. Adieu, je ne puis plus rien.

(Elle s'éloigne par la seconde porte à gauche. Mlle Hessel arrive du jardin.)

SCÈNE XI

JOHANN, Mme BERNICK, Mlle LONA

MADAME BERNICK (*du jardin*). — Mais, mon Dieu, Lona, qu'est-ce qui te prend ?

LONA. — Laisse-moi, te dis-je, je veux et je dois lui parler.

MADAME BERNICK. — Oh ! quel affreux scandale ce serait ! Johann, es-tu encore là ?

LONA. — Allons, va-t-en ! Que cherches-tu dans cette chambre ? Va dans le jardin causer avec Dina.

JOHANN. — J'étais justement sur le point de...

MADAME BERNICK. — Mais...

LONA. — Écoute, Johann, as-tu regardé attentivement Dina ?

JOHANN. — Je le crois.

LONA. — Eh bien, regarde-la très attentivement. C'est la femme qu'il te faut.

MADAME BERNICK. — Lona !

JOHANN. — C'est la femme qu'il me faut ?

LONA. — Oui, regarde là-bas, te dis-je ! Allons, va !

JOHANN. — Avec plaisir.

(Il va dans le jardin.)

SCÈNE XII

Mme BERNICK, Mlle LONA

MADAME BERNICK. — Lona, je suis éperdue d'effroi ; ce n'est pas sérieux ?

LONA. — C'est très sérieux. N'est-elle pas fraîche, bien portante et bien élevée ? Juste la femme qu'il faut à Johann. Une femme lui sera beaucoup plus utile qu'une vieille demi-sœur de mon genre.

MADAME BERNICK. — Dina ! Dina Dorff ! réfléchis donc !

LONA. — Je réfléchis avant tout à son bonheur. Il faut que je l'aide, car il n'entend rien à ces choses. Avec les

femmes et les jeunes filles il ne sait pas du tout se conduire.

MADAME BERNICK. — Qui ? Johann? Il me semble cependant qu'il a donné une preuve assez malheureuse...

LONA. — Ah ! au diable ces sottes histoires ! Où est Bernick ? Je veux lui parler ?

MADAME BERNICK. — Lona, je te dis de ne pas le faire.

LONA. — Si ! si ! même s'ils ne se plaisaient pas, il faudrait qu'ils s'épousent. Bernick est un homme assez intelligent pour trouver le moyen de...

MADAME BERNICK. — Et tu crois qu'il permettra ces façons américaines de procéder ?

LONA. — Sottises, Betty...

MADAME BERNICK. — Tu crois qu'un homme d'une aussi sévère moralité que Richard...

LONA. — Allons donc, il ne lui viendra pas à l'idée d'être si sévère que cela...

MADAME BERNICK. — Que veux-tu dire ?

LONA. — Je veux dire que Bernick n'est, en somme, pas beaucoup plus moral que les autres.

MADAME BERNICK. — Comment, ta haine est encore si vive contre lui !... Qu'es-tu venue faire alors si tu n'as pas oublié que ?... Je ne comprends pas comment après la honteuse querelle que tu as eue autrefois avec lui, tu oses reparaitre devant ses yeux !

LONA. — C'est vrai, Betty, j'ai eu tort.

MADAME BERNICK (*avec générosité*). — Cependant, il t'a pardonnée, lui qui n'avait rien à se reprocher ! Ce n'était pas sa faute si tu t'étais forgé de vaines espérances. Depuis lors tu me hais moi aussi. *(Fondant en larmes.)* Tu ne m'as jamais pardonné mon bonheur. C'est pour le

détruire que tu es revenue, c'est pour montrer à la ville entière quelle odieuse parenté j'ai apportée à Richard. Voilà la vengeance que tu as méditée, la vengeance dans laquelle tu te complais. C'est affreux de ta part.

(Elle s'en va en pleurant par la seconde porte à gauche.)

SCÈNE XIII

Mlle LONA (seule)

LONA (*la regardant s'éloigner*). — Pauvre Betty.

SCÈNE XIV

Mlle LONA, M. BERNICK

BERNICK (*sur le seuil de sa chambre*). — Oui, oui, très bien, parfait; monsieur Krapp, envoyez cinq cents marks à la compagnie pour les nécessiteux et les mendiants. (*En se retournant.*) Lona! es-tu seule? Betty ne vient-elle pas?

LONA. — Non. Faut-il que je l'appelle?

BERNICK. — C'est inutile, ma chère Lona, tu ne sais pas combien ardemment j'ai désiré m'expliquer franchement avec toi et implorer mon pardon!

LONA. — Ecoute, Richard, évitons le sentimentalisme; ça ne nous va plus.

BERNICK. — Il faut que tu m'entendes, Lona. Je sais que les apparences sont contre moi et que tu as appris la

malheureuse histoire où la mère de Dina..... je te jure que ce n'a été qu'une erreur passagère, que je t'aimais sincèrement, profondément.

LONA. — Tu te demandes, sans doute, pourquoi je suis revenue ?

BERNICK. — Quels que soient tes projets je te conjure de ne rien entreprendre avant que je me sois justifié. Je le puis, Lona, tout au moins je puis me défendre.

LONA. — Tu as peur maintenant ! Tu dis que tu m'as aimée ; oui, tes lettres m'en ont donné souvent l'assurance. Peut-être était-ce alors que tu vivais à l'étranger, seul en de libres pays, où tu puisais je ne sais quel courage, quelle noblesse et quelle indépendance. Peut-être me trouvais-tu alors plus de caractère et de fermeté qu'à bien d'autres. Et puis, c'était un secret entre nous ; on ne pouvait te railler de ce goût étrange.

BERNICK. — Lona, comment peux-tu croire ?...

LONA. — Mais quand tu es revenu, quand tu as vu la ville me ridiculiser, et s'indigner de ce qu'elle appelait mes travers...

BERNICK. — Pourquoi toi-même ne ménageais-tu rien, ni personne ?

LONA. — Parce que je hais toutes les hypocrisies. Puis tu as fais connaissance de cette jeune et séduisante actrice...

BERNICK. — Ç'a été une heure de folie, rien de plus, je te le jure. Il n'y a pas le dixième de ce que l'on raconte à ce sujet qui soit vrai.

LONA. — Peut-être, en effet. Mais lorsque Betty revint, jeune, jolie, aimée ; lorsque tu appris qu'elle hériterait

de toute la fortune de notre tante et que moi je n'aurais rien...

BERNICK. — Nous voilà au fait. Maintenant il faut que tu m'écoutes sans m'interrompre. A ce moment, je n'aimais pas Betty. Ce n'est point un nouvel amour qui m'a décidé à rompre avec toi. C'est sa fortune qui est la cause unique de mon choix, la maison avait des dettes, j'ai dû céder.

LONA. — Et tu me dis cela en face!

BERNICK. — Oui, écoute, Lona.....

LONA. — Ne m'as-tu donc pas écrit qu'un invincible amour t'enchaînait à Betty? N'as-tu pas fait appel à ma générosité? Ne m'as-tu pas suppliée de taire, par amour de Betty, ce qui s'était passé entre nous?

BERNICK. — Il le fallait, te dis-je.

LONA. — Ma foi, je ne regrette plus ma colère, alors!

BERNICK. — Laisse-moi te dire posément et froidement quelle était notre situation. Ma mère, tu t'en souviens, dirigeait la maison ; mais elle n'avait pas du tout le sens du commerce et je dus revenir en toute hâte de Paris. Le moment était des plus critiques. Il fallait tout remettre en état. A mon arrivée, je constatai, ce secret est resté enseveli au plus profond de mon cœur, que la maison était tout proche de sa ruine, ruinée même pour parler franc, cette vieille maison si respectée depuis près d'un siècle. Que devais-je faire, moi, le fils, le fils unique, sinon chercher un moye de salut?

LONA. — Et tu as sauvé la maison Bernick aux dépens d'une femme?

BERNICK. — Tu sais combien Betty m'aimait?

LONA. — Mais moi?

BERNICK. — Crois-m'en, Lona, tu n'aurais pas été heureuse avec moi.

LONA. — Alors c'est pour mon bonheur que tu m'as abandonnée ?

BERNICK. — Penses-tu donc que ce soit par égoïsme? Si j'avais été seul, libre, sans devoirs, certes j'aurais tenu les engagements du passé. Ah ! tu ne peux comprendre combien l'homme d'affaires est accablé par les terribles responsabilités qu'il porte ! Il devient, pour ainsi dire, étranger à lui-même. Réfléchis donc que la fortune ou la misère de milliers de gens dépendent de lui. D'ailleurs, la société à laquelle nous appartenons tous les deux n'eût-elle pas été profondément atteinte par la banqueroute de la maison Bernick ?

LONA. — C'est sans doute par considération pour cette société que, pendant quinze ans, tu as été fidèle à ce mensonge?

BERNICK. — A ce mensonge?

LONA. — Betty est-elle au courant de ce qui s'est passé avant et pendant ton union avec elle?

BERNICK. — Pourquoi l'aurais-je blessée en lui faisant cette confidence inutile?

LONA. — Inutile, dis-tu?... Oui, oui, tu es un homme d'affaires ; tu dois très bien connaître ce qui est utile et pratique. Mais, écoute, Richard, je veux à mon tour parler froidement, posément. Dis-moi, maintenant es-tu vraiment heureux?

BERNICK. — En ménage, n'est-ce pas?

LONA. — Oui.

BERNICK. — Oui, je suis heureux, Lona. Ton affection et ton dévouement n'ont pas été vains. Mon bonheur

a grandi d'année en année. Betty est indulgente et douce; elle s'est, avec le temps, pliée à mes idées...

LONA. — Hum!

BERNICK. — Autrefois elle avait sur l'amour des idées fort exagérées. Elle ne pouvait admettre la pensée que les plus brûlantes ardeurs se transformaient avec l'âge en douce amitié.

LONA. — Elle est résignée maintenant?

BERNICK. — Oui, tu dois bien penser que dans ma fréquentation continuelle, elle s'est peu à peu développée. Il faut marcher d'accord dans la vie si l'on veut y tenir dignement sa place. Betty l'a compris, et c'est pourquoi notre maison est aujourd'hui une maison modèle.

LONA. — Mais, dans la ville, ne sait-on rien de tes mensonges?

BERNICK. — De mes mensonges?

LONA. — Oui, de tes mensonges, d'il y a quinze ans?

BERNICK. — Tu appelles cela?...

LONA. — Des mensonges, de triples mensonges; mensonges envers moi, mensonges envers Betty, mensonges envers Johann.

BERNICK. — Betty ne m'a jamais interrogé là-dessus.

LONA. — Elle ne soupçonnait rien.

BERNICK. — Et par considération pour elle tu n'exigeras pas que je lui dise...

LONA. — Oh! moi, j'ai les reins assez solides pour supporter les railleries.

BERNICK. — Johann ne l'exige pas non plus, il me l'a promis.

LONA. — Mais, Richard, toi-même ne penses-tu jamais que tu devrais confesser ce mensonge?

ERNICK. — Que je sacrifie volontairement mon bonheur domestique et ma situation sociale!

LONA. — Enfin, quel droit as-tu à ton bonheur?

ERNICK. — Depuis quinze ans je me suis, chaque jour, acquis un peu de ce droit par la correction de ma vie, par tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai accompli.

LONA. — Tu as fait beaucoup pour toi et beaucoup pour les autres. Tu es l'homme le plus riche et le plus influent de la ville. Tout le monde s'incline devant toi parce que ta réputation est sans tache. Ta maison passe pour une maison modèle; ta vie pour une vie modèle; mais cette bonne réputation repose sur un terrain fangeux, et un moment peut venir, un mot peut être dit qui te plongerait dans la boue parce que tu n'auras pas eu la précaution de te mettre à temps en sûreté.

ERNICK. — Où veux-tu en venir?

LONA. — Je veux t'aider, Richard, à raffermir le terrain sous tes pieds.

ERNICK. — Non, tu veux te venger. Je l'avais pressenti. Mais tu n'y réussiras pas. Il n'y a qu'une personne ici qui ait le droit de parler, et celle-là se taira.

LONA. — Johann?

ERNICK. — Oui, Johann! Si d'autres m'accusent, je nierai et lui-même me défendra à la vie et à la mort... Cela ne te portera pas bonheur, je te le jure. Celui-là eul qui pourrait me perdre veut se taire et va repartir.

SCÈNE XV

Mlle LONA, M. BERNICK, M. RUMMEL, M. WIEGELAND.

(Rummel et Wiegeland arrivent par la droite.)

RUMMEL. — Bonjour, bonjour, cher Bernick. Viens avec nous au cercle du Commerce ; tu sais que nous avons une réunion pour l'affaire des chemins de fer.

ERNICK. — Je ne puis ; c'est impossible !

WIEGELAND. — Il est absolument nécessaire que vous veniez, monsieur le consul.

RUMMEL. — C'est nécessaire, Bernick. Il y a là des gens qui nous sont hostiles. Le journaliste Hammer et quelques autres sont partisans d'une ligne sur la côte et prétendent que le nouveau projet favorise surtout certains intérêts privés.

ERNICK. — Dites-leur...

WIEGELAND. — Tout ce que nous leur dirons ne nous avancera à rien, monsieur le consul.

RUMMEL.— Non, non, il faut que tu viennes. Personne n'osera élever un tel soupçon contre toi.

LONA. — En effet.

ERNICK. — Mais je ne puis pas, vous dis-je, je suis indisposé, attendez au moins que... je me remette.

SCÈNE XVI

Les Mêmes, M. RORLUND

RORLUND *(il entre par la droite)*. — Excusez-moi, monsieur le consul, je suis dans un tel état d'agitation.....

BERNICK. — Vous êtes tout excusé ; qu'avez-vous ?

RORLUND. — Une simple question. Est-ce avec votre autorisation, monsieur le consul. que la jeune fille que vous avez recueillie se montre avec l'homme que...

LONA. — Avec quel homme, monsieur le pasteur ?

RORLUND. — L'homme qui, de tous les hommes de la terre, devrait se tenir le plus loin de son chemin.

LONA. — Oh !

RORLUND. — L'avez-vous permis, monsieur le consul?

BERNICK (*cherchant sa canne et ses gants*). — Je ne sais de quoi vous me parlez. Veuillez m'excuser, je suis pressé. Il faut que je me rende au cercle du Commerce.

SCÈNE XVII

Les mêmes, HILMAR, RORLUND, Mme BERNICK, Mlle LONA

HILMAR *(il arrive du jardin)*. — Betty! Betty! viens!

MADAME BERNICK. — Qu'y a-t-il?

HILMAR. — Descends au jardin et va mettre fin à la

cour que le quidam se permet de faire à Dina. Mes nerfs sont dans un état affreux.

LONA. — Oui-da! Qu'a-t-elle dit?

HILMAR. — Qu'elle voulait aller en Amérique avec lui, rien de plus, rien de moins. Oh! oh!

RORLUND. — Est-ce possible?

MADAME BERNICK. — Que dis-tu là?

LONA. — Mais ce serait charmant.

BERNICK. — Non. Tu as mal entendu.

HILMAR. — Demande leur toi-même. Voici le couple qui arrive. Laissez-moi en dehors de cette histoire.

BERNICK (*à Rummel et Wiegeland*). — Je suis à vous dans un instant.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, JOHANN

JOHANN. — Hurrah! Dina vient avec nous!

MADAME BERNICK. — Mais, Johann, tu es fou!

RORLUND. — Serait-il vrai? C'est un scandale à faire dresser les cheveux sur la tête. Par quelles séductions avez-vous...

JOHANN. — Doucement, doucement, mon bon ami, qu'est-ce que vous dites-là?

RORLUND. — Dina, répondez-moi. Avez-vous un projet? L'avez-vous conçu librement?

DINA. — Il faut que je m'en aille loin d'ici,

RORLUND. — Mais avec lui! avec lui!!!

DINA. — Quel autre aurait le courage de m'emmener !

RORLUND. — Eh bien, alors, vous saurez l'homme que c'est.

JOHANN. — Taisez-vous !

BERNICK. — Pas un mot de plus !

RORLUND. — Je comprends mal les devoirs que m'impose ma situation de gardien de la morale, et je serais indigne de cette jeune fille à l'éducation de laquelle j'ai travaillé, qui m'a...

JOHANN. — Prenez garde !

RORLUND. — Vous saurez tout, Dina. Cet homme est celui qui a jeté votre mère dans la misère et dans la honte !

BERNICK. — Monsieur le pasteur !

DINA. — Lui ! *(à Johann.)* Est-ce vrai ?

JOHANN. — Richard, réponds, toi !

BERNICK. — Pas un mot de plus ! Pas un mot de plus !

DINA. — Ainsi, c'est vrai !

RORLUND. — Oui, c'est vrai, c'est vrai ! La vérité est même pire ! Cet homme auquel vous avez si vite accordé votre confiance ne s'est pas en allé les mains vides..... La caisse de Madame Bernick mère..... monsieur le consul peut en témoigner...

LONA. — Menteur !

BERNICK. — Oh !

MADAME BERNICK. — Mon Dieu ! Mon Dieu !

JOHANN *(s'élançant la main levée)*. — Vous osez !...

LONA *(s'interposant)*. — Ne le frappe pas, Johann !

RORLUND. — Oui, tournez contre moi votre colère. Je n'en ferai pas moins connaître la vérité. Monsieur le consul ne l'a-t-il pas avoué lui-même ? Toute la ville ne

le sait-elle pas ?..... Dina, vous savez maintenant quel homme c'est là ! (*Court silence*).

JOHANN (*à demi-voix en prenant le bras de Richard*). — O Richard, Richard, qu'as-tu fait ?

MADAME BERNICK (*pleurant*). — Dire, Richard, que 'est moi qui te couvre de toute cette honte !

SCÈNE XIX

Les mêmes, SANDSTADT

SANDSTADT (*il arrive rapidement et appelle le consul de la main*).— Il faut absolument que vous veniez, monsieur le consul. L'affaire ne tient plus qu'à un cheveu.

BERNICK (*distrait*). — Qu'y a-t-il ? Que dois-je faire ?

LONA (*sérieuse*). — Il faut que tu y ailles et que tu défendes ta société, beau-frère.

SANDSTADT. — Oui, venez, venez, nous avons besoin de toute votre influence.

JOHANN (*bas*). — Bernick, demain, nous causerons. (*Il s'en va par le jardin. Bernick, soumis, part avec Sandstadt*).

ACTE III

Jardin-salon dans la maison du consul Bernick. Bernick, une canne à la main et paraissant très agité, sort de la seconde chambre à gauche et ferme la porte avec violence).

SCÈNE PREMIÈRE

BERNICK (seul).

BERNICK. — Voilà!... Enfin, cette fois on n'a pas plaisanté. Il n'oubliera pas cette correction de sitôt. (*A une personne qui est dans la chambre* :) Que dis-tu? Je te dis, moi, que tu es une mère imprudente. Tu le défends, tu excuses toutes ses polissonneries... Ce ne sont pas des polissonneries?... Qu'est-ce alors? Se glisser pendant la nuit hors de la maison et rester avec les pêcheurs dans le port jusques à dix heures du matin, me plonger ainsi dans une mortelle angoisse, moi qui ai déjà tant d'autres soucis!... Et ce brigand ose encore me menacer de s'enfuir!... Qu'il essaie seulement... Toi? oui, je crois bien, tu te soucies assez peu au fond de son bonheur ou de son malheur. Je crois, ma foi, que s'il venait à mourir...

Parfait?... A moi il ne me convient pas de rester sans enfant... Pas de récriminations, Betty! C'est décidé, il restera aux arrêts. (*Il fait signe de se taire.*) Silence! je ne veux pas que l'on remarque rien.

SCÈNE II

BERNICK, KRAPP

KRAPP. (*Il arrive par la droite.*) — Avez-vous un instant, monsieur le consul?

BERNICK (*jetant sa canne*). — Oui; vous venez du chantier?

KRAPP. — Directement. Hum!

BERNICK. — Eh bien! *le Palmier* avance-t-il?

KRAPP. — *Le Palmier* prendra la mer demain, mais..

BERNICK. — *L'Indian Girl* aussi? Et je ne me serais certes pas douté que cet entêté de...

KRAPP. — *L'Indian Girl* aussi pourra prendre la mer demain, seulement... elle n'ira pas loin, sûr?

BERNICK. — Que dites-vous?

KRAPP. — Mille pardons, monsieur le consul, cette porte est ouverte et je crois qu'il y a quelqu'un là.

BERNICK. (*Il ferme.*) — Qu'y a-t-il donc que personne ne doive entendre?

KRAPP. — Il y a... il y a que le contre-maître du chantier, Aune, a évidemment le projet de faire sombrer *l'Indian Girl* avec sa cargaison et son équipage.

BERNICK. — Mon Dieu, comment pouvez-vous croire cela?

KRAPP. — Je ne puis pas m'expliquer autrement ce qui se...

BERNICK. — Racontez-moi en quelques mots.

KRAPP. — Voici. Vous savez vous-même comme le travail allait lentement sur le chantier depuis que l'on a confié les nouvelles machines à tous ces ouvriers sans expérience...

BERNICK. — Oui, oui.

KRAPP. — Aujourd'hui, en arrivant sur le chantier, j'ai remarqué avec surprise que les réparations du navire américain étaient très avancées. Le fond de cale, vous savez, qui était tout pourri...

BERNICK. — Oui, oui, eh bien?

KRAPP. — Complètement réparé, en apparence, tout recouvert, comme neuf ! Aune, paraît-il, a travaillé lui-même toute la nuit, avec des lumières...

BERNICK. — Bien, bien, et puis?

KRAPP. — Je suis descendu, j'ai examiné. Les ouvriers déjeunaient; j'ai pu visiter le navire de fond en comble, sans que l'on me remarquât. Je suis même parvenu au prix de grandes difficultés jusqu'à la cale et j'ai fait là, monsieur le consul, d'étranges constatations,

BERNICK. — Je ne puis pas croire, monsieur Krapp ; je ne puis ni ne veux croire à rien de semblable de la part d'Aune.

KRAPP. — J'en suis désolé, mais c'est la vérité vraie. J'ai fait d'étranges constatations, vous dis-je. On n'a seulement pas posé de nouvelles solives, on s'est contenté de rejoindre et d'assujettir les planches. Un vrai travail de gâte-métier. *L'Indian Girl*, je le jure, n'ira pas jusqu'à New-York. Elle coulera comme du plomb.

ERNICK. — C'est affreux ? Quelles ont été ses intentions d'après vous ?

KRAPP. — Il veut probablement jeter le discrédit sur les nouvelles machines et se venger du même coup ; il veut enfin que l'on reprenne les anciens ouvriers congédiés.

ERNICK. — Et pour cela il sacrifie la vie de plusieurs personnes...

KRAPP. — Oh ! dernièrement, il a dit : « Les gens de l'*Indian Girl*, ce ne sont pas des hommes, ce sont des brutes. »

BERNICK. — Oui, oui, possible, mais l'énorme capital qui se perdra ?

KRAPP. — Aune n'aime pas les gros capitaux, monsieur le consul.

BERNICK. — C'est vrai, c'est vrai ; c'est un révolutionnaire. Mais une chose aussi monstrueuse !... Écoutez, monsieur Krapp, il faudra examiner cela. Pas un mot à personne ! Si les gens le savaient, on médirait de notre chantier.

KRAPP. — Oui, naturellement.

BERNICK. — A midi, pendant le repos, faites une nouvelle inspection. Il faut que nous ayons une certitude absolue.

KRAPP. — J'irai, monsieur le consul ; mais... permettez... quelles sont vos intentions ?

BERNICK. — Je le dénoncerai naturellement ; je ne veux pas que l'on m'accuse d'être le complice d'un tel crime. Je tiens à garder ma conscience pure. En outre, cela fera bonne impression dans la presse et surtout dans les cercles, quand on verra que je mets de côté toutes consi-

dérations personnelles pour laisser la justice suivre son cours.

KRAPP. — Très exact, monsieur le consul.

BERNICK. — Avant tout, examinez en conscience et n'en soufflez mot à personne.

KRAPP. — Je n'en ouvrirai pas la bouche et vous pouvez compter que je ferai une inspection consciencieuse.

(Il sort et traverse le jardin.)

SCÈNE III

BERNICK, HILMAR

BERNICK (*à demi voix*). — Affreux! Mais non, c'est impossible. (*Au moment où il rentre dans sa chambre, arrive Hilmar par la droite*).

HILMAR. — Bonjour, Bernick, je te félicite de la victoire que tu as remportée hier sur tes adversaires.

BERNICK. — Merci.

HILMAR. — Ça été une brillante victoire à ce qu'on m'a dit, une victoire de la bourgeoisie intelligente sur l'égoïsme et les préjugés, quelque chose comme une razzia française aux dépens des Kabyles... C'est d'autant plus remarquable après la désagréable histoire d'ici...

BERNICK. — Oui, oui, laisse cela.

HILMAR. — Mais la principale bataille reste à livrer.

BERNICK. —... A propos de cette affaire de chemin de fer?

HILMAR. — Sais-tu ce que le rédacteur Hammer trame contre nous?

BERNICK (*anxieux*). — Non! Qu'est-ce?

HILMAR. — Il s'est emparé d'un bruit qui circule et veut faire un article à ce propos.

BERNICK. — Quel bruit?

HILMAR. — Mais... naturellement à propos de certains achats considérables de terrain tout au long de l'embranchement.

BERNICK. — Que dis-tu là? Ce bruit s'est-il vraiment répandu ici?

HILMAR. — Parbleu. Toute la ville en parle. On discourait là-dessus au cercle tout à l'heure. On disait qu'un avocat avait secrètement acheté tous les bois, tous les terrains, toutes les cascades, que sais-je?

BERNICK. — On ne dit pas pour qui?

HILMAR. — Au cercle, on prétend que ce doit être pour une compagnie étrangère qui a eu vent de tes projets et qui s'est empressée d'acheter avant la hausse des prix... n'est-ce pas odieux?

BERNICK. — Odieux?

HILMAR. — Oui. Des étrangers s'insinuer ainsi chez nous! Un avocat de la ville se prêter à cela! Ainsi, maintenant, ce sont les étrangers qui ont tous les avantages...

BERNICK. — Enfin, ce n'est qu'une rumeur très vague?

HILMAR. — ... A laquelle on ajoute foi cependant; et demain ou après-demain Hammer lui consacrera un article. Tout le monde est très mécontent. J'ai entendu dire à plusieurs personnes que si la nouvelle se confirmait elles se feraient rayer de la liste des actionnaires.

BERNICK. — C'est impossible!

HILMAR. — Impossible? Pourquoi veux-tu que ces

épiciers prennent si volontiers part à tes entreprises? Crois-tu qu'ils ne se soient pas déjà liché les babines à l'e pérance...

BERNICK. — C'est impossible, te dis-je! Notre petite société a encore assez de bon sens...

HILMAR. — Ici? Tu es optimiste et tu juges les autres d'après toi-même. Mais moi, qui suis un observateur assez exercé... Il n'y a pas ici une seule personne, excepté nous, une seule personne qui porte dignement le drapeau intellectuel. (*Il va au fond du salon.*) Oh! Oh! les voilà qu'ils viennent!

BERNICK. — Qui?

HILMAR. — Les deux Américains. (*Il regarde.*) Mais, qui donc est là avec eux? Dieu m'assiste!... C'est le capitaine de *l'Indian Girl*... Oh! Oh!

BERNICK. — Que peuvent-ils avoir à lui dire?

HILMAR. — Cette société doit leur convenir. Il a, sans doute, été marchand d'esclaves ou corsaire. Et quant aux deux autres, qui sait ce qu'ils ont fait?

BERNICK. — Je te dis que tu es injuste à leur égard, quand tu parles d'eux ainsi.

HILMAR. — Tu es un optimiste... Nous allons encore les avoir sur le dos, naturellement. Je vais m'esquiver pendant qu'il en est encore temps.

(Il prend la porte de gauche.)

SCÈNE IV

Mlle LONA, HILMAR

LONA (*elle arrive par la gauche*). — Voyons, Hilmar, est-ce moi qui te mets en fuite?

HILMAR. — Pas du tout. Je suis pressé. J'ai besoin de parler à Betty. (*Il entre dans la seconde chambre à gauche.*)

SCÈNE V

BERNICK, Mlle LONA

BERNICK (*après un silence*). — Eh bien, Lona ?

LONA. — Oui, eh bien ?

BERNICK. — Que penses-tu de moi, aujourd'hui ?

LONA. — Ce que j'en pensais hier... Un mensonge de plus ou de moins.

BERNICK. — Il faut que je t'explique. Où est Johann ?

LONA. — Il va venir. Il avait une affaire à régler.

BERNICK. — Tu dois comprendre, après ce que tu as entendu hier, que ma vie sera brisée à jamais si l'on apprend la vérité.

LONA. — Je le comprends.

BERNICK. — Il va de soi que ce n'est pas moi qui ai fait courir le bruit que la caisse avait été volée par...

LONA. — Sans doute, cela va de soi; mais qui était le voleur?

BERNICK. — Il n'y en a pas eu. On n'a pas volé d'argent, pas un shilling !

LONA. — Comment cela ?

BERNICK. — Pas un shilling, te dis-je.

LONA. — Quelle est donc l'origine de cette honteuse rumeur que Johann...

BERNICK. — Lona, je crois pouvoir m'expliquer avec toi mieux qu'avec tout autre. Je ne te cacherai rien. Si

ce bruit s'est répandu, j'en ai une part de responsabilité.

LONA. — Toi ? Tu as fait cela contre celui qui, pour te sauver...

BERNICK. — Ne me condamne pas avant de connaître la situation. Je te l'ai déjà expliquée hier. Quand je suis revenu de mon voyage à l'étranger, j'ai trouvé ma mère compromise dans plusieurs entreprises insensées; avec cela mille accidents de toutes sortes. Tout était déchaîné contre nous. Notre maison se trouvait à deux doigts de sa ruine. Malgré que je fusse encore un peu léger, j'étais désespéré; et c'est un peu pour me distraire de mes soucis que je me suis jeté dans cette malheureuse liaison qui a eu pour résultat le départ de Johann.

LONA. — Hum !

BERNICK. — Tu peux bien t'imaginer que l'on fit des potins de tous genres quand tu partis avec Johann. « Ce n'est pas sa première sottise, » disait l'un; « il a donné une grosse somme à Dorff pour qu'il s'éloigne et lui laisse le champ libre, » disait l'autre. A ce même moment, on apprit que notre maison avait toutes les difficultés du monde à effectuer ses paiements. Quoi de plus naturel, pour tous ces potiniers, que de rapprocher ces deux faits. « Il vivait pauvrement ici, disait-on, il a pris l'argent pour fuir en Amérique. » Et, naturellement, ces inventions allaient toujours grossissant.

LONA. — Et que disais-tu, toi, Richard ?

BERNICK. — Moi, j'accueillis cette rumeur comme une planche de salut.

LONA. — Et tu contribuas à la répandre ?

BERNICK. — Je me contentai de ne pas la démentir. Nos créanciers nous pressaient, et c'est grâce seulement à

cette calomnie que nous avons pu obtenir quelques délais et mettre fin aux inquiètudes que l'on montrait déjà sur la solidité de notre maison. Un malheur impossible à prévoir nous frappait; si l'on ne nous pressait pas, si l'on nous donnait du temps, tout le monde serait payé.

LONA. — Tout le monde l'a-t-il été ?

BERNICK. — Oui, Lona; cette fausse accusation nous a sauvés et m'a fait, moi, ce que je suis.

LONA. — Alors c'est un mensonge qui a fait de toi l'homme que tu es ?

BERNICK. — A ce moment là, il ne nuisait à personne. Johann avait l'intention de ne jamais revenir.

LONA. — A personne ? Sonde un peu ta conscience et demandes-toi si vraiment il n'en est résulté aucun mal.

BERNICK. — Dans toutes les âmes d'homme il y a un point noir qu'il faut cacher.

LONA. — Et vous vous appelez, je crois, les soutiens de la société ?

BERNICK. — Elle n'en a pas de meilleurs.

LONA. — Mais quelle importance y a-t-il à ce qu'une société de ce genre soit ou non renversée ? Vous n'avez que deux cultes, celui de l'hypocrisie et celui du mensonge, pas d'autre. Tu es, toi, l'homme le plus considéré de la ville, le plus heureux, le plus riche, le plus puissant et le plus honoré, toi qui as laissé accabler un innocent sous le poids de ta faute !

BERNICK. — Penses-tu que je ne sache pas mes torts envers lui ? Et que je ne serais pas heureux de les effacer ?

LONA. — De quelle façon ? Par un aveu public ?

BERNICK. — Pourrais-tu vraiment exiger cela ?

LONA. — Mais quel autre moyen de réparer une aussi grave injustice ?

BERNICK. — Je suis riche, Lona, et tout ce que me demandera Johann...

LONA. — Bah! Offre lui de l'argent, tu verras sa réponse !

BERNICK. — Sais-tu quelles sont ses intentions?

LONA. — Non. Depuis hier, il est très grave et ne souffle mot. On dirait que cet incident l'a tout à fait changé.

BERNICK. — Il faut que je lui parle.

LONA. — Le voici.

SCÈNE VI

BERNICK — JOHANN

BERNICK (*allant au devant de Johann*). — Johann !

JOHANN (*avec un geste pour s'en aller*). — D'abord, moi... Je t'ai donné hier ma parole de me taire.

BERNICK. — Oui.

JOHANN. —... Il est vrai que je ne savais pas encore...

BERNICK. — Johann, laisse-moi t'expliquer la situation en deux mots.

JOHANN. — Inutile, je la devine. La maison était sur le point de sombrer. Tu jouissais d'une réputation sans tache, moi j'étais parti. Alors tu as rejeté la faute sur moi. Hé bien, je ne te le reprocherai pas trop; car, en ce temps là, nous étions tous les deux également jeunes et légers. Mais aujourd'hui il faut que l'on sache la vérité, il faut que tu parles.

BERNICK. — A l'heure même où j'ai le plus besoin de toute ma considération ! C'est impossible ! Pas maintenant.

JOHANN. — Je ne me préoccupe guère des bruits que tu as fait courir ; c'est de l'autre chose dont tu dois prendre la responsabilité !... Dina sera ma femme. Je l'épouserai ici même et nous vivrons ici.

LONA. — Ici ?

BERNICK. — Dina ?... Ta femme ?... Dans cette ville ?...

JOHANN. — Parfaitement. Je veux braver toutes ces hypocrisies et tous ces mensonges. Mais, pour je puisse en triompher, il faut que ma réputation soit intacte.

BERNICK. — As-tu réfléchi que si j'accepte la responsabilité de l'une de ces fautes, j'encourrai aussi la responsabilité de l'autre ? Tu me diras que nous pourrons prouver, par nos livres, qu'il n'y a pas eu d'irrégularité commise ? Mais non, nos livres étaient fort mal tenus. D'ailleurs, en admettant que je le puisse, qu'est-ce que j'y gagnerai ? N'en serai-je pas moins un homme qu'un mensonge seul a pu sauver et qui a laissé pendant quinze ans ce mensonge s'étendre et grandir, sans rien tenter pour y mettre fin ? Si tu connaissais un peu notre société, tu comprendrais que cela seul est suffisant pour me perdre.

JOHANN. — Je n'ai qu'une chose à te répondre : j'aime la fille de Mme Dorff ; j'épouserai Dina ; nous vivrons ici.

BERNICK *(il essuie la sueur de son front)*. — Écoute-moi, Johann ; écoute-moi aussi, Lona. Je suis depuis quelques jours dans une situation tout à fait exception-

nelle, telle que, si vous me dénoncez, vous me perdez et vous compromettez en une personne le riche et bel avenir de la société même, à laquelle vous appartenez par droit de naissance.

JOHANN. — Et moi, si je ne te dénonce pas, je perds le bonheur de ma vie entière.

LONA. — Continue, Bernick.

BERNICK. — Eh bien, écoute. Pour moi tout dépend du chemin de fer. L'affaire n'est pas aussi simple que vous vous l'imaginez. Vous savez, n'est-ce pas, qu'il est question de construire une ligne sur la côte? Ce projet est soutenu par plusieurs citoyens influents de la ville et surtout par la presse. J'ai pu cependant le faire abandonner parce qu'il aurait nui à nos bâtiments qui font le service sur la côte, mais...

LONA. — Y as-tu des intérêts, toi, dans ces bâtiments?

BERNICK. — Oui, mais de ce côté-là personne n'a rien soupçonné. L'honorabilité de mon nom m'a protégé. D'ailleurs, je me serais résigné personnellement à supporter cette perte. C'est à cause de la ville que je n'ai pas cédé et que j'ai voulu une ligne intérieure. Pendant les pourparlers, je me suis aussi secrètement assuré qu'il serait possible de construire un embranchement qui viendrait jusqu'ici.

LONA. — Pourquoi secrètement?

BERNICK. — Avez-vous entendu parler de grands achats de forêts, de mines et de cascades?

JOHANN. — Il paraît que c'est une compagnie étrangère qui a fait ces achats.

BERNICK. — Pour le moment ces terrains n'ont aucune valeur, on a pu les avoir à des prix très minimes : tandis

que si l'on avait attendu que l'on connût le projet d'un embranchement de chemin de fer, les propriétaires auraient exigé des prix exhorbitants.

LONA. — Oui, oui, mais...

BERNICK. — J'arrive au fait. On peut l'apprécier de différentes façons et seul un homme aussi unanimement honoré que moi peut l'avouer sans honte.

LONA. — Va...

BERNICK. — C'est moi qui ai tout acheté.

LONA. — Toi?

JOHANN. — Pour toi?

BERNICK. — Pour moi. Si l'on construit l'embranchement, me voilà millionnaire; si on ne le construit pas, je suis ruiné.

LONA — Tu es audacieux, Bernick.

BERNICK. — J'ai risqué toute ma fortune dans cette affaire.

LONA. — Ce n'est pas à ta fortune que je pense, mais si l'on vient à savoir que...

BERNICK. — C'est bien là le nœud de la question; avec le nom sans tache dont je jouis, je puis accepter courageusement cette responsabilité et dire à mes concitoyens : « Voilà ce que j'ai hasardé dans l'intérêt général. »

LONA. — Dans l'intérêt général?

BERNICK. — Oui, et personne ne mettra ma bonne foi en doute.

LONA. — Il y a pourtant ici des hommes qui eussent agi plus franchement, et qui n'eussent pas eu cette arrière-pensée, cette considération, etc...

BERNICK. — Lesquels?

LONA. — Rummel, Sandstadt et Wiegeland, pardi!

BERNICK. — Pour les gagner à ma cause, j'ai dû les intéresser à l'affaire.

LONA. — Et alors?

BERNICK. — Ils auront à se partager le cinquième des bénéfices.

LONA. — Oh! ces soutiens de la société!...

BERNICK. — N'est-ce pas la société elle-même qui nous contraint à cela? Que serait-il arrivé si je n'avais agi secrètement? Tout le monde aurait voulu prendre part à cette spéculation : on aurait tout gâté, gaspillé, massacré. Sauf moi, il n'y a pas un homme dans la ville qui eut su mener à bien une affaire de cette importance. Dans ce pays, il n'y a que les familles immigrées qui aient des aptitudes pour les affaires; et c'est cela qui met ma conscience en repos. Dans mes mains, dans mes mains seulement, ces terres fructifieront et donneront tout ce que l'on peut espérer d'elles.

LONA. — Tu as peut-être raison en cela, Bernick.

JOHANN. — Mais moi je ne connais pas tout ce monde-là et le bonheur de ma vie est en jeu.

BERNICK. — La prospérité de ton pays natal est en jeu aussi. Pour peu qu'un doute s'élève sur la correction de ma vie passée, tous mes adversaires se précipiteront sur moi et me perdront. Dans notre société, une légère faute de jeunesse n'est jamais effacée. On scrutera ma vie depuis lors, on rappellera mille petits incidents, on les retournera dans tous les sens et finalement on s'accordera pour y voir les indispensables corollaires de cette première faute. Je serai écrasé sous le poids de ces cancans et de ces calomnies et contraint de me retirer de cette affaire des chemins de fer. Or, après moi, sans

moi, elle tombe et je me trouve matériellement et moralement ruiné, mort.

LONA. — Johann, après ce que tu viens d'entendre, il te faut partir et garder le silence.

BERNICK. — Oui, oui, Johann, fais cela.

JOHANN. — Soit, je partirai et je me tairai; mais je reviendrai plus tard et je serai alors libre de parler.

BERNICK. — Reste là-bas, Johann, garde le silence et volontiers je partage avec toi.

JOHANN. — Garde ton argent et rends-moi mon honneur.

BERNICK. — Que je sacrifie le mien?

JOHANN. — Oui, et que ta société s'anéantisse sous toi! Je dois et je veux mériter que Dina soit ma femme... Dès demain je partirai avec *l'Indian Girl.*

BERNICK (*vivement*). — Avec *l'Indian Girl.*

JOHANN. — Le capitaine m'a promis de m'emmener. Donc, je pars, je mets un peu d'ordre dans mes affaires, je vends ma ferme et dans deux mois je suis de retour.

BERNICK. — A ton retour, tu parleras?

JOHANN. — A mon retour il faudra que le coupable assume la responsabilité de sa faute.

BERNICK. — Tu oublies que je devrai prendre aussi la responsabilité de fautes que je n'ai pas commises!

JOHANN. — Qui a mis à profit, il y a quinze ans, ces honteuses rumeurs?

BERNICK. — Tu veux me réduire au désespoir; mais, si tu parles, je nierai. Je dirai que c'est un complot ourdi contre moi! une vengeance! que tu es revenu pour m'extorquer de l'argent!...

LONA. — N'as-tu pas honte, Richard?

BERNICK. — Je suis désespéré, vous dis-je. C'est ma vie que je défends. Je nierai tout, tout!

JOHANN. — Je suis armé, j'ai tes deux lettres. Je les ai trouvées dans ma malle avec d'autres papiers. Je les ai encore relues ce matin. Elles constituent une preuve suffisante.

BERNICK. — Et tu les montreras?

JOHANN. — Si c'est nécessaire.

BERNICK. — Et tu seras de retour dans deux mois?

JOHANN. — Je l'espère. Le vent est bon; dans trois semaines je serai à New-York, si *l'Indian Girl* ne fait pas naufrage.

BERNICK (*appuyant*). — ... Ne fait pas naufrage? Pourquoi ferait-elle naufrage?

JOHANN. — C'est aussi ce que je me demande.

BERNICK (*d'une voix à peine distincte*). — ... Ne fait pas naufrage?

JOHANN. — Eh bien, tu vois ce qui t'attends, Bernick. Dans l'intervalle tu auras le temps de prendre une bonne résolution. Adieu? Salue Betty de ma part, bien qu'elle ne m'ait pas accueilli très fraternellement. Je voudrais voir Martha... pour qu'elle dise à Dina... du bien de moi.

(Il s'éloigne par la porte du fond à gauche).

SCÈNE VII

BERNICK, Mlle LONA

BERNICK (*à part*). — *L'Indian Girl* : (*Rapidement*? Lona, il faut que tu empêches cela!

LONA. — Tu l'as vu toi-même, Richard; j'ai perdu toute mon influence sur lui.

(Elle regarde Johann qui entre dans la chambre de gauche).

BERNICK (*agité*). — ... Ne fait pas naufrage?

SCÈNE VIII

BERNICK, AUNE

AUNE. (*Il arrive par la droite.*) — Mille pardons, monsieur le consul, j'arrive mal à propos?

BERNICK. — Que me voulez-vous?

AUNE. — Je voudrais vous demander quelque chose, monsieur le consul.

BERNICK. — C'est bien, faites vite; qu'avez-vous à me demander?

AUNE. — S'il est toujours irrévocablement décidé que je recevrai mon congé en cas où *l'Indian Girl* ne pourrait prendre la mer demain?

BERNICK. — Qu'est-ce que cela veut dire? Le navire est appareillé déjà.

AUNE. — C'est vrai, mais s'il ne partait pas; serais-je congédié?

BERNICK. — Pourquoi cette question inutile?

AUNE. — Je voudrais en avoir le cœur net, monsieur le consul. Dites-moi seulement si je serai, ou non, congédié?

BERNICK. — N'ai-je pas l'habitude de tenir ma parole?

AUNE. — Ainsi j'aurais perdu demain ma situation

chez vous, chez moi, auprès de mes camarades, je serais inutile à tous, je serais banni de la société si...

BERNICK. — Aune, nous n'avons plus rien à dire à ce sujet.

AUNE. — *L'Indian Girl* prendra la mer demain.

(Court silence).

BERNICK. — Écoutez, je ne puis avoir l'œil à tout; je ne puis être responsable de tout. — Vous m'assurez que ces réparations sont faites d'une manière irréprochable?

AUNE. — Vous m'avez donné très peu de temps, mon sieur le consul.

BERNICK — Pouvez-vous me donner l'assurance que le radoubage est irréprochable?

AUNE. — Le temps est beau; nous sommes dans la bonne saison.

BERNICK (*après un nouveau silence*). — Avez-vous autre chose à me dire?

AUNE. — Rien de plus.

BERNICK. — Ainsi *l'Indian Girl* prendra la mer.

AUNE. — Demain?

BERNICK. — Oui.

AUNE. — Bien.

(Il salue et sort. Bernick reste un instant indécis; puis il fait quelques pas pour le rappeler, mais s'arrête et reste la main sur la clef, très trouble. Krapp ouvre la porte et entre)

SCÈNE IX

BERNICK, KRAPP

KRAPP (*à demi-voix*). — Ah! Il était ici? A-t-il avoué?

BERNICK. — Hum! Avez-vous découvert quelque chose?

KRAPP. — A quoi bon? Sa mauvaise conscience ne se lit-elle pas dans ses yeux, monsieur le consul?

BERNICK. — Allons donc! ces choses là ne se voient pas... Avez-vous découvert quelque chose, oui ou non?

KRAPP. — Je n'ai pu descendre dans le navire, il était trop tard. On sortait *l'Indian Girl* du dock. Mais cette hâte même prouve suffisamment que...

BERNICK. — Ne prouve rien. Et l'inspection a-t-elle eu lieu?

KRAPP. — Naturellement, mais...

BERNICK. — Bien, et l'on n'a rien trouvé à redire?

KRAPP. — Monsieur le consul sait très bien comment se font ces inspections, surtout sur un chantier d'aussi bonne réputation que le nôtre.

BERNICK. — Quoi qu'il en soit, nous sommes déchargés de toute responsabilité.

KRAPP. — Monsieur le consul n'a-t-il vraiment pas remarqué chez Aune que?...

BERNICK. — Il m'a complètement rassuré, vous dis-je.

KRAPP. — Et moi je vous dis que je suis moralement persuadé...

BERNICK. — Que signifie cela, monsieur Krapp? Aune, je le sais, n'est pas dans vos bonnes grâces. Mais si vous lui en voulez, cherchez une autre occasion. Vous savez combien il m'importe, ou plutôt combien il importe aux armateurs que *l'Indian Girl* prenne la mer demain.

KRAPP. — Bien, bien, soit... Mais quand nous entendrons reparler de *l'Indian Girl*... hum!

SCÈNE X

BERNICK, WIEGELAND

WIEGELAND (*il entre par la droite*). — Votre très obéissant serviteur, monsieur le consul. Avez-vous un instant libre ?

BERNICK. — Je suis à vos ordres, monsieur Wiegeland.

WIEGELAND. — Je voudrais savoir si vous êtes d'avis que *le Palmier* prenne la mer demain?

BERNICK. — Sans doute, c'est chose décidée.

WIEGELAND. — Je viens de voir le capitaine; il m'a dit qu'il y avait tous les signes précurseurs d'une tempête.

KRAPP. — Le baromètre a béaucoup baissé depuis ce matin.

BERNICK.— Oui? Serions-nous réellement menacés d'un orage?

WIEGELAND. — Dans tous les cas d'un vent très fort. A vrai dire, il souffle dans la bonne directiou.

BERNICK. — Hum !... Qu'en dites-vous ?

WIEGELAND. — Ce que j'en disais au capitaine. *Le Palmier* est dans les mains de la Providence. En outre, il ne fait d'abord que la traversée de la mer du Nord. Et en Angleterre, les frais sont si peu élevés que...

BERNICK. — Nous éprouverions probablement des pertes considérables, si nous attendions.

WIEGELAND. — Le navire est très solide; en outre, il est assuré à sa valeur. Le danger est bien plus grand pour *l'Indian Girl.*

BERNICK. — Pourquoi cela ?

WIEGELAND. — Elle part aussi demain matin.

BERNICK. — En effet, les armateurs nous ont beaucoup pressé, et puis...

WIEGELAND. — Eh bien, si cette vieille carcasse là se hasarde, surtout avec un pareil équipage, il serait honteux pour nous d'empêcher...

BERNICK. — Bien, bien ! Vous avez, sans doute, les pièces nécessaires ?

WIEGELAND. — Les voici.

BERNICK. — Voulez-vous avoir la bonté d'attendre ici un instant avec M. Krapp ?

KRAPP. — S'il vous plait. Tout est déjà prêt.

WIEGELAND. — Parfait. Et pour ce qui est du succès, nous nous en remettons au Très-Haut. (*Il entre avec Krapp dans la première chambre à gauche.*)

SCÈNE XI

RORLUND, BERNICK

RORLUND. (*Il arrive par le jardin.*) — Ah ! vous êtes chez vous à cette heure-ci, monsieur le consul ?

BERNICK (*pensif*). — Comme vous voyez.

RORLUND. — Je désirais surtout voir Mme Bernick. J'ai pensé que quelques paroles de consolation lui feraient du bien.

BERNICK. — C'est possible; mais je causerais aussi volontiers un instant avec vous.

RORLUND. — J'en suis charmé, monsieur le consul;

mais qu'y-a-t-il ? Qu'avez-vous ? Vous êtes tout pâle ; vous avez l'air troublé !

BERNICK. — Moi ! je suis?... Comment pourrait-il en être autrement au milieu de ces événements déchaînés contre moi? Mes intérêts commerciaux... ce chemin de fer... Voulez-vous me permettre de vous poser une question, monsieur le vicaire?

RORLUND. — Avec le plus grand plaisir, monsieur le consul.

BERNICK. — Il me vient une pensée. Quand on se trouve en présence d'une entreprise très considérable, dont le but est d'assurer le bien-être de milliers de gens; quand cette entreprise exige une victime...

RORLUND. — Que voulez-vous dire ?

BERNICK. — Prenons un exemple. Vous voulez construire une grande fabrique ; vous savez avec certitude que tôt ou tard cette fabrique sera une cause d'accidents mortels...

RORLUND. — Cela n'est que trop vraisemblable, en effet.

BERNICK. — Ou bien encore, si vous exploitez une mine, vous prenez tout aussi bien des pères de famille que des jeunes gens et vous avez pourtant la certitude qu'ils ne résisteront pas tous à cette vie?

RORLUND. — Vous avez raison, hélas !

BERNICK. — Bien ; on sait donc toujours d'avance qu'une entreprise coûtera tôt ou tard quelques existences humaines. Mais cette entreprise est dans l'intérêt général. Chaque vie sera payée par le bien-être de centaines et de milliers de gens.

RORLUND. — C'est au chemin de fer que vous faites

allusion à tous ces dangereux travaux de terrassements aux ponts qu'il faut construire, etc., etc.

BERNICK. — Oui, oui, je pense au chemin de fer. Sur son passage on va creuser des mines, élever des fabriques. Mais pensez-vous cependant ?...

RORLUND. — Cher monsieur le consul, vous êtes presque trop scrupuleux. Mon avis est que si l'on remet toutes ces entreprises dans les mains de la Providence...

BERNICK. — En effet, la... Providence...

RORLUND. — Aussi n'avez-vous pas besoin de vous faire des scrupules. Mettez-vous courageusement à l'œuvre et construisez.

BERNICK. — Je voudrais maintenant vous soumettre ces cas particuliers. Supposons qu'il y ait une roche à faire sauter dans un endroit très dangereux, que si l'on ne fait pas sauter cette roche le chemin de fer ne pourra être construit; supposons que l'ingénieur sache qu'il en coûtera la vie à l'ouvrier qui mettra le feu aux poudres, il faut cependant passer outre et son devoir est d'envoyer un ouvrier mettre le feu.

RORLUND. — Hein !

BERNICK. — Je sais ce que vous allez dire. Un ingénieur héroïque mettrait lui-même le feu à la mèche. Mais ces choses là ne se font pas. C'est donc la vie de l'ouvrier qui doit être sacrifiée.

RORLUND. — Ici, jamais un ingénieur n'oserait donner un ordre semblable.

BERNICK. — A l'étranger, il n'y a pas un ingénieur qui hésiterait à le faire.

RORLUND. — A l'étranger, je le crois ! La société est si corrompue, si démoralisée !

BERNICK.— Cette société là a beaucoup de bon.

RORLUND.— Comment pouvez-vous dire cela, vous... vous... qui?...

BERNICK.— Dans tous les grands pays, on sait mener à bien les entreprises utiles, parce qu'on a le courage de faire les sacrifices nécessaires. Ici, l'on est enchaîné par mille mesquines considérations, on rencontre mille obstacles.

RORLUND.— La vie humaine est-elle une considération mesquine?

BERNICK.— Quand cette existence est un obstacle au bien-être de milliers de gens.

RORLUND.— Mais vous supposez là des choses tout à fait impossibles, monsieur le consul; je ne vous comprends pas du tout aujourd'hui! Vous citez en exemple les grandes nations... Oui, là, que vaut une vie humaine? Là, on ne considère la vie que comme un capital. Au point de vue moral ce n'est pas ainsi qu'il faut voir les choses. Jetez un regard sur nos armateurs honnêtes. Nommez-moi une seule personne parmi vous qui sera disposée à sacrifier une vie humaine pour un fait misérable. Et pensez à ces canailles de grandes nations qui, pour le moindre avantage, ne craignent pas d'envoyer en mer, par exemple, des navires qui ne peuvent évidemment pas supporter la mer.

BERNICK.— Je ne vous parle pas des navires qui peuvent ou non supporter la mer...

RORLUND.— Mais, j'en parle, monsieur le consul.

BERNICK.— Oui... pourquoi?... Cela n'a rien à voir avec notre affaire. Ah! toutes ces timides considérations. Si, chez nous, un général conduisait au feu ses soldats

et les faisait tuer, il ne pourrait plus dormir tranquille. Les choses ne se passent pas ainsi ailleurs. Si vous saviez comment parle celui qui est là?...

RORLUND. — Qui? L'Américain?

BERNICK. — Oui, si vous l'entendiez raconter comment en Amérique...?

RORLUND. — Il est ici? Et vous ne me le dites pas? je veux tout de suite...

BERNICK. — Cela ne vous avancerait à rien. Vous ne pouvez rien contre lui.

RORLUND. — C'est ce que nous allons voir!... Ah! il est ici!...

SCÈNE XII

RORLUND, BERNICK, JOHANN

JOHANN. (*Il parle dans la porte de la chambre de gauche qui est ouverte, le dos tourné à la scène.*) Oui, oui, Dina, c'est entendu; je ne vous abandonne pas. Je reviendrai et nous arrangerons les choses.

RORLUND. — Pardon, que prétendez-vous dire? Que voulez-vous dire?

JOHANN. — Je veux que cette jeune fille, devant qui vous m'avez odieusement calomnié, devienne ma femme.

RORLUND. — Votre...? Et vous espérez que?...

JOHANN. — Qu'elle sera ma femme.

RORLUND. — Dans ce cas, je vais vous apprendre. (*Il va jusques à la porte.*) Madame Bernick, voulez-vous me faire le plaisir de venir, et vous aussi, mademoiselle

Marthe. Dites également à Dina que je la réclame. (*Apercevant Lona.*) Vous êtes là, vous aussi?

LONA. — Est-ce que je puis entrer comme les autres?

RORLUND. — Tous ceux qui le voudront, plus il y aura de monde, mieux cela m'ira.

BERNICK. — Qu'allez-vous faire?

SCÈNE XIII

Les Mêmes, Mme et Mlle BERNICK, Mlles LONA et DINA, HILMAR

(Entrent Lona, Mme et Mlle Bernick, Dina et Hilmar.

Mme BERNICK. — Je ne pourrai m'y opposer, monsi le vicaire, même avec la meilleure volonté du monde.

RORLUND. — Je saurai l'empêcher, moi, madame Bernick. Dina, vous êtes étourdie, mais je ne veux pas trop vous en blâmer, car vous avez été privée longtemps des appuis moraux qui vous eussent préservée. Je me reproche même de n'être pas venu plus tôt à votre secours.

DINA. — Vous ne devez pas parler maintenant.

Mme BERNICK. — Qu'est-ce que cela signifie?

RORLUND. — Je veux parler aujourd'hui même, malgré votre conduite d'hier et de tout à l'heure encore... Il s'agit de votre salut, cette considération doit primer toutes les autres. Vous vous souvenez de la promesse que, l'autre jour, je vous ai faite; vous vous souvenez de la promesse que vous m'avez fait en échange, eh bien, l'heure en est venue, je n'attendrai pas plus longtemps.

(*A Johann.*) Cette jeune fille à laquelle vous osez prétendre est ma fiancée.

Mme BERNICK. — Que dites-vous?

BERNICK. — Dina!

JOHANN. — Vous? Elle?

MADEMOISELLE BERNICK. — Non, non, Dina!

LONA. — Mensonge!

JOHANN. — Dina, cet homme dit-il la vérité?

DINA (*après une hésitation*). — Oui.

RORLUND (*à Johann*). — J'espère que maintenant tous vos artifices de séduction seront vaines. (*à Dina*) La démarche que je viens de faire dans l'intérêt de votre salut peut être rendue publique; j'ai le ferme espoir qu'on ne la jugera pas défavorablement. En attendant, madame Bernick, je crois qu'il sera bon d'emmener cette jeune fille hors d'ici afin de rendre à son esprit le repos qu'il a perdu.

MADAME BERNICK. — Oui; viens, Dina. Oh! quel bonheur pour toi! (*Elle emmène Dina, Rorlund les suit*).

MADEMOISELLE BERNICK. — Adieu, Johann.

SCÈNE XIV

Les mêmes, moins Mme BERNICK et DINA.

HILMAR, *de la porte du jardin.* — Hum! je puis dire à présent...

LONA. — Ne te laisse pas décourager, John. Je resterai ici et je surveillerai le pasteur. (*Elle sort.*)

BERNICK. — Johann, tu ne pars plus avec *l'Indian Girl* n'est-ce pas?

JOHANN. — Si, tout de suite.

BERNICK. — Mais tu ne reviendras pas?

JOHANN. — Je reviendrai.

BERNICK. — Après cette déception? Que peux-tu encore espérer ici?

JOHANN. — J'espère me venger de vous tous et vous anéantir, si je le puis. (*Il sort.*)

SCÈNE XV

BERNICK, WIEGELAND, KRAPP

WIEGELAND. (*Il sort avec Krapp de la chambre du conseil.*) — Les papiers sont en ordre, monsieur le consul.

BERNICK. — Très bien.

KRAPP (*à demi-voix*). — Le départ de l'*Indian Girl* est-il toujours décidé?

BERNICK. — Elle a déjà mis à la voile.

(Il entre dans sa chambre. Wiegeland et Krapp sortent par la droite. Hilmar veut les suivre, mais il est retenu par Olaf qui avance la tête avec prudence dans la porte de gauche).

SCÈNE XVI

HILMAR, OLAF.

OLAF. — Chut! Oncle Hilmar, sais-tu ce qu'il y a de nouveau?

HILMAR. — Oui, je sais, tu as reçu le fouet aujourd'hui.

OLAF (*il regarde d'un air de menace la chambre de son père*). — Il ne me battera plus. Sais-tu aussi que l'oncle Jean part demain avec les Américains ?

HILMAR. — Qu'est-ce que cela te fait ? File en haut un peu vite.

OLAF. — J'irai peut-être aussi chasser les buffles, oncle Johann.

HILMAR. — Tu es fou, petit ! Ce n'est pas un lièvre comme toi...

OLAF. — C'est bon, attends. Tu verras demain !

HILMAR. — Petit imbécile.

(Il va dans le jardin. Olaf sort précipitamment et ferme la porte. Entre Krapp qui arrive par la droite.)

SCÈNE XVII

KRAPP (*à la porte du consul qu'il entr'ouvre*). — Excusez-moi si je reviens, monsieur le consul ; mais il se prépare une tempête horrible. (*Il attend un instant ; pas de réponse*), *l'Indian Girl* doit-elle appareiller tout de même ?

BERNICK (*après une pause, de sa chambre*). — *L'Indian Girl* doit appareiller tout de même.

(Krapp ferme la porte et sort.

ACTE IV

Salon-jardin chez le consul Bernick. On a enlevé la table à ouvrage. Après-midi orageuse. Il fait sombre et peu à peu l'obscurité s'épaissit. Un domestique allume les candélabres. Rummel, en habit noir et cravate blanche, donne des ordres.

SCÈNE I

RUMMEL, UN DOMESTIQUE

RUMMEL. — Une lumière sur deux seulement, Jacob. Il ne faut pas que l'appartement ait l'air ni trop joyeux, ni trop solennel. N'oublions pas que c'est une surprise. Et toutes ces fleurs ?... Oui, laissez-les... Que ce soit comme tous les jours.

SCÈNE II

RUMMEL, BERNICK

BERNICK. — Que signifie cela ?

RUMMEL. — Ah ! quel ennui ! Tu étais là ! (*au domestique :*) Laissez-nous. (*Le domestique sort.*)

BERNICK. — Rummel, qu'est-ce que cela veut dire ?

RUMMEL. — L'heure la plus glorieuse de ta vie s sonnée. La ville entière a décidé de donner, ce soir, un sérénade à son premier citoyen.

BERNICK. — Que dis-tu ?

RUMMEL. — Une sérénade avec musique ! Nous au rions eu aussi des flambeaux, mais nous n'avons pas os par ce temps d'orage. On va illuminer ici. Cela fera trè bon effet dans les journaux.

BERNICK. — Ecoute, Rummel, je ne veux rien de sem blable.

RUMMEL. — C'est trop tard. Ils seront ici dans un demi-heure.

BERNICK. — Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

RUMMEL. — J'avais peur que tu me fisses des objec tions. Au reste, je me suis mis d'accord avec ta femme Elle est ma complice et s'occupe des rafraîchisse ments.

BERNICK. — Qu'est-ce ? Viennent-ils déjà ? Il me sem ble entendre des chants...

RUMMEL. — Des chants ?... Non, ce sont les Améri cains ; c'est le départ de l'*Indian Girl.*

BERNICK. — Elle part ?... Non, je ne puis ce soir Rummel, je suis souffrant.

RUMMEL. — En effet, tu as mauvaise mine. Il faut que t prennes un peu sur toi. Prends sur toi, que diable ! Si t savais la peine que nous nous sommes donnés, Alstestd Wiegeland et moi, pour organiser cette démonstratio spontanée. Nous tenons à ce que tes adversaires soien écrasés, anéantis par cette manifestation sympathique On a répandu dans la ville des bruits tels que nous n

pouvons pas tarder davantage à faire connaître les achats de terrains que nous avons faits. Annonce-les ce soir. Au milieu des chants et des discours, dans le bruit des verres, dans l'enthousiasme de la fête, annonce à la ville... tout ce que tu as risqué dans l'intérêt général. Vois-tu, dans ces occasions-là, on peut faire accepter les choses les plus incroyables. Cependant prépare un peu le public, autrement ça ne marcherait peut-être pas.

BERNICK. — Bien, bien, bien...

RUMMEL. — Spécialement pour avouer une chose aussi délicate !... Dieu soit loué ! Tu as un nom qui peut braver cela. Bernick ! Ecoute, si nous nous entendions un peu ? Le cousin Hilmar a composé pour toi une chanson, paroles et musique. Cela commence très gentiment par ces mots : « Élevons la bannière intellectuelle. » Le vicaire Rorlund a accepté de faire le discours. Tu lui répondras.

BERNICK. — Je ne le pourrai pas ; si tu t'en chargeais, Rummel ?

RUMMEL. — En dépit de toute ma bonne volonté, non. Le discours s'adressera directement à toi. Peut-être y aura-t-il quelques phrases pour nous ? J'en en déjà parlé avec Altstedt et Wiegeland. Nous avons pensé que tu répondrais par un toast à la prospérité de notre Société. Altstedt dira aussi quelques mots sur la bonne entente qui règne parmi nous tous. Wiegeland fera une courte allocution sur la nécessité de maintenir dans cette nouvelle entreprise les principes moraux qui nous ont toujours guidés. J'ai également l'intention de prononcer quelques paroles bien senties et de porter un toast à ces dames, dont l'influence toute modeste qu'elle est, ne

laisse point que d'être salutaire et significative. Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ?

BERNICK. — Je t'écoute, je t'écoute. Dis-moi, penses-tu que la mer soit vraiment bien orageuse ?

RUMMEL. — Ah ! tu as peur pour *le Palmier* ? Tu sais bien qu'il est largement assuré !

BERNICK. — Oui, assuré, mais...

RUMMEL. — Et en fort bon état, c'est le plus important.

BERNICK. — Hum !... Si le navire coule, tout ne finit pas en même temps que ces existences humaines sacrifiées. Le navire, la cargaison se perdent, sans doute ; mais les papiers peuvent être...

RUMMEL. — Que diable, les papiers n'ont pas grande importance.

BERNICK. — Non, à coup sûr... Je voulais dire seulement... Ecoute... Voilà qu'ils chantent encore !

RUMMEL. — C'est à bord du *Palmier* que l'on chante

SCÈNE III

Les mêmes, WIEGELAND

WIEGELAND. — Oui, *le Palmier* va lever l'ancre. Bonsoir, monsieur le consul.

BERNICK. — Vous, un homme qui connaissez si bien la mer, vous tenez toujours à ce que...

WIEGELAND. — J'ai une ferme confiance en la Providence, monsieur le consul. En outre, je suis allé à bord et j'ai distribué quelques pieuses brochures dont j'espère une action bienfaisante.

SCÈNE IV

Les mêmes, SANDSTAD, KRAPP

SANDSTAD. — Oui, si cela va bien, tout va bien. Bonsoir ! Bonsoir !

BERNICK. — Est-il arrivé quelque chose, monsieur Krapp ?

KRAPP. — Je ne ne sais rien, monsieur le consul.

SANDSTAD. — Tout l'équipage de *l'Indian Girl* est ivre. Je veux cesser d'être un honnête homme si ces gens-là arrivent vivants au port.

SCÈNE V

Les mêmes, Mlle LONA

LONA. — Je vous salue de sa part.

BERNICK. — Est-il à bord déjà !

LONA. — Il y sera bientôt ; nos adieux sont faits.

BERNICK. — Et sa décision tient toujours ?

LONA. — Elle est ferme comme un roc.

RUMMEL. — Au diable ces nouvelles inventions. Je n'arrive pas à fermer ces rideaux !

LONA. — Vous voulez les fermer ? Je croyais, au contraire...

RUMMEL. — Les fermer pour le moment, mademoiselle. Vous savez ce que l'on prépare ?

LONA. — Oui, laissez-moi vous aider *(elle prend les cordons)*, je vais faire un peu d'ombre pour mon beau-

rère, bien que j'eusse mieux aimé faire de la lumière.

RUMMEL. — Vous en ferez plus tard ; quand le jardin sera plein de monde, on les ouvrira afin que l'on puisse voir la joyeuse surprise de cette heureuse famille. Une maison bourgeoise doit être comme une maison de verre.

(Bernick paraît vouloir dire quelque chose, puis rentre brusquement dans sa chambre.)

SCÈNE VI

Les mêmes, moins BERNICK

RUMMEL. — Tenons maintenant le dernier conseil. Venez avec nous, monsieur Krapp. Il faut que vous nous aidiez.

(Ils entrent tous dans la chambre du consul. Lona a fini de fermer les rideaux et va fermer la portière devant la porte vitrée, quand Olaf se précipite sur le perron. Il a un plaid sur les épaules et un paquet à la main.)

SCÈNE VII

Mlle LONA, OLAF

LONA. — Ah ! mon Dieu, excuse-toi, mon petit. Tu m'as surprise !

OLAF (*il cache le paquet*). — Chut, tante !

LONA. — Tu as sauté par la fenêtre ? Où vas-tu ?

OLAF. — Chut ! Ne dis rien Je vais voir l'oncle

Johann, là-bas, sur le quai... tu comprends... pour lui dire adieu. Bonne nuit, tante !

(Il s'élance dans le jardin.)

LONA. — Non, reste ici, Olaf ! Olaf !

SCÈNE VIII

JOHANN, Mlle LONA

JOHANN (*en costume de voyage, bas, à la porte.* — Lona !

LONA. — Quoi ? Tu reviens ?

JOHANN. — J'ai quelques minutes encore. Il faut que je les revoie ; nous ne pouvons pas nous quitter ainsi.

SCÈNE IX

Mlles BERNICK et DINA, toutes les deux en manteaux. Cette dernière a un petit sac de voyage à la main

DINA. — Avec lui ! Avec lui !

MARTHA. — Oui, pars avec lui, Dina !

DINA. — Le voici !

JOHANN. — Dina !

DINA. — Emmenez-moi !

JOHANN. — Comment ?

LONA. — Tu veux ?

DINA. — Oui, emmenez-moi avec vous ! L'autre m'a écrit. Il dit qu'il annoncera, ce soir.....

JOHANN. — Vous ne l'aimez pas ?

DINA. — Je n'ai jamais aimé cet homme. Je préférerai

me jeter à la mer que de devenir sa femme. Oh ! quelle peine il m'a fait hier ! Comme il était hautain ! Comme il me faisait sentir qu'il m'élevait jusques à lui, moi, une insignifiante jeune fille ! On n'aura plus pour moi de ces indulgences-là. Je veux partir. Puis-je partir avec vous?

JOHANN. — Oui, oui; mille fois oui !

DINA. — Je ne vous serai pas longtemps à charge. Emmenez-moi, aidez-moi un peu dans les débuts; et puis...

JOHANN. — Hourrah ! nous nous arrangerons, Dina !

LONA (*montrant la porte du consul*). — Chut ! parlons bas ! Parlons bas !

JOHANN. — Dina, je vais vous emporter dans mes bras.

DINA. — Je ne vous le permettrai point. Là-bas, en Amérique, je travaillerai. Cela me sera facile, n'est-ce pas ? Si je puis seulement partir d'ici ! Oh ! ces dames, vous ne savez pas ? Elles m'ont écrit aujourd'hui même pour me recommander d'être reconnaissante de toute la générosité que l'on montrait à mon égard. Demain, après-demain, tout le temps, elles me surveilleraient pour savoir si je suis vraiment digne de mon bonheur ! Et moi j'ai peur de tant de respectabilité !

JOHANN. — Dites-moi, Dina; partez-vous pour cette raison seulement ? Et ne suis-je rien pour vous ?

DINA. — Johann, nul autre ne m'est aussi cher que vous.

JOHANN. — O Dina !

DINA. — Tous me disent ici que je dois vous mépriser et vous haïr, que c'est mon devoir; mais je ne comprends pas ce devoir et je crois bien que je ne le comprendrai jamais.

LONA. — Oh ! non, jamais, mon enfant !

MARTHA. — Ton seul devoir ce sera de le suivre, car tu seras sa femme.

JOHANN. — Oui, oui !

LONA. — Hein ? Tiens, il faut que je t'embrasse, Martha ! je n'aurais pas espéré cela de toi.

MARTHA. — Moi même je ne le prévoyais pas. Il fallait briser la glace. Comme nous avons souffert ici de leurs habitudes, de leurs manières. Révolte-toi, Dina ! Epouse-le. Il surviendra quelque événement qui les éclaboussera tous.

JOHANN. — Dina, que répondez-vous ?

DINA. — Je serai votre femme.

JOHANN. — Dina !

DINA. — Mais je veux d'abord travailler, devenir quelqu'un... Etre une chose que l'on prend... non, cela ne me conviendrait pas.

LONA. — Oui, c'est très bien, c'est bien.

JOHANN. — L'espérance me soutiendra dans l'attente ; et je compte.....

LONA. — La conquérir, John ! Maintenant, à bord !

JOHANN. — A bord ! Oh ! Lona, chère sœur, un mot, écoute ! (*Il l'emmène au fond de la scène et lui parle rapidement.*)

MARTHA. — Dina, heureuse enfant ! Laisse-moi te regarder une dernière fois, une dernière fois t'embrasser !

DINA. — Mais ce n'est pas la dernière fois ! Ma chère, ma bien-aimée tante, nous nous reverrons !

MARTHA. — Jamais ! Promets-moi, Dina, de ne jamais revenir. (*Elle lui prend les deux mains et la regarde en face.*) Va où ton bonheur t'appelle, chère enfant, sur

la mer immense ! Que de fois, dans mon école, là-bas, j'ai rêvé de cette mer ! Puis ce doit être si beau là-bas, le ciel est plus vaste, les nuages flottent plus haut qu'ici; l'homme respire un air plus libre.

DINA. — Tante Martha, tu viendras nous rejoindre un jour !

MARTHA. — Moi ! jamais ! jamais ! J'ai une tâche à remplir ici.

DINA. — Il ne peut pas rentrer dans mon esprit que je resterai toujours loin de toi.

MARTHA. — On se résigne à bien des séparations, Dina. (*Elle l'embrasse.*) Promets-moi de le rendre heureux, chère enfant.

DINA. — Je ne veux pas le promettre, je hais les promesses. Toute chose arrive par la volonté de Dieu.

MARTHA. — Oui, oui, c'est vrai. Reste ce que tu es, fidèle et sincère à toi-même.

DINA. — Je serai fidèle et sincère, tante.

LONA (*Elle cache dans sa poche quelques papiers que Johann lui remet*). — Bien, bien, mon cher Johann; et maintenant va !

JOHANN. — Oui, il n'y a plus de temps à perdre. Adieu donc ! Merci pour toute ton affection ! Adieu, Martha ! Sois bénie aussi pour ta fidèle amitié !

MARTHA. — Adieu, Johann ! Adieu, Dina ! Soyez heureux ensemble !

(Elles disparaissent à demi derrière la porte. Johann et Dina s'éloignent rapidement à travers le jardin. Mlle Lona ferme la porte et tire le rideau.)

SCÈNE X

Mlle MARTHA, Mlle LONA

LONA. — Maintenant nous sommes seules, Martha. Tu perds Dina ; et moi je perds Johann.

MARTHA. — Toi ?... Lui ?...

LONA. — Ah ! je l'aurais perdu quand même, je le sens. Il voulait déjà voler de ses propres ailes, et c'est pour cela que je lui ai fait croire que je souffrais du mal du pays.

MARTHA. — Pour cela ? Maintenant, je comprends pourquoi tu es revenue ; mais il te réclamera, Lona.

LONA. — De quelle utilité une vieille demi-sœur comme moi lui serait-elle désormais ? L'homme n'hésite pas à briser bien des affections pour arriver au bonheur.

MARTHA. — Hélas ! c'est vrai...

LONA. — Nous nous consolerons ensemble, Martha.

MARTHA. — Que puis-je être pour toi ?

LONA. — Nous sommes deux mères d'adoption qui avons perdu nos enfants et qui restons toutes seules.

MARTHA. — Oui, toutes seules. C'est pourquoi je puis te le dire à cette heure : je l'ai aimé...

LONA, *lui saisissant la main.* — Martha !... Est-ce vrai ?

MARTHA. — Toute ma vie se résume là : je l'ai aimé et je l'ai attendu. Je me disais sans cesse : il va revenir, il reviendra. Et voilà qu'il est revenu, mais sans me voir.

LONA. — Tu l'as aimé ! Et c'est toi qui fais son bonheur.

MARTHA. — Est-ce qu'il était possible, parce que je l'aimais, que je ne le veuille pas heureux! Oui, je l'ai aimé. Il a été le maître unique de toute ma vie depuis le jour de son départ. Tu te demandes, sans doute, ce que j'espérais. Ah! j'avais bien, je crois, quelques raisons d'espérer. Mais quand il est revenu, tout souvenir était effacé dans son âme. Il est passé sans me voir!

LONA. — C'est Dina qui t'a rejetée dans l'ombre, Martha.

MARTHA. — Et c'est un grand bonheur qu'il en ait été ainsi! Nous étions du même âge quand il est parti; mais quand il est revenu, ô quel affreux moment! J'ai bien senti que j'étais son aînée de dix ans. Là-bas, sous le soleil clair et joyeux, il respirait la jeunesse et la force dans une atmosphère plus pure; tandis que moi, ici, je filais... je filais...

LONA. — Tu filais l'écheveau de son bonheur, Martha.

MARTHA. — Oui, je filais de l'or. Je n'ai point d'amertume. N'est-ce pas, Lona, que nous avons été pour lui deux bonnes sœurs?

LONA. — Martha!

SCÈNE XI

M. BERNICK, Mlle LONA

BERNICK, *aux personnes qui sont dans sa chambre.* — Oui, oui, faites comme vous l'entendrez. Je viendrai quand il en sera temps. *(Il ferme la porte.)* Ah! vous êtes là! Ecoute, Martha, il faut que tu fasses un peu de toilette. Betty aussi. Rien de pompeux. Une élégante

toilette d'intérieur... Mais, je vous en prie, hâtez-vous.

LONA. — Il faut aussi une figure souriante et des yeux brillants, Martha.

BERNICK. — Faites descendre Olaf; je tiens à ce qu'il soit ici, à mon côté.

LONA. — Hum! Olaf!...

MARTHA. — Je vais dire à Betty...

(Elle sort.

SCÈNE XII

BERNICK, Mlle LONA

LONA. — Ainsi, l'heure de la grande fête approche.

BERNICK, *qui se promène, très agité.* — Oui, elle est arrivée.

LONA. — L'homme, à un pareil moment, doit se sentir heureux et fier.

BERNICK, *en la regardant.* — Hum!

LONA. — Toute la ville est illuminée, à ce que l'on m'a dit.

BERNICK. — En effet.

LONA. — Toutes les sociétés vont arriver, drapeaux en tête. Ton nom resplendira en lettres de flamme. Les splendeurs de cette nuit seront télégraphiées partout : « Entouré de son heureuse famille, le consul Bernick, un des plus fermes soutiens de la société, a reçu les hommages de ses concitoyens. »

BERNICK. — Cela ne va pas tarder beaucoup. La foule, par ses cris et ses hurrahs, va me contraindre à me montrer; je serai forcé de la saluer et de remercier.

LONA. — Oh! forcé!

BERNICK. — Penses-tu que je sois très heureux dans ce moment?

LONA. — Non, je ne crois pas que tu puisses être heureux.

BERNICK. — Lona, tu me méprises.

LONA. — Pas encore.

BERNICK. — Tu n'en as pas le droit non plus... de me mépriser... Si tu pouvais comprendre combien je me trouve seul dans cette foule à l'esprit étroit et mesquin. J'ai dû d'année en année renoncer au rêve que je caressais d'avoir une vie active et bien remplie. Et qu'ai-je fait d'important? des minuties, des vétilles. Ici l'on ne peut tenter autre chose. Si je voulais soutenir les idées de progrès, c'en serait fait sur l'heure de mon influence... Sais-tu ce que nous sommes, nous que l'on appelle les soutiens de la société? Nous sommes ses instruments, rien de plus ni rien de moins.

LONA. — Pourquoi ne t'aperçois-tu de cela qu'aujourd'hui.

BERNICK. — Parce que dans ces derniers temps... depuis que tu es ici, et surtout... ce soir, j'ai beaucoup réfléchi. Ah, Lona, pourquoi t'ai-je si peu connue autrefois?

LONA. — Hé bien!

BERNICK. — Je ne t'aurais pas abandonnée, et je n'en serais pas aujourd'hui où j'en suis!

LONA. — Celle que tu as choisie à ma place n'aurait-elle pu remplir ce rôle auprès de toi?

BERNICK. — Dans tous les cas, elle n'a pas été la compagne qu'il me fallait.

LONA. — Parce que tu ne l'as jamais initiée à ta vie; parce que tu n'as jamais eu avec elle de rapports sincères et libres; parce que tes plaintes l'ont torturée au sujet de la honte où toi-même avais plongé sa famille.

BERNICK. — Oui, oui, le mensonge est la cause de tout.

LONA. — Pourquoi ne pas rompre avec le mensonge alors!

BERNICK. — Maintenant? maintenant, il est trop tard, Lona!

LONA. — Richard, dis-moi quel bonheur tu trouves en ces hypocrisies et ces duperies.

BERNICK. — Aucun. Je voudrais disparaître avec toute cette société pourrie. Mais après nous viennent d'autres générations. J'ai mon fils pour lequel je dois travailler. Je veux lui préparer une tâche sérieuse à remplir. Une époque viendra où la vérité se fera enfin place dans la vie sociale; peut-être aura-t-il une existence plus heureuse que son père.

LONA. — Et cet édifice sera construit sur un mensonge? As-tu réfléchi à l'héritage que tu lui laisseras?

BERNICK (*avec un désespoir coûteux*). — Je lui laisserai un héritage mille fois pire que tu ne le soupçonnes; mais, un jour, cette malédiction sera livrée! Et pourtant! (*Éclatant*:) Pourquoi vous êtes-vous tous conjurés contre moi? C'est fini maintenant! Il faut que j'aille jusqu'au bout, je ne puis plus revenir en arrière. Et vous ne réussirez pas à me briser!

SCÈNE XIII

HILMAR, BERNICK

HILMAR (*une lettre ouverte à la main*). — Mais c'est... Betty!... Betty!...

BERNICK. — Qu'y a-t-il? Ils arrivent déjà?...

HILMAR. — Non, non, il faut absolument que je parle à...

(Il sort par la porte du jardin)

SCÈNE XIV

BERNICK, Mlle LONA

LONA. — Richard, tu dis que nous avons résolu de te perdre! Et moi je vais te prouver quel brave cœur était l'homme que votre morale à vous autres traite en pestiféré, celui qui vient de te sauver par son départ.

BERNICK. — Mais il reviendra!...

LONA. — Johann ne reviendra pas. Il a quitté cette ville à jamais et Dina est partie avec lui.

BERNICK. — Il ne reviendra jamais, et Dina est partie avec lui?

LONA. — Oui, elle l'épouse. Tous les deux jettent ce défi à votre vertu... comme moi-même... autrefois...

BERNICK. — Partie... elle aussi... avec *l'Indian Girll*

LONA. — Non, il n'a pas voulu confier un si précieux trésors à ces mauvais sujets. Johann et Dina sont partis avec le *Palmier*.

BERNICK. — Ah! Ainsi... c'est... inutilement... (*Il traverse rapidement la scène, ouvre violemment la porte de sa chambre et crie.*) Krapp, empêchez *l'Indian Girl* de partir, elle ne prendra pas la mer, ce soir!

KRAPP (*de la chambre*). — *L'Indian Girl* est déjà en mer, monsieur le consul.

BERNICK (*d'un air altéré*). — Trop tard!... Et tout à fait inutilement...

LONA. — Que veux-tu dire?

BERNICK. — Rien, rien, va-t'en!

LONA. — Hum! Écoute, Richard, Johann m'a prié de te dire qu'il me confiait le soin de son honneur, que tu lui as volé pendant son absence. Johann se taira; mais moi je puis faire, ou laisser faire ce qu'il me plaira. Tiens, vois, j'ai ici tes deux lettres, je les ai dans ma main.

BERNICK. — Tu les as? Et maintenant, maintenant, tu veux, dès ce soir... peut-être quand la sérénade...

LONA. — Je ne suis pas venue te dénoncer, mais te pousser à parler volontairement. Je n'ai pas réussi. Eh bien, persiste dans ton mensonge. Vois, je déchire ces deux lettres. Prends les morceaux. Les as-tu? Nous n'avons plus aucune arme contre toi, Richard; sois tranquille maintenant et heureux, si tu en as le cœur.

BERNICK (*désespéré*). — Lona, pourquoi n'as-tu pas fait cela plus tôt? Il est trop tard, à cette heure, j'ai brisé ma vie!

LONA. — Qu'est-il donc arrivé?

BERNICK. — Ne m'interroge pas! Et cependant!... Il faut que je vive! Il faut que je vive pour mon fils! C'est lui qui expiera et qui réparera.

LONA. — Richard!

SCÈNE XV

HILMAR, BERNICK, KRAPP, Mlle LONA

HILMAR (*agité*). — Je ne trouve personne. Tout le monde est parti. Betty non plus.

BERNICK. — Qu'as-tu?

HILMAR. — Je n'ose te le dire.

BERNICK. — Qu'y a-t-il? Réponds, je veux que tu me répondes!

HILMAR. — Tu le veux? Eh bien... Olaf... est parti avec *l'Indian-Girl*.

BERNICK. — Olaf! Avec *l'Indian Girl*? Non! Non!... Tu mens!

LONA. — Si, c'est vrai, je comprends maintenant. Je l'ai vu sauter par la fenêtre.

BERNICK (*désespéré, se tournant vers la porte de sa chambre*). — Krapp, à tout prix, il faut retenir *l'Indian Girl*.

KRAPP (*sortant de la chambre*). — Impossible, monsieur le consul; comment voulez-vous que l'on...

BERNICK. — Il faut l'empêcher de partir, te dis-je, Olaf est à bord!

KRAPP. — Que dites-vous là?

RUMMEL (*sortant*). — Olaf est parti! C'est impossible!

SANDSTAD. — On le renverra avec le pilote, monsieur le consul.

HILMAR. — Non, non! Il m'a écrit (*montrant une lettre* :) Il me dit qu'il se cachera à fond de cale jusqu'à ce que le navire soit en pleine mer.

BERNICK. — Je ne le reverrai plus!

RUMMEL. — Allons donc! Quelle folie! Un bon et solide navire qui vient d'être réparé.

WIEGELAND. — Sur notre propre chantier, monsieur le consul.

BERNICK. — Je ne le reverrai jamais, vous dis-je! J'ai perdu mon enfant, Lona! Je le sens, je le sens, je n'ai pas été un bon père pour lui! (*Prêtant l'oreille*:) Qu'est-ce que c'est?

RUMMEL. — De la musique. C'est la fête qui arrive.

BERNICK. — Je ne puis, je ne veux recevoir personne!

RUMMEL. — Y penses-tu? C'est de la folie!

SANDSTAD. — De la folie, monsieur le consul; songez donc aux intérêts qui sont en jeu!

BERNICK. — Eh! qne m'importe cela? Pour qui travaillerai-je maintenant?

RUMMEL. — Tu le demandes? Et nous? Et la Société?

WIEGELAND. — Très vrai.

SANDSTAD. — Oubliez-vous, monsieur le consul, que vous...

SCÈNE XVI

Les mêmes, Mlle MARTHA

MARTHA (*elle arrive par la porte de gauche, on entend la musique qui se rapproche*). — Voici la fête! Mais Betty n'est pas à la maison! Je ne comprends pas où elle...

BERNICK. — Elle n'est pas ici! Vois-tu, Lona, tout me manque! je ne trouve d'appui ni dans la joie, ni dans la douleur.

RUMMEL. — Alors, ouvrons les rideaux! Aidez-moi, monsieur Krapp, et vous aussi, Altstedt! Il est réellement dommage que la famille se trouve aussi divisée... c'est tout à fait à l'encontre du programme.

(Les rideaux sont levés, les portes ouvertes et l'on voit vis-à-vis de la maison un grand transparent avec l'inscription : « Vive le consul Bernick, le plus ferme soutien de notre Société ! »)

BERNICK (*en reculant d'un air honteux*). — Enlevez cela! Je ne veux pas voir! Éteignez, éteignez les lumières !

RUMMEL. — Mais, avec le respect que je te dois, deviens-tu fou?

MARTHA. — Qu'a-t-il, Lona?

LONA. — Chut! (*Elle lui parle à voix basse.*)

BERNICK. — Enlevez cette raillerie, vous dis-je! Ne voyez-vous pas que toutes ces lumières nous tirent la langue?

RUMMEL. — C'est par trop fort!

BERNICK. — Ah !... Je devine.... je devine, moi! Ce sont des flambeaux mortuaires.

KRAPP. — Hum!

RUMMEL. — Vraiment, tu sais, tu prends la chose trop à cœur.

SANDSTAD. — Le petit fait une excursion à travers l'Atlantique, après quoi il nous reviendra.

WIEGELAND. — Ayez confiance en la Providence monsieur le consul.

RUMMEL. — Sur ton navire, Bernick. Il me semble enfin que ce n'est pas un navire à faire naufrage.

KRAPP. — Hum !

RUMMEL. — Oh! si c'était un de ces cercueils flottants, comme en ont les grandes compagnies.

BERNICK. — Oh! Je sens que mes cheveux deviennent blancs, en ce moment.

SCÈNE XVII

Les mêmes, Mme BERNICK

MADAME BERNICK (*un châle sur la tête arrive par la porte du jardin*). — Richard, Richard, sais-tu?

BERNICK. — Oui, je sais... mais toi, toi qui ne vois et ne sais rien, qui jamais ne l'a surveillé comme une bonne mère!...

MADAME BERNICK. — Écoutez-le!

BERNICK. — Oui, pourquoi ne l'as-tu pas surveillé? Il est perdu pour nous maintenant, rends-le moi donc, si tu le peux!

MADAME BERNICK. — Certes, je le peux.

BERNICK. — Retrouvé? Revenu?

TOUS. — Oh!

HILMAR. — Je l'avais prévu.

MARTHA. — Eh bien, il est retrouvé, Richard!

LONA. — Maintenant tu auras aussi à mériter ton bonheur.

BERNICK. — Revenu... Est-ce vrai? Où est-il?

MADAME BERNICK. — Je ne te le dirai pas avant que tu ne lui aies pardonné.

BERNICK. — Lui pardonner!... Mais comment as-tu appris?...

MADAME BERNICK. — Penses-tu qu'une mère ne sait

pas voir? J'avais une crainte mortelle que tu ne t'en aperçoives... Deux ou trois mots qu'il avait laissé échapper hier, puis j'ai trouvé sa chambre vide, sa valise et ses effets disparus...

BERNICK. — Oui, oui...

MADAME BERNICK. — J'ai couru, j'ai rencontré Aune... Nous avons pris un bateau à voile. Le vaisseau américain levait l'ancre. Dieu merci, nous sommes arrivés à temps; nous sommes montés à bord, nous avons visité la cale et nous l'avons trouvé. O Richard, il ne faut pas le punir!

BERNICK. — Betty!

MADAME BERNICK. — Et Aune non plus!

BERNICK. — Aune. Qu'a-t-il fait? *L'Indian Girl* est-elle partie?

MADAME BERNICK. — Non, c'est précisément cela...

BERNICK. — Voyons, parle...

MADAME BERNICK. — Il était aussi troublé que moi. Les recherches ont pris du temps; la nuit est venue, le pilote faisait des difficultés et Aune a dit en ton nom...

BERNICK. — Eh bien?

MADAME BERNICK. — De rester à l'ancre jusqu'à demain.

KRAPP. — Hum!

BERNICK. — Quel bonheur!

MADAME BERNICK. — Tu n'es pas fâché?

BERNICK. — Je suis trop heureux, Betty.

RUMMEL. — Tu es trop consciencieux en tout.

HILMAR. — Oui, dès qu'il faut livrer un combat aux éléments, alors... oh! oh!

KRAPP, *à la fenêtre.* — Voici la fête qui entre dans le jardin, monsieur le consul.

BERNICK. — Elle peut venir maintenant.

HILMAR. — Le jardin est rempli de monde.

SANDSTAD. — La rue aussi est pleine de gens.

RUMMEL. — Toute la ville est sur pied, Bernick! Vraiment c'est une belle fête.

WIEGELAND. — Jouissons-en d'un cœur humble, monsieur Rummel.

RUMMEL. — Tous les drapeaux sont déployés... Quelle procession! Ah! voici le comité de la fête avec le vicaire Rorlund en tête.

BERNICK. — Laissez-les venir.

RUMMEL. — Ecoute, dans l'état d'excitation où tu es!...

BERNICK. — Quoi?

RUMMEL. — Je ne verrai pas d'inconvénient à prendre la parole à ta place.

BERNICK. — Merci. Je tiens à parler, ce soir.

RUMMEL. — Sais-tu encore seulement ce que tu as à dire?

BERNICK. — N'aie aucune crainte, Rummel; je sais très bien maintenant ce que je dirai.

(La musique cesse de jouer. La porte du jardin s'ouvre. Rorlund entre à la tête du comité d'organisation, accompagné de quelques domestiques qui apportent un panier fermé. Derrière eux entrent des bourgeois de la ville jusqu'à ce que le salon soit plein. On aperçoit dans le jardin et dans la rue un grand nombre de drapeaux et de bannières.)

SCÈNE XVIII

RORLUND. — Monsieur et très honoré consul, à l'étonnement que je lis sur votre visage je vois que nous sommes des hôtes inattendus dans le cercle de votre heureuse famille, à votre calme foyer, où vous entourent tant d'amis si probes et si infatigables dans leurs belles et bonnes œuvres, si profitables à tous. Mais notre cœur a éprouvé le besoin de vous offrir nos sincères hommages. Ce n'est certes pas la première fois que nous avons ce bonheur, mais jamais cette manifestation n'avait revêtu un caractère aussi grandiose. Depuis longtemps déjà nous voulions vous offrir nos actions de grâce pour le solide appui moral que vous prêtez à notre société, si j'ose m'exprimer ainsi. *(Voix dans la foule et Wiegeland qui crient : Bravo! bravo!)* Aujourd'hui nous rendons hommage d'abord au citoyen dévoué, infatigable, désintéressé et clairvoyant qui a pris l'initiative d'une entreprise dont les brillantes apparences permettent de croire qu'elle contribuera pour une large part au bien-être matériel et moral de notre société. *(Des voix crient : bravo!)* Monsieur le consul, depuis de longues années vous avez été pour notre ville un exemple lumineux. Je ne parle point ici de votre irréprochable vie de famille et de votre moralité sans tache ; ce sont là choses auxquelles on ne peut toucher au milieu d'une fête pareille! Mais je veux parler de l'activité que vous montrez à nos yeux. Des navires merveilleusement équipés sortent de vos chantiers et portent vos drapeaux sur

les mers les plus lointaines. Une nombreuse armée d'heureux travailleurs vous regarde comme son père; vous avez ouvert au commerce des horizons inconnus; vous avez créé des ressources qui alimentent des centaines de familles; en d'autres termes, vous êtes, au sens absolu du mot, la pierre angulaire de notre société. (*Voix : Ecoutez ! écoutez ! bravo !*) Et c'est précisément le désintéressement dont toute votre vie a porté le sceau qui a produit des résultats si satisfaisants, surtout en ces dernières années. A l'heure actuelle, vous êtes sur le point de nous donner, je n'hésite pas à prononcer ce mot prosaïque, un chemin de fer! (*Plusieurs voix : bravo ! bravo !*) Cette entreprise, il est vrai, semble au premier abord devoir présenter quelques difficultés, dont on trouverait facilement l'origine dans des considérations étroites et égoïstes. (*Voix : Ecoutez ! écoutez !*) On n'ignore pas suriout que certains individus, qui n'appartiennent pas à notre société, ont prévenu nos industrieux concitoyens et trouvé le moyen de faire de grands bénéfices qui auraient du profiter à notre ville (*Voix : oui, oui, écoutez !*) Vous avez naturellement eu connaissance de cet incident déplorable, monsieur le consul, mais vous n'en avez pas moins persisté, avec une fermeté remarquable, dans votre entreprise, parce qu'un bon citoyen ne doit pas seulement avoir en vue le bonheur de sa propre cité. (*Plusieurs voix : Hum ! hum ! Non ! Oui ! oui !*) Aussi, est-ce en même temps au citoyen de l'Etat qu'au bourgeois de la ville, en un mot à l'homme, dans son acception la plus complète, que nous présentons nos respects ee soir. Puisse votre entreprise tourner au profit durable et réel de la société entière. Le chemin

de fer peut, il est vrai, faire une brèche par laquelle nous viendront des éléments corrupteurs et des maux encore inconnus. Mais par cette brèche, ils s'en iront aussi avec une égale rapidité. Ces éléments corrupteurs nous avaient, du reste, atteint déjà; mais c'est précisément dans cette soirée de fête, si j'en crois la rumeur, que nous en avons été délivrés, plus tôt, heureusement, que nous ne l'espérions. Je... (*Voix : Chut! chut! ssssst!*) Je considère ce départ comme d'un bon augure pour le succès de votre entreprise. et, si j'ose le dire, il prouve que dans cette maison on place les exigences de la morale au-dessus des liens de la famille. (*Voix : Ecoutez! écoutez! Bravo!*)

BERNICK. — Permettez-moi...

RORLUND. — Encore quelques mots seulement, monsieur le consul. Ce que vous avez fait pour cette ville, vous ne l'avez certainemeut pas fait avec l'arrière-pensée qu'il en résulterait pour vous un avantage matériel. Mais vous ne repousserez pas cependant un modeste témoignage de la reconnaissance de vos concitoyens, à cette heure solennelle où, d'après les hommes pratiques, commence une ère nouvelle. (*Plusieurs voix : Bravo! bravo! écoutez! Il fait un signe aux porteurs. Ceux-ci approchent la corbeille. Les membres du comité présentent ensuite le contenu.*) Monsieur le consul, nous vous offrons un service à café en argent. Puisse-t-il orner votre table quand nous aurons à l'avenir, comme nous l'avons eu souvent dans le passé, la joie de nous réunir sous ce toit hospitalier. Et vous aussi, Messieurs, qui avez toujours prêté un concours empressé à notre premier citoyen, nous vous prions d'accepter ce petit

souvenir. Cette coupe en argent est pour vous, Monsieur Rummel. Vous avez si souvent défendu en termes éloquents nos intérêts. Puissiez-vous trouver souvent une bonne occasion de la remplir et de la vider. A vous, Monsieur le marchand Altstedt, j'offre cet album avec des photographies de nos concitoyens. Votre charité si connue, si incontestée, vous a permis de vous faire sans peine des amis dans tous les partis. A vous, Monsieur Wiegeland, pour orner votre cabinet de travail, je vous offre cette Bible sur papier vélin, avec reliure de luxe. Grâce à la bienfaisante influence de l'âge, vous vous êtes formé de la vie une idée sérieuse et votre travail a toujours été ennobli pour vous par la pensée de l'au-delà, par la pensée d'en haut. *(Se retournant vers la foule.)* Et maintenant, mes amis, un vivat à Monsieur le consul Bernick et à ceux qui combattent à ses côtés! Vivent les soutiens de la Société!

LA FOULE. — Vive le consul Bernick! Vivent les soutiens de la Société! Hurrah! Hurrah! Hurrah!

LONA. — Je vous félicite, beau-père. (*Silence profond.*)

BERNICK (*d'une voix grave*). — Mes chers concitoyens, l'orateur qui a porté la parole en votre nom a dit que nous étions, ce soir, au commencement d'une ère nouvelle. Cette assertion, je l'espère, se réalisera. Mais puisqu'il en est ainsi, nous devons avant tout confesser la vérité, la vérité qui, hélas! jusque ici, dans aucune circonstance, n'a présidé à nos actes. Moi-même je n'ai pas, je l'avoue, travaillé toujours pour vos vrais intérets; je me rends compte maintenant que le désir d'augmenter mon importance et ma considération a été le but de la plupart de mes actes.

RUMMEL *(à demi-voix)*. — Qu'est-ce que cela veut dire?

BERNICK. — Je ne me fais pas de reproches, néanmoins, à ce sujet,car je me crois encore digne de prendre place ici parmi ceux de mes concitoyens qui ont été les plus utiles à la ville. *(Plusieurs voix : oui, oui!)* Mais ce dont j'ai le remords, c'est d'avoir été souvent assez faible pour prendre des chemins détournés parce que je connaissais vos préférences et parce que je craignais que vous n'attribuiez des motifs inavouables à mes entreprises. Maintenant j'arrive au but.

RUMMEL (*agité*). — Hum! Hum!

BERNICK. — Le bruit s'est répandu dans la ville de l'achat de vastes terrains. Ces terrains, c'est moi qui le ai achetés, moi seul. (*Voix étouffées : Que dit-il ? Le consul? Le consul Bernick?)* J'en suis actuellement l'unique possesseur. Naturellement mes collaborateurs sont intéressés dans cette affaire : MM. Rummel, Altstedt et Wiegeland, et nous nous sommes unis pour...

RUMMEL. — Ce n'est pas vrai! Des preuves! Des preuves!

WIEGELAND. — Nous ne nous sommes pas entendus!

SANDSTAD. — C'est un peu fort!

BERNICK. — Très bien. Donc, nous ne nous sommes pas entendus au sujet de ce que je vais vous dire. J'espère que ces Messieurs m'approuveront d'offrir ces terrains pour une loterie dont on prendra les billets au prix coûtant. *(Plusieurs voix : Hurrah! Hurrah! Vive le consul Bernick.)*

RUMMEL *(bas à Bernick)*. — Une aussi basse trahison!

SANDSTAD. — Ainsi conduits par le nez !...

WIEGELAND. — Que le diable l'emporte !... Mon Dieu, qu'ai-je dit là?

BERNICK. — N'applaudissez pas, Messieurs, je n'ai aucun droit à vos hommages, car cette décision est toute récente. Mon intention primitive était de tout garder. Et, du reste, je suis encore d'avis que l'on tirerait un projet plus grand de ces propriétés, si elles restaient dans la main d'un seul. Mais c'est à vous de choisir. Je suis prêt, si vous le désirez, à les administrer du mieux que je pourrai. (*Voix : Oui! Oui!*) Cependant il faut d'abord que mes concitoyens apprennent à me connaître. Ce moment est propice pour faire son examen de conscience. Une ère nouvelle commence aujourd'hui. Le passé, avec son hypocrisie, ses mensonges, sa fausse honnêteté et ses convenances fallacieuses, ne devra plus être pour nous qu'un musée ouvert pour notre instruction; nous lui offrons, n'est-ce pas, Messieurs? ce service à café, cette coupe, cet album, cette bible sur papier vélin si luxueusement reliée?

RUMMEL. — Naturellement.

WIEGELAND (*murmurant*). — Et si vous avez...

SANDSTAD. — Ayez la bonté de...

BERNICK. — Maintenant je veux terminer de rendre compte de mes actes à la Société. On a dit, ce soir, que des éléments pervers s'étaient éloignés de nous. Je puis ajouter à cela un renseignement qui n'est pas connu: l'homme auquel on faisait allusion n'est pas parti seul; sa fiancée l'accompagne.

LONA. — Dina Dorff.

BORLUND. — Comment?

MADAME BERNICK. — Que dis-tu?

(Grande rumeur dans la foule).

RORLUND. — Enlevée!... Partie!... Avec lui!... C'est impossible!

BERNICK. — Elle sera sa femme, monsieur le vicaire, mais j'ai quelque chose à vous avouer encore. (*A demi-voix* :) Betty, fais appel à ton courage et écoute bien ce que je vais dire (*à voix haute*) : Messieurs, découvrez-vous devant cet homme, car il a courageusement pris sur lui la responsabilité des fautes d'un autre. Mes chers concitoyens, je veux en finir avec ce mensonge, car le mensonge était sur le point de pénétrer mon être tout entier. Vous saurez tout. C'est moi qui étais le coupable, il y a quinze ans.

MADAME BERNICK (*bas et balbutiant*). — Richard!

MARTHA (*rêvant*). — Oh! Johann!...

LONA. — Enfin te revoici toi-même!

(Stupéfaction des assistants.)

BERNICK. — Oui, mes chers concitoyens, c'est moi qui étais le coupable et c'est lui qui s'est exilé. Il n'est pas possible d'anéantir maintenant les mensonges calomnieux que l'on a répandus depuis; mais je me reproche de m'être servi d'eux, il y a quinze ans, comme d'un piédestal. S'ils causent ma chute aujourd'hui, ce sera pour vous tous matière à réflexions salutaires.

RORLUND. — Quel coup de foudre! Le premier citoyen de la ville! (*A Madame Bernick.*) Oh! comme je vous plains, chère madame!

HILMAR. — De pareils aveux!... Non, c'est un peu fort!

BERNICK. — Mais ne prenons aucune décision, ce soir!

Retournez chacun chez vous, reprenez vos sens, réfléchissez! Quand vous aurez recouvré votre sang-froid nous verrons si j'ai, par cette confession, ou perdu ou gagné votre estime. Au revoir! J'ai bien d'autres choses à me reprocher, mais celles-là ne regardent que ma conscience. Bonne nuit! Enlevez ces signes de fête; nous savons tous qu'ils sont déplacés.

RORLUND. — Non, à coup sûr. (*A Madame Bernick.*) Partie! Elle était donc tout à fait indigne de moi! (*Au comité de la fête.*) Oui, Messieurs, après cet incident, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous retirer.

HILMAR. — Comment porter haut le drapeau intellectuel maintenant que... Oh! Oh! (*Les aveux de M. Bernick courent dans la foule qui s'écoule lentement par le jardin. Alstedt, Wiegeland et Rummel s'en vont aussi après avoir échangé quelques phrases. Dans le salon restent silencieux les membres de la famille et M. Krapp.*)

SCÈNE XIX

BERNICK, Mme BERNICK

BERNICK. — Betty, me pardonneras-tu jamais?

MADAME BERNICK (*en souriant*). — Sais-tu, Richard, que tu viens de m'ouvrir de riantes perspectives pour l'avenir?

BERNICK. — Comment cela?

MADAME BERNICK. — J'ai cru pendant longtemps que je t'avais possédé, puis reperdu, je comprends à cette heure que tu ne m'avais jamais appartenu, mais que tu vas être à moi.

BERNICK (*en la prenant dans ses bras*). — Betty, je suis à toi! Grâce à Lona, j'ai appris à te connaître. Olaf peut venir maintenant.

MADAME BERNICK. — Oui, il va venir... Monsieur Krapp (*elle lui parle à voix basse et il sort. Peu à peu les transparents et les bougies s'éteignent*).

SCÈNE XX

BERNICK, Mlle LONA

BERNICK. — Merci, Lona, tu m'as sauvé, moi, et ce qu'il y avait de meilleur en moi.

LONA. — Désirais-je rien de plus?

BERNICK. — Oui?... ou non? Je ne me rends pas clairement compte de tes intentions.

LONA. — Hum!

BERNICK. — Ce n'est ni par haine? ni par vengeance? Alors pourquoi es-tu revenue?

LONA. — Un ancien amour ne s'oublie jamais tout à fait.

BERNICK. — Lona!

LONA. — Lorsque Johann m'a enfin confessé la vérité. je me suis à moi-même juré que le héros idéal de ma eunesse, grâce à moi, rentrerait dans le bon chemin.

BERNICK. — Qu'est-ce qui avait pu me mériter cette sollicitude, à moi si indigne!

LONA. — Est-ce que nous autres femmes, nous nous réglons sur le mérite, Richard!

SCÈNE XXI

BERNICK, OLAF, AUNE

BERNICK — Olaf!

OLAF. — Mon père, je te promets... que jamais plus je ne...

BERNICK. — Je ne m'enfuirai?

OLAF. — Oui, je te le promets, mon père.

BERNICK. — Et moi je te promets que jamais plus tu n'auras de raison de le vouloir. A partir de ce jour, je ne te considérerai plus comme mon héritier, comme le continuateur de ma tâche; je te traiterai en jeune homme appelé à choisir librement le but de sa vie.

OLAF. — Je puis choisir moi-même ma carrière?

BERNICK. — Tu le peux.

OLAF. — Merci, mon père; eh bien, écoute... je ne veux pas devenir... un soutien de la société.

BERNICK. — Non, pourquoi pas?

OLAF. — Oh!... Il me semble que ce doit être trop pénible.

BERNICK. — Il suffit que tu deviennes un honnête homme, Olaf. Du reste, il en sera ce que Dieu voudra... Et toi, Aune...

AUNE. — Je suis congédié, monsieur le consul, je le sais.

BERNICK. — Tu resteras avec moi, Aune; et pardonne-moi...

AUNE. — Hein? Mais le navire ne part pas ce soir.

BERNICK. — Il ne partira pas demain non plus. J

vous avais fixé un délai trop court. Il faudra l'examiner avec soin et faire toutes les réparations nécessaires.

AUNE. — Vous serez obéi, monsieur le consul, et même avec les nouvelles machines.

BERNICK. — Très bien, Aune. Soigneusement et consciencieusement. Beaucoup de choses chez nous ont besoin de grandes réparations. Bonne nuit, Aune?

AUNE. — Bonne nuit, monsieur le consul; et merci, merci, merci!

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XXII

LONA. — Le voilà tous partis!

BERNICK. — Nous restons seuls. Mon nom ne brille plus en lettres de flammes; aux fenêtres toutes les lumières sont éteintes.

LONA. — Souhaiterais-tu qu'elles fussent allumées?

BERNICK. — Pour rien au monde! Vous frissonneriez de terreur si vous saviez jusqu'où j'ai failli tomber. Il me semble que je guéris d'un long empoisonnement, que je retrouve le repos et le calme et que je pourrai redevenir bien portant et jeune. Oh! venez plus près de moi! Serrez-vous plus étroitement auprès de moi! Viens, Betty! Viens, Olaf, mon fils! Et toi, Martha! Par moment, il me semble que je ne t'ai pas vue depuis des années.

LONA. — Je le crois bien. Votre société est une société d'épicier : elle ne remarque pas les femmes.

BERNICK. — C'est vrai. Toi aussi, Lona, tu resteras toujours avec Betty et moi!

MADAME BERNICK. — Oui, Lona, avec nous.

LONA. — Et comment pourrais-je prendre la responsabilité de vous abandonner, jeunes gens qui venez à peine de vous retrouver?... Ne suis-je pas mère adoptive par vocation ?... Martha, nous sommes les deux vieilles tantes... Que regardes-tu?

MARTHA. — Je regarde comme le ciel s'éclaircit et comme il brille sur la mer! Le *Palmier* a du bonheur.

LONA. — Oui, le bonheur aussi est à son bord.

BERNICK. — Nous autres, nous avons devant nous un avenir de travail long et sérieux, moi surtout. Mais je ne m'en effraie pas, car vous unirez vos forces aux miennes, vous toutes, si loyales et si sincères! Je viens d'apprendre encore cette vérité que les femmes sont les soutiens de la société.

LONA. — Où as-tu pris cette morale, beau-frère? (*Lui mettant la main sur l'épaule.*) Non, la liberté et la sincérité, voilà les vrais soutiens de la société.

FIN DES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

L'UNION DES JEUNES

Pièce en cinq Actes

PERSONNAGES

Le chambellan BRATSBERG, maître de forges.
ERIK BRATSBERG, son fils, étudiant en droit et commerçant.
THORA, sa fille.
SELMA, femme d'ERIK BRATSBERG.
Le docteur FIELDBO, médecin des forges.
STENSGARD, avocat.
MONSEN, propriétaire de Storli.
BASTIAN MONSEN, son fils.
RAGNA, sa fille.
HELLE, étudiant, précepteur des enfants de Monsen.
RINGDAL, administrateur des forges.
ANDERS LUNDESTAD, propriétaire rural.
DANIEL HEJRE.
Madame RUNDHOLMEN, aubergiste.
ASLAKSEN, imprimeur.
Une servante.
Une bonne.
Un garçon, etc.

La scène se passe à l'établissement des forges, près d'une ville commerçante du sud de la Norvège.

ACTE PREMIER

Fête populaire pour célébrer l'anniversaire de la constitution norvégienne le 17 mai. Un parc. Musiques et danses dans le fond. Des lanternes multicolores sont suspendues aux branches des arbres. Vers le milieu, un peu en arrière, une estrade pour les orateurs. A droite, l'entrée d'une grande tente. Devant cette tente un restaurant avec une table et des bancs. De l'autre côté, au premier plan, une seconde table couverte de fleurs et entourée de fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

LUNDESTAD, RINGDAL. Voix dans la foule.

Foule nombreuse. Lundestad porte à sa boutonnière les insignes du comité. Il se tient debout sur l'estrade. Ringdal, qui a les mêmes insignes, est près de la table de gauche.

LUNDESTAD. — Et, sur ce, chers compagnons de fête, un vivat à notre liberté! Comme elle nous a été léguée par nos pères nous voulons la transmettre à nos fils! Un vivat à l'anniversaire de notre constitution! Un vivat au 17 mai!

LA FOULE. — Hurrah! Hurrah! Hurrah!

RINGDAL *(au moment où descend Lundestad).* — Et maintenant un vivat à notre vieux Lundestad!

QUELQUES VOIX. — St! chut!

PLUSIEURS VOIX. — Vive Lundestad! vive le vieux Lundestad! vivat! vivat!

(La foule se disperse.)

SCÈNE I.

MONSEN, ASLAKSEN, BASTIAN, STENSGARD, UN GARÇON

MONSEN. — Il a réellement oublié de mourir!

ASLAKSEN. — Il a encore discouru sur nos affaires locales; ah! ah!

MONSEN. — C'est le discours qu'il fait tous les ans. Venez par ici.

STENSGARD. — Non, non! par ici, monsieur Monsen. Nous allons perdre votre fille de vue.

MONSEN. — Oh! Ragna saura bien nous retrouver.

BASTIAN. — Ce n'est pas nécessaire; l'étudiant Helle est avec elle.

STENSGARD. — Helle?

MONSEN. — Oui, Helle. (*Il le pousse amicalement du coude.*) Mais je suis avec vous, moi! Allons, venez! Nous serons beaucoup mieux ici pour causer.

(Il prend place à la table de gauche.)

RINGDAL. — Mille pardons, monsieur Monsen, la table est réservée.

STENSGARD. — Réservée? Pour qui?

RINGDAL. — Pour le chambellan et sa famille.

STENSGARD. — Allons donc, ils ne sont pas ici.

RINGDAL. — Nous les attendons d'un instant à l'autre.

STENSGARD. — Alors cette honorable société prendra place ailleurs.

(Il prend un siège.)

LUNDESTAD. (*Il met la main sur le fauteuil.*) — Mais, on vous dit que cette table est réservée.

MONSEN. (*Il se lève.*) — Venez, monsieur Stensgard. Là-bas, il y a aussi d'excellentes places. (*Il regarde vers la droite.*) Garçon! Hum, pas de garçon non plus! Le comité de la fête aurait dû veiller à cela. Tenez, Aslaksen, allez donc nous chercher quatre bouteilles de champagne. Demandez du plus cher et dites que c'est Monsen qui paie.

(Aslaksen entre sous la tente.)

LUNDESTAD. (*Il s'approche et s'adresse à Stensgard.*) — Ne prenez pas ce que je vous ai dit en mauvaise part.

MONSEN. — Allons donc! pas du tout!

LUNDESTAD (*toujours à Stensgard*). — Ce n'est pas moi personnellement, c'est le comité de la fête qui a résolu...

MONSEN. — Ça se comprend, le comité de la fête a ordonné et nous devons obéir.

LUNDESTAD (*toujours à Stensgard*). — Nous sommes ici chez le chambellan, il a mis ce soir à notre disposition parc et jardin, mais nous avons cru devoir...

STENSGARD. — Nous sommes très bien ici, monsieur Lundestad, pourvu qu'on nous laisse tranquilles. Je veux parler de la foule.

LUNDESTAD (*amicalement*). — Oui, oui, en somme tout vaut mieux.

(Il s'éloigne vers le fond.)

ASLAKSEN. — On apporte le vin tout de suite.

MONSEN. —Une table réservée... placée sous la surveillance spéciale du comité! Pour un anniversaire de liberté!... Voilà encore un excellent exemple de la façon dont marchent les choses!

STENSGARD. — Mais vous, braves gens, pourquoi le supportez-vous?

MONSEN. — La force de l'habitude.

ASLAKSEN. — Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, monsieur l'avocat. Si vous connaissiez un peu mieux nos affaires locales!...

LE GARÇON. *(Il apporte le champagne.)* — C'est bien ici?

ASLAKSEN. — Oui. Allons, versez!

LE GARÇON. — C'est à votre compte, n'est-ce pas, monsieur Monsen?

MONSEN. — Oui, tout; soyez sans inquiétude. *Le garçon sort.* (*Monsen trinque avec Stensgard*). Soyez le bienvenu parmi nous, monsieur l'avocat! Je puis dire que c'est un honneur pour tout le district qu'un homme comme vous s'établisse ici. Nous avons tant entendu parler de vous dans les journaux, des discours que vous avez prononcés à des réunions de sociétés musicales, littéraires et autres. Nous savons que vous avez un grand talent oratoire et que vous avez à cœur le bien général. Puissiez-vous prendre une large et courageuse part dans... hum!... hum!...

ASLAKSEN. — Dans nos affaires locales.

MONSEN. — Dans nos affaires locales. A votre santé!

(Ils boivent).

STENSGARD. — Pour ce qui est du courage et de l'intérêt que j'y apporterai, vous pouvez être tranquilles.

MONSEN. — Bravo! Encore un verre, voulez-vous, pour cette bonne promesse?

STENSGARD. — Non, j'ai déjà tout à l'heure...

MONSEN. — Allons donc! Encore un verre, vous dis-je! *(Ils choquent leurs verres et boivent.)* Puisque nous sommes sur ce sujet, je dois vous prévenir que le chambellan n'est pas le vrai maître ici. C'est le vieux Lundestad qui tire la ficelle derrière lui.

STENSGARD. — On me l'avait dit; je ne comprends pas qu'un libéral comme lui...

MONSEN. — Lundestad? Vous prétendez que Anders Lundestad est un libéral? Tout au plus s'il s'en est donné le vernis, autrefois, dans son jeune temps, quand il était utile de le paraître pour faire son chemin.

STENSGARD. — Voilà un état de choses qui ne peut pas durer.

ASLAKSEN. — Oui, par le diable, monsieur l'avocat, il faut mettre fin à tout cela!

STENSGARD. — Je ne dis pas que je ne...

ASLAKSEN. — Oui, vous êtes précisément l'homme pour cela. Vous avez la langue bien pendue, comme on dit, et ce qui vaut encore mieux, vous savez écrire. Mon journal est à votre disposition comme toujours.

STENSGARD. — Renonceriez-vous à vous occuper de vos intérêts privés, si les électeurs portaient leur choix sur vous, monsieur Monsen?

MONSEN. — Mes intérêts privés en souffriraient sûrement; mais si l'on croit que le bien public l'exige, je mettrai de côté toute considération personnelle.

STENGSARD, — C'est beau, cela! J'ai, d'ailleurs, remarqué que vous aviez déjà un parti.

MONSEN. — Je me flatte que la majorité de la jeune génération, de cette vigoureuse jeunesse qui...

ASLASKSEN. — Hum! Hum! On nous espionne!

SCÈNE III

STENSGARD, HEJRE, MONSEN, BASTIAN, ASLAKSEN

HEJRE *(myope, regarde de côté et d'autre et s'approche du groupe)*. — Puis-je prendre ce siège qui est libre? Je m'asseoirai volontiers.

MONSEN. — Il ne manque pas de bancs solides, comme vous voyez; mais si vous voulez prendre place à notre table?

HEJRE. — A votre table? Avec plaisir. *(Il s'assied.)* Voyons; c'est du champagne, je crois.

MONSEN. — Oui; vous en prendrez peut-être un verre avec nous?

HEJRE. — Non, merci; le champagne de Mme Rundholmen. Bah! je puis bien en boire un petit verre à la santé de la société. Si j'avais un verre seulement!

MONSEN. — Bastian, cours en chercher un.

BASTIAN. Aslaksen, allez donc chercher un verre.

(Aslaksen entre sous la tente. — Quelques secondes de silence).

HEJRE. — Que ces messieurs ne se gênent pas à cause de moi! Je ne voudrais réellement pas... merci, Aslak-

sen! (*Il salue Stensgard*). Un inconnu? Vous êtes depuis peu dans le pays, sans doute? Peut-être l'avocat Stensgard?

MONSEN. — Lui-même *(Il les présente l'un à l'autre)*. L'avocat Stensgard; M. Daniel Hejre...

BASTIAN. — Capitaliste.

HEJRE. — Ci-devant, pour s'exprimer avec précision. J'en suis maintenant soulagé de mes capitaux, débarassé. Cependant je n'ai pas fait banqueroute.

MONSEN. — Buvez! Buvez pendant que ça mousse!

HEJRE. — Mais n'insistons pas sur ces canailleries,... suffit! Maintenant, espérons-le, ce n'est qu'une calamité passagère. Après en avoir fini avec mes vieux procès, je me suis colleté avec un très haut personnage qui... A sa santé! Comment? Vous ne voulez pas boire à sa santé?

STENSGARD. — Puis-je vous demander quel est ce très haut personnage?

HEJRE. — Ah! Ah! Pourquoi prenez-vous une mine si allongée? Vous ne croyez pas, j'espère, que je parle de Monsen? On ne peut pas dire de Monsen qu'il est un très haut personnage. C'est du chambellan Bratsberg qu'il s'agit, mon jeune ami!

STENSGARD. — Hein! En affaires, le chambellan est certainement un homme d'honneur.

HEJRE. — Vous dites cela, jeune homme? Suffit. *(Il se rapproche.)* Il y a quelques années, je valais une tonne d'or: mon père m'avait laissé une grande fortune. Vous avez sans doute entendu parler de mon père, le vieux Mads Hejre? On l'appelait « Mads doré ». Il était armateur et avait gagné des sommes folles à l'époque de la liberté commerciale. Il avait fait dorer ses portes et ses

fenêtres, il pouvait se permettre cela... suffit! C'est pour cela qu'on l'appelait « Mads doré ».

ASLAKSEN. — Est-ce qu'il n'avait pas fait dorer aussi ses tuyaux de cheminée?

HEJRE. — Non, c'est une histoire des journaux qui a été mise en circulation longtemps avant vous. Mais il se servait de son argent et j'ai fait comme lui... Un coûteux voyage à Londres... Vous n'avez pas entendu parler de mon voyage à Londres? J'avais emmené une véritable cour. Vous n'en avez pas entendu parler vraiment? — Et combien d'argent n'ai-je pas prodigué aussi pour l'encouragement des sciences et des arts! Et combien de jeunes talents n'ai-je pas poussés!

ASLAKSEN (*se levant*).— Merci pour moi, messieurs

MONSEN. — Comment? vous voulez nous quitter?

ASLAKSEN. — Je vais me dégourdir un peu les jambes.

(Il s'éloigne.)

HEJRE. — En voilà un qui est de ce nombre, et il me récompense comme les autres! Savez-vous qu'il a fait ses études à mes frais pendant toute une année?

STENSGARD. — Vrai ? Aslaksen a tant étudié que cela?

HEJRE. — Comme le jeune Monsen; mais il n'est jamais parvenu à rien comme... suffit! Que voulais-je dire?... Oui, j'ai dû cesser, j'avais déjà remarqué que cette malheureuse passion pour les spiritueux...

MONSEN. — Mais ce n'est plus là du tout ce que vous racontiez à M. Stensgard au sujet du chambellan.

HEJRE. — En effet. Oh! c'est une longue histoire. A l'époque où la fortune de mon père était à son apogée, les affaires du vieux chambellan se trouvaient en fort

mauvais état; — il s'agit du père du chambellan actuel; — car il était aussi chambellan.

BASTIAN. — Naturellement, ici tout est héréditaire.

HEJRE. — Y compris toutes les qualités imaginables... Suffit... Bref, la dépréciation de l'argent, — les goûts dépensiers du vieux chambellan, les imprudences qu'il commit en 1816 le contraignirent à aliéner une partie de ses terres.

STENSGARD. — Et votre père les acheta?

HEJRE. — Acheta et les paya. Mais qu'est-il arrivé? Lorsque j'entrai en possession de ce bien, j'y apportai mille améliorations.

BASTIAN. — Naturellement.

HEJRE. — A votre santé!... Mille améliorations..., je fis des coupes dans les bois, etc. Quelques années s'écoulent; arrive M. Urien, le chambellan actuel, et il annule le marché!

STENSGARD. — Mais, très honoré monsieur, vous pouviez, sans doute, empêcher cela.

HEJRE. — Pas si facilement. Il prétendit que l'on avait oublié quelques petites formalités; et puis je me trouvais à cette époque dans des embarras pécuniers, momentanés alors, mais qui sont peu à peu devenus chroniques. Et que peut-on faire, aujourd'hui, sans capitaux?

MONSEN. — Non, c'est pardieu la vérité. Mais à certains points de vue, on ne va pas loin non plus avec des capitaux, je m'en suis aperçu et mes pauvres enfants aussi.

BASTIAN (*frappant sur la table*). — Père, si je tenais certaines gens sous la main!

STENSGARD. — Vos enfants, dites-vous?

MONSEN. — Oui, voyez par exemple Bastian, n'a-t-il pas reçu une bonne éducation ?

HEJRE. — Plutôt trois fois qu'une. — D'abord étudiant, puis en un tour de main peintre, puis aussi rapidement ingénieur civil, ce qu'il est aujourd'hui.

BASTIAN. — Oui, je le suis, nom d'un tonnerre !

MONSEN. — Oui, il l'est; je puis le prouver par les comptes et les certificats d'examen. Mais à qui donne-t-on les travaux de la commune, les travaux de voirie ? A des étrangers, à des gens qui ne sont pas de la ville et sur lesquels on n'est pas du tout fixé.

HEJRE. — C'est vrai. Il se passe ici des choses honteuses. Au jour de l'an dernier l'on a eu besoin d'un administrateur pour la caisse d'épargne, mais on a repoussé M. Monsen et l'on a pris un homme (*il tousse*) à qui l'argent collait aux doigts. On ne pourrait pas dire cela de notre généreux amphytrion. Y a-t-il dans la commune une adjudication quelconque de travaux, ce n'est jamais Monsen qui est favorisé par les autorités. Le *commune sufragium* du droit romain, cela veut dire ici que l'on fait naufrage dans les affaires communales. Fi ! de pareils vilenies !... A votre santé !

MONSEN. — Merci, mais pour parler d'autre chose, où en êtes-vous de vos nombreux procès ?

HEJRE. — Ils sont tous en bonne voie. Je ne peux pas vous en dire plus long pour le moment. Quelles avanies ne m'a-t-on pas faites à ce sujet ? La semaine prochaine je me verrai dans l'affreuse nécessité de citer tout le conseil municipal devant la commission d'arbitrage.

BASTIAN. — Est-il vrai que vous vous soyez cité vous-même devant la commission d'arbitrage ?

HEJRE. — Oui, mais je n'ai pas comparu.

MONSEN. — Ah ! Ah ! Vous n'avez pas comparu ?

HEJRE. — J'avais un prétexte légal. Il me fallait passer le canal et c'était malheureusement dans l'année où Bastian a construit le pont. Vous savez bien ? Vlan, il s'est écroulé dans les ondes !

BASTIAN. — Il a fallu qu'un maudit !...

HEJRE. — Du sang-froid, jeune homme. Tant de gens ici tendent l'arc jusqu'à ce qu'il se rompe ! Il en est de même pour les arcades des ponts... enfin, je m'entends. Suffit !

MONSEN. — Ah ! Ah ! Ah ! Oui, suffit ! Buvez seulement. (*A Stensgard*). Vous entendez ? M. Hejre a le privilège de dire tout ce qu'il lui plaît.

HEJRE. — Le droit d'exprimer librement sa pensée est le seul droit civil auquel j'attache de l'importance.

STENSGARD. — Il est regrettable que ce droit soit limité par la loi.

HEJRE. — Hé ! Hé ! L'eau vous vient à la bouche, monsieur l'avocat. Vous pensez déjà qu'on pourrait me faire un bon procès pour injures verbales, hein ? A bas les pattes, très honoré monsieur ! Je suis un vieux praticien !

STENSGARD. — En fait d'injures ?

HEJRE. — Excusez-moi, jeune homme ! La mauvaise humeur que vous éprouvez fait honneur à votre cœur, je vous prie d'oublier qu'un vieillard s'est exprimé sans gêne devant vous sur votre ami absent.

STENSGARD. — Mon ami absent ?

HEJRE. — Le fils est certainement digne de tout res-

pect... suffit ! La fille aussi. Et lorsque je donne un coup de dents au chambellan...

STENSGARD. — Au chambellan ? Prétendez-vous que le chambellan et sa famille soient de mes amis ?

HEJRE. — Oui ; on ne fait pas de visite à ses ennemis, il me semble.

BASTIAN et MONSEN. — Des visites ?

HEJRE. — Aie, aie, aie ! Je viens de dire là une sottise.

MONSEN. — Vous avez fait une visite au chambellan ?

STENSGARD. — C'est un cancan, une calomnie !

HEJRE. — Quelle fatalité. Mais comment pouvais-je deviner que c'était un secret ? (*A Monsen.*) Du reste, il ne faut pas prendre ce que je dis trop à la lettre. Quand je parle de visites, j'entends des visites de cérémonie, en frac, et avec des gants jaunes.

STENSGARD. — Et moi je vous répète que je n'ai pas échangé un seul mot avec cette famille !

HEJRE. — Est-ce possible ! La seconde fois, non plus, vous n'avez pas été reçu ? Car je sais bien que la première fois ils vous ont fait dire qu'ils n'y étaient pas.

STENSGARD (*à Monsen*). — J'avais tout simplement à lui remettre une lettre de la part d'un ami.

HEJRE (*se levant*). — C'est vraiment honteux ! Voilà un jeune homme plein de confiance, encore inexpérimenté, qui s'en va voir un homme du monde, dans sa maison, qui s'adresse à lui parce qu'il est fortuné.... suffit ! L'homme du monde lui ferme la porte au nez ! Il n'est pas chez lui ! On n'est jamais chez soi quand on ne veut pas !... Enfin, c'est d'une ignoble grossièreté !

STENSGARD. — Oh! laissez donc ces ennuyeuses histoires!

HEJRE. — Il n'était pas chez lui! Lui qui dit : « Pour les gens honorables, je suis toujours chez moi! »

STENSGARD. — Il dit cela?

HEJRE. — C'est une façon de parler. M. Monsen n'a jamais été reçu non plus; mais je ne sais pas pourquoi il vous a voué cette haine féroce. Savez-vous ce que j'ai entendu dire hier?

STENSGARD. — Je ne veux pas savoir ce que vous avez entendu dire hier.

HEJRE. — Alors un point. Ces déclarations ne m'ont pas surpris dans la bouche du chambellan, seulement je ne comprends pas pourquoi il a ajouté que vous étiez un aventurier.

STENSGARD. — Un aventurier?

HEJRE. — Puisque vous m'y forcez absolument, je me permettrai de vous dire que le chambellan a déclaré que vous étiez un aventurier et un chevalier d'industrie.

STENSGARD (*bondissant*). — Qu'est-ce qu'il a dit?

HEJRE. — Aventurier et chevalier d'industrie, ou chevalier d'industrie et aventurier, je ne peux pas garantir l'ordre des mots.

STENSGARD. — Et vous avez entendu cela?

HEJRE. — Moi? Si j'avais été présent, je vous aurais certainement défendu comme vous le méritez.

MONSEN. — Voilà ce qui arrive quand...

STENSGARD. — Comment cet impudent personnage a-t-il osé se permettre?...

HEJRE. — Allons! Allons! n'ayez pas le sang si chaud. Il parlait, sans doute, au figuré. Vous pourrez lui de-

mander une explication demain, car vous êtez invité au banquet,

STENSGARD. — Je n'ai d'invitation pour aucun banquet.

HEJRE. — Deux visites, et pas une seule invitation!

STENSGARD. — Aventurier et chevalier d'industrie, que voulait-il dire?

MONSEN. — Regardez! Quand on parle du loup on en voit la queue. Viens, Bastian.

(Il s'éloigne avec Bastian.)

STENSGARD. — Que voulait-il dire, monsieur Hejre?

HEJRE. — Je ne puis vraiment pas vous répondre à ce sujet... Vous souffrez? Votre main, jeune homme! Excusez-moi si ma franchise vous a blessé! Vous ferez, croyez-m'en, bien d'autres amères expériences dans la vie! Vous êtes jeune, plein de confiance, c'est beau, c'est même attendrissant. Mais, voyez-vous, « si la confiance est d'argent, l'expérience est d'or. » C'est un dicton de mon invention. Que Dieu vous garde!

(Il sort.)

SCÈNE IV

LUNDESTAD, STENSGARD, BRATSBERG, FIELDBO, ASLAKSEN.

LUNDESTAD (*il est sur l'estrade et agite la clochette*) — Monsieur l'administrateur des forges Ringdal a la parole.

STENSGARD. — Monsieur Lundestad, je demande la parole.

LUNDESTAD. — Plus tard.

STENSGARD. — Non, tout de suite, immédiatement.

LUNDESTAD. — Je ne puis pas vous donner la parole, c'est M. Ringdal qui l'a.

RINGDAL (*sur l'estrade*). — Messieurs, nous avons l'honneur de posséder en ce moment au milieu de nous un homme au cœur généreux, à la main libérale, que depuis longtemps déjà nous avons pris l'habitude de regarder comme notre père, qui ne nous a jamais refusé ni ses conseils, ni son appui effectif, dont la porte ne s'est jamais fermée devant aucune personnalité honorable, un homme qui... que... enfin, puisque notre hôte n'aime pas les longs discours, un hurrah au chambellan Bratsberg et à sa famille ! Hurrah !

LA FOULE. — Hurrah ! Hurrah !

(Joie exubérante. Le chambellan serre la main des gens qui l'entourent.)

STENSGARD (*à part*). — Ai-je la parole maintenant ?

LUNDESTAD. — Je vous en prie. L'estrade est à votre disposition.

STENSGARD (*il saute sur la table.*) — Je me fais une estrade moi-même.

DES JEUNES GENS. — Hurrah !

BRATSBERG. (*A Fieldbo.*) — Quel est donc cet homme aux façons si étranges ?

FIELDBO. — C'est l'avocat Stensgard.

BRATSBERG — Ah ! c'est lui !

STENSGARD. — Écoutez-moi, amis, en ce jour de fête ; écoutez-moi, vous tous dont le cœur est rempli de joie en

cet anniversaire de liberté. Je suis un étranger au milieu de vous.....

ASLAKSEN. — Non.

STENSGARD. — Je vous remercie de cette bonne parole qui m'est un précieux témoignage de sympathie. Cependant, oui, je suis encore un étranger, mais qu'importe ? Mon cœur bat à l'unisson des vôtres pour vos deuils et vos joies, pour vos combats et vos victoires. Et si vous me permettez.....

ASLAKSEN. — On vous permet, monsieur l'avocat.

LUNDESTAD. — Pas d'interruptions ! Vous n'avez pas la parole.

STENSGARD. — Vous l'avez encore moins, vous ! Je déclare dissous le comité de la fête. Liberté, un jour de liberté !

DES JEUNES GENS. — Vive la liberté !

STENSGARD. — On veut vous enlever la liberté de la parole ! On veut vous fermer la bouche ! Repoussez cette tyrannie. Je ne consentirais pas à parler devant une foule asservie. Je tiens par dessus tout à m'exprimer librement, et, sans doute, vous aussi !

LA FOULE (*de plus en plus joyeuse*). — Hurrah !

STENSGARD. — Il ne faut pas de ces fêtes infructueuses et banales ; il faut qu'à l'avenir notre fête de mai porte des fruits d'or. Mais c'est l'époque de la semence ; c'est la saison pleine de sève. Le premier juin prochain, il y aura juste deux mois que je me suis établi au milieu de vous ; et que n'ai-je pas déjà vu ici de grand et de petit, de beau et de laid ?

BRATSBERG. — Docteur, de quoi parle-t-il donc ?

FIELDBO. — L'imprimeur Aslaksen prétend qu'il est question de nos affaires locales.

STENSGARD. — J'ai, certes, constaté de grandes qualités dans le peuple, mais j'ai constaté aussi que la corruption fait peser sur lui son lourd fardeau et l'écrase ! Oui, j'ai vu des hommes ardents, confiants et généreux; mais j'en ai vu aussi dont la porte reste fermée...

THORA. — O mon Dieu

BRATSBERG. — Que veut-il dire

STENSGARD. — Frères, un fantôme des anciens jours d'esclavage est encore auprès de vous et jette une ombre paralysante là où devraient régner la lumière et la liberté. Que ce fantôme disparaisse !

LA FOULE. — Hurrah ! hurrah ! pour le 17 mai.

THORA. — Allons-nous en, père.

BRATSBERG. — Où veut-il en venir avec son fantôme ? Docteur, de qui parle-t-il ?

FIELDBO (*rapidement*). — Oh ! des...

(Il lui murmure quelques mots.)

BRATSBERG. — Ah ! Ah ! Non ! Vrai ?

THORA. (*Bas à Fieldbo*). — Merci.

STENSGARD. — Si personne autre ne se présente pour tuer le dragon, eh bien, ce sera moi ! Mais nous devons rester unis, marcher ensemble.

PLUSIEURS VOIX. — Oui ! Oui !

STENSGARD. — Nous sommes les jeunes. Le temps nous appartient comme nous appartenons au temps. Notre droit est notre devoir : place à toutes les forces à tous les esprits qui sentent leur force ! Nous allons, si

vous le voulez bien, contracter une alliance. Le règne du sac d'écus est fini.

BRATSBERG. — Bravo! (*Au docteur.*) Le sac d'écus, a-t-il dit ; ainsi, réellement ?...

STENSGARD. — On me lance de ce côté un bravo ironique...

BRATSBERG. — Non.

STENSGARD. — Que m'importe ! Ni remerciements, ni menaces n'affectent l'homme qui sait ce qu'il veut. Nous allons tous entrer sous la tente du restaurant pour y conclure notre alliance sur l'heure.

LA FOULE. — Hurrah ! Hurrah ! Portez-le !

(On l'enlève à bout de bras.)

QUELQUES VOIX. — Parlez encore ! Encore !

STENSGARD. — Soyons fermement unis. La Providence elle-même favorise l'Union des jeunes. Il ne tient qu'à nous, si nous le voulons, de gouverner cette ville.

(On le porte sous la tente au milieu d'une joie délirante.)

MADAME RUNDHOLMEN (*elle s'essuie les yeux*). Comme il parle! N'est-ce pas, monsieur Hejre, qu'il est à embrasser?

HEJRE. — Ah ! pour cela non, je ne l'embrasserai pas !

MADAME RUNDHOLMEN. — Vous ! je crois bien !

HEJRE. — Vous voudriez peut-être l'embrasser, madame Rundholmen ?

MADAME RUNDHOLMEN. — Ah ! vous êtes un homme affreux !

(Elle entre sous la tente avec Hejre.)

SCÈNE V

BRATSBERG, LUNDESTAD, FIELDBO, HEJRE

BRATSBERG. — Fantôme ! Dragon ! Sac d'écus ! C'était odieusement impoli ; mais cela plaisait fort !

LUNDESTAD. — J'en ai eu réellement de la peine, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Hé bien, qu'aviez-vous donc fait de votre fameuse connaissance des hommes ? Il est vrai que tout le monde peut se tromper. Bonne nuit, monsieur Lundestad, et mes remerciements pour cette soirée. (*Il se tourne vers Thora et Fieldbo*). Mais pourquoi, diable ! ai-je été impoli avec ce jeune homme ?

FIELDBO. — Hein ?

THORA. — Tu veux parler de sa visite ?

BRATSBERG. — De ses deux visites. C'est la faute de Lundestad qui me l'avait peint comme un chevalier d'industrie et un... je ne sais plus. Heureusement que tout peut encore se réparer !

THORA. — Comment ?

BRATSBERG. — Viens, Thora ; nous allons dès ce soir...

FIELDBO. — Oh ! monsieur le chambellan, cela en vaut-il bien la peine ?

THORA (*bas*). — Chut !

BRATSBERG. — Quand on a commis une faute, il faut la réparer. Bonne nuit, docteur. Je viens de passer une heure très agréable, et celle-là vous ne me l'aviez pas pas préparée.

FIELDBO. — Moi, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Oui, oui, vous et les autres.

FIELDBO. — Mais, puis-je vous demander ce que je...

BRATSBERG. — Monsieur le docteur, n'insistez pas. Bonne nuit!

(Le chambellan et Thora s'éloignent par la gauche. Fieldbo les regarde s'en aller d'un air pensif).

SCÈNE VI

LUNDESTAD, FIELDBO, ASLAKSEN, HEJRE

ASLAKSEN (*hors de la tente*). — Garçon! une plume, de l'encre et du papier. Ça marche, monsieur le docteur.

FIELDBO. — Qu'est-ce qui marche?

ASLAKSEN. — Nous fondons l'Union.

LUNDESTAD (*il s'approche doucement*). — Êtes-vous beaucoup à signer?

ASLAKSEN. — Nous sommes déjà environ trente-sept, sans compter les femmes. Une plume, de l'encre et du papier, vous dis-je. Il n'y a pas de garçon! C'est la faute de notre administration locale.

(Il disparaît derrière la tente.

LUNDESTAD. — Ouf! la journée a été chaude!

FIELDBO. — Je crains que la température n'augmente encore.

LUNDESTAD. — Quelle est votre opinion? Croyez-vous que le chambellan soit très irrité?

FIELDBO. — Mais pas du tout, vous l'avez bien vu. Que dites-vous de cette nouvelle Société ? C'est une nouvelle lutte d'influences qui se prépare dans la localité.

LUNDESTAD. — Une vrai lutte, vous avez raison. Il est très bien doué, ce Stensgard.

FIELDBO. — Et il veut parvenir.

LUNDESTAD. — Les jeunes gens veulent toujours parvenir. Je le voulais aussi quand j'étais jeune. On ne peut leur en faire un reproche... On peut entrer, sans doute.

HEJRE (*hors de la tente*). — Tiens, Lundestad! est-ce que vous voudriez faire de l'opposition? Hé! hé! dans ce cas, il faut vous presser.

LUNDESTAD. — Oh! j'arrive bien encore assez tôt.

HEJRE. — Trop tard, mon cher. Est-ce, par hasard, que vous voudriez être parrain. (*Hurrahs sous la tente.*) Voilà les sacristains qui chantent *amen.* Le baptême est terminé.

LUNDESTAD. — Mais on peut bien écouter; je me tiendrai coi.

HEJRE. — Encore un pilier qui tombe! Et il en tombera d'autres. Ça aura bientôt l'air ici d'une forêt après la tempête. Perspective splendide!

FIELDBO. — En quoi cela peut-il vous intéresser, monsieur Hejre?

HEJRE. — M'intéresser? Je ne suis pas un homme intéressé, monsieur le docteur. Quand je me réjouis, c'est pour l'amour de mes chers concitoyens. Il y aura, enfin, dans notre localité, un peu de vie, d'animation. Personnellement, je dis ce que le Grand Turc disait de l'empereur d'Autriche et du roi de France : Cela m'est égal que

le cochon mange le chien ou que le chien mange le cochon.

(Il s'en va par la droite).

LA FOULE (*sous la tente*). — Vive l'avocat Stensgard ! Hurrah ! hurrah ! hurrah pour l'Union des jeunes ! Du vin ! un punch ! Hèva ! de la bière ! Hurrah !

BASTIAN (*dans la porte de la tente*). — Dieu vous bénisse ainsi que toute l'humanité ! (*D'une voix entrecoupée.*) Oh, docteur ! je me sens si fort ce soir, il faut que je fasse quelque chose.

FIELDBO. — Ne vous gênez pas : mais que voulez-vous faire ?

BASTIAN. — Je crois que je vais aller dans la salle de danse et rosser deux ou trois de mes amis.

SCÈNE VII

STENSGARD, FIELDBO

STENSGARD. — Est-ce toi, cher Fieldbo ?

FIELDBO. — A vos ordres, monsieur le pasteur des peuples ! tu as été élu président par acclamation ?

STENSGARD. — Naturellement, mais.

FIELDBO. — Qu'est-ce que cela va te rapporter ? Quel poste de confiance auras-tu ? Seras-tu administrateur de la caisse d'épargne ? Ou, peut-être...

STENSGARD. — Oh, ne me dis pas de pareilles choses, tu n'en penses pas un mot. Tu n'as pas le cœur aussi sec et aussi vide que tu veux le faire croire.

FIELDBO. — Hé bien, non, je t'écoute.

STENSGARD. — Fieldbo! sois mon ami comme autrefois. Nos relations ne sont plus ce qu'elles étaient; il y a chez toi une tendance à la raillerie qui m'a repoussé, qui... mais j'ai eu tort. (*Il l'embrasse.*) Mon Dieu que je suis heureux!

FIELDBO. — Tu es heureux : hé bien moi aussi! moi aussi!

STENSGARD. — Ne serais-je pas le plus misérable des hommes, si tout ce bonheur ne me rendait pas bon et juste? Comment ai-je mérité cela, dis-moi, qu'ai-je fait pour mériter tant de bienfaits?

FIELDBO. — Voici ma main! Ce soir je me sens de la sympathie pour toi!

STENSGARD. — Soit fidèle et sincère, je le serai aussi. Et n'est-ce pas un bonheur indicible que de marcher en avant, suivi par les grandes foules? Est-ce qu'on ne devient pas bon par reconnaissance? Comment pourrais-je ne pas aimer tous les hommes? Je sens en moi le vague désir de prendre tous ces pauvres gens dans mes bras pour leur demander pardon de la partialité que Dieu a montré à mon égard.

FIELDBO (*à demi-voix*). — Oui, dire qu'un seul homme peut posséder tant de choses! Ce soir je ne foulerais au pied ni un ver de terre, ni une feuille d'arbre.

STENSGARD. — Toi ?

FIELDBO. — Passons : il n'est pas question de cela. Je voulais seulement te dire que je te comprends.

STENSGARD. — Quelle nuit délicieuse! Partout au loin dans la campagne de la musique et des cris de joie. Ici le calme et le silence : non, l'homme qui ne se sent pas

meilleur en un pareil moment ne mérite pas de vivre !

FIELDBO. — Oui, mais, dis-moi, qu'allez-vous faire demain et les jours suivants, que voulez-vous édifier ?

STENSGARD. — Édifier? Il s'agit d'abord de démolir. Fieldbo, j'ai rêvé une fois que le jour du jugement dernier était arrivé. Je cherchais à voir à travers les nuages. Il n'y avait pas de soleil; seulement la jaune lueur des éclairs. Mais la tempête souffla de l'ouest et emporta tout avec elle, d'abord les feuilles sèches, puis les hommes. Ils avaient l'air de bourgeois courant après leurs chapeaux emportés par le vent. Aussi, quand ils s'approchèrent, je fus surpris de voir que c'étaient des empereurs et des rois, et ce après quoi ils couraient, ce qu'ils atteignaient et touchaient, sans parvenir à les saisir, c'étaient des couronnes et des sceptres. Il en passait des centaines et des centaines, sans que personne sut de quoi il s'agissait. Plusieurs criaient d'épouvante et demandaient : « D'où vient cette tempête? » Mais voici la réponse qu'ils recevaient : « Une voix a retenti, et elle a éveillé un tel écho que la tempête en a été déchaînée. »

FIELDBO. — Quand as-tu rêvé cela ?

STENSGARD. — Je ne m'en souviens pas; il y a plusieurs années.

FIELDBO. — Il y avait, sans doute, à ce moment-là une révolution quelque part en Europe, tu avais bien dîné, tu avais lu les journaux, et...

STENSGARD. — Le même frisson glacé a traversé mes membres, ce soir! Oui, je ferai mon devoir, je serai la voix qui...

FIELDBO.— Ecoute, mon cher Stensgard. Penses-y deux

fois. Tu veux être la voix, dis-tu? Ici, dans cette ville? Et où sera l'écho qui soulèvera la tempête? Des gens comme le propriétaire Monsen, comme Bastian! Au lieu d'empereurs et de rois fugitifs, nous verrons l'administrateur du domaine courir après son mandat de député... Qu'est-ce qu'il en reste, au fond, de ton rêve? Le commencement: de petits bourgeois qui courent dans le vent.

STENSGARD. — Oui, d'abord. Mais on ne peut savoir jusqu'où une tempête étendra ses ravages.

FIELDBO. — Taratata! Et puis, aveuglé, circonvenu comme tu l'es déjà, tu ne manqueras pas de tourner tes armes contre les plus honorables et les meilleurs d'entre nous.

STENSGARD. — Ce n'est pas vrai.

FIELDBO.— Si. Monsen, dès ton arrivée, a mis le grappin sur toi et te perdra si tu ne te débarrasses pas de lui. Le chambellan Bratsberg est un homme d'honneur, tu peux m'en croire. Sais-tu pourquoi Monsen le hait? C'est parce que...

STENSGARD. — Pas un mot de plus! N'offense pas mes amis!

FIELDBO. — Voyons, Stensgard. Monsen est-il vraiment ton ami?

STENSGARD. — Il m'a accueilli chez lui avec bienveillance.

FIELDBO. — C'est en vain qu'il ouvre sa maison aux gens les plus considérés de la localité.

STENSGARD. — Qui entends-tu par là? Quelques fonctionnaires vaniteux. Ah! je les connais. En ce qui me concerne il m'a reçu avec une telle distinction, de si grands égards que...

FIELDBO. — Avec une telle distinction!... Oui, hélas! nous y voilà!

STENSGARD. — Pas du tout. Je suis homme à voir le mauvais comme le bon côté des choses. Le propriétaire Monsen a des qualités, de l'instruction et l'intelligence des affaires publiques.

FIELDBO. — Des qualités? Oui, à sa façon. De l'instruction aussi; il reçoit les journaux, il remarque les discours que tu as prononcés et les articles que tu as écrits. Quant à son intelligence des affaires publiques, il l'a naturellement prouvée en approuvant tes discours et tes articles.

STENSGARD. — Fieldbo, le démon de la malice reparaît en toi. Pourquoi toujours chercher des motifs ridicules ou méprisables? Mais tu ne dis pas ce que tu penses. Je vais te confier la raison de ma conduite, la vrai raison. Connais-tu Ragna?

FIELDBO. — Ragna Monsen? Oui, un peu.

STENSGARD. — Elle va quelquefois chez le chambellan.

FIELDBO. — Secrètement. Elle et Mlle Bratsberg sont amies depuis l'époque de leur confirmation.

STENSGARD. — Et quelle est ton opinion à son sujet?

FIELDBO. — D'après ce que j'ai entendu dire, ce serait une excellente fille.

STENSGARD. — Oh! tu devrais la voir chez elle! Elle n'a pas d'autre pensée que ses deux petits frères. Et avec quel dévouement elle a soigné sa défunte mère! Tu sais que, pendant ses dernières années, Mme Monsen ne jouissait pas de toute sa raison.

FIELDBO. — Oui, j'ai été moi-même son médecin pen-

dant un certain temps. Mais, dis-moi, cher ami, je ne peux pourtant pas croire que...

STENSGARD. — Oui, Fieldbo, je l'aime réellement, je puis te le dire à toi. Je vois bien ce qui t'étonne. Tu trouves surprenant que je me sois si subitement... Tu sais, n'est-ce pas, que j'ai été fiancé à Christiania.

FIELDBO. — Oui, on m'a raconté cela.

STENSGARD. — Toute cette affaire n'a été qu'un malentendu. J'ai dû rompre, c'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Tu peux bien croire que j'ai souffert de ce qui s'est passé, que j'en ai eu réellement du chagrin. Mais, Dieu soit loué, c'est fini. C'est aussi la raison pour laquelle je suis parti de Christiania.

FIELDBO.— Et elle, Ragna Monsen, répond à ton affection.

STENSGARD. — Oui, mon cher ami, je ne puis en douter.

FIELDBO. — Vas ton chemin, alors. C'est un grand bonheur et je pourrais t'en dire long là-dessus.

STENSGARD. — Réellement ? Elle a peut-être parlé à Mlle Bratsberg ?

FIELDBO. — Tu ne peux pas me comprendre. Mais comment se fait-il alors que tu te sois jeté tout entier dans la mêlée politique ? Pourquoi recherches-tu ainsi les acclamations de la foule...?

STENSGARD. — Et pourquoi pas ? L'homme n'est pas une machine absolument simple. Je n'en suis pas une, moi, dans tous les cas. Et puis il faut précisément que je passe par toutes ces luttes et tout ce tracas pour arriver jusqu'à elle.

FIELDBO. — C'est un trajet diablement banal.

STENSGARD. — Fieldbo, je suis ambitieux, tu le sais bien. Il faut que je fasse mon chemin dans le monde. Quand je pense que j'ai déjà trente ans et que j'en suis encore au début, je sens la dent du remords qui...

FIELDBO. — Ce n'est certainement pas une dent de sagesse.

STENSGARD. — Il est impossible de causer sérieusement avec toi. Tu n'as jamais senti ce besoin de mouvement et d'activité ; tu as toujours été engourdi, toujours et partout : au collège et à l'université, à l'étranger et maintenant ici,

FIELDBO. — Peut-être, mais c'est délicieux cet engourdissement, sais-tu ! ça ne ressemble en rien à cette lassitude qui vous fait tomber sous la table lorsque...

STENSGARD. — Cesses tes plaisanteries. Tu commets une mauvaise action en te moquant ainsi. Tu m'enlèves tout mon enthousiasme.

FIELDBO. — Oui, mais sais-tu, si ton enthousiasme est si peu...

STENSGARD. — Laisses, te dis-je. Quel droit as-tu de troubler mon bonheur. Ne me crois-tu pas sincère, par hasard ?

FIELDBO. — Je te crois tout à fait sincère. Dieu m'en est témoin.

STENSGARD. — Et pourquoi me décourager ? m'aigrir ? me rendre défiant ? (*Bruit sous la tente*). Ecoute, Fieldbo, ils boivent à ma santé. L'idée qui agite une pareille foule doit être grande !

SCÈNE VIII

Les mêmes, HELLE, THORA, RAGNA

HELLE. — Voyez, mademoiselle, c'est l'avocat Stensgard.

THORA. — Alors je ne vais pas plus loin. Bonne nuit, Ragna ! Bonne nuit !

HELLE et RAGNA. — Bonne nuit ! Bonne nuit !

(Ils s'en vont.)

THORA (*s'approchant*). — Je suis la fille du maître de forges Bratsberg, et j'ai une lettre de mon père pour vous.

STENSGARD. — Pour moi ?

THORA. — Oui la voici.

(Elle veut s'éloigner.)

FIELDBO. — Puis-je vous accompagner ?

THORA. — Non, merci ; ne m'accompagnez pas. Bonne nuit.

(Elle s'en va.)

STENSGARD (*Il lit près d'une lanterne*). — Qu'est-ce que cela veut dire ?

FIELDBO. — Mais, mon cher, que t'écrit le chambellan ?

STENSGARD (*éclatant de rire*). — Je ne m'attendais pas à celle-là !

FIELDBO. — Dis-moi donc...

STENSGARD. — Un triste sire, ce chambellan !

FIELDBO. — Tu oses !

STENSGARD. — Je le répéterai, si tu veux... Au reste, non... qu'à cela ne tienne. (*Il met la lettre dans sa poche*). Ceci demeure entre nous.

(La foule sort de dessous la tente.)

SCÈNE IX

MONSEN, FIELDBO, STENSGARD, BASTIAN, ASLAKSEN

MONSEN. — Où est M. Stensgard ?

LA FOULE. — Le voici. Hurrah !

LUNDESTAD. — Monsieur l'avocat a oublié son chapeau.

(Il le lui remet.)

ASLAKSEN. — Voici du punch. Tout un bol.

STENSGARD. — Merci, je n'en veux plus.

MONSEN. — Et que les membres de l'Union n'oublient pas que nous tenons une assemblée chez moi demain, à Storli.

STENSGARD. — Demain ? Non, ce n'était pas pour demain.

MONSEN. — Il le faut, pour s'entendre sur les formes de la circulaire.

STENSGARD. — Non, demain, réellement, je ne peux pas ; après-demain, ou un autre jour. Maintenant, bonne nuit, messieurs ! Mes sincères remerciements pour cette soirée et un hurrah pour l'avenir.

LA FOULE. — Hurrah ! Nous l'accompagnons chez lui.

STENSGARD. — Merci ! Merci ! Non !

ASLAKSEN. — Nous vous accompagnons tous.

STENSGARD. — Soit! Bonne nuit, Fieldbo. Je suppose que tu ne m'accompagnes pas ?

FIELDBO. — Non, mais je tiens à te dire que ton expression sur le chambellan Bratsberg...

STENSGARD. — Silence! Chut! L'expression était trop forte. Jetons un voile. Allons, mes chers amis, puisque vous tenez à m'accompagner, je suis à vous.

MONSEN. — Votre bras, Stensgard.

BASTIAN. — Musiciens, à vos instruments ! Une chanson patriotique.

LA FOULE. — Une chanson ! Musique.

(On chante un hymne patriotique et la foule s'en va.)

FIELDBO (*à Lundestad*). — Il a une suite magnifique

LUNDESTAD. — Mais il est aussi un chef magnifique.

FIELDBO. — Où allez-vous maintenant, monsieur Lundestad ?

LUNDESTAD. — Moi, je rentre chez moi me coucher.

(Il salue et s'en va. Fieldbo reste seul en arrière.)

ACTE DEUXIÈME

(Un salon qui donne sur le jardin, chez le chambellan. Meubles élégants, fleurs et plantes rares Porte d'entrée au fond. A gauche une pièce qui donne sur la salle à manger. A droite, plusieurs portes vitrées qui s'ouvrent sur le jardin.)

SCÈNE I

FIELDBO, ASLAKSEN, UNE SERVANTE.

(Aslaksen debout près de la porte d'entrée. Une servante apporte deux corbeilles de fruits dans la salle à manger. Arrive Fieldbo.)

LA SERVANTE. — Je vous dis qu'on est encore à table. Revenez plus tard.

ASLAKSEN. — Ne puis-je pas attendre ici?

LA SERVANTE. — Certainement. Pourquoi pas?

(Elle entre dans la salle à manger. Aslaksen s'asseoit. Un silence. Entre Fieldbo.)

FIELDBO. Bonjour, Aslaksen. Vous ici?

LA SERVANTE (*qui revient*). — Comme monsieur le docteur arrive tard!

FIELDBO. — J'ai été appelé chez un malade.

LA SERVANTE. — M. le chambellan et mademoiselle vous ont tant réclamé !

FIELDBO. — Vraiment ?

LA SERVANTE. — M. le docteur n'a qu'à entrer. Ou dois-je leur dire que... ?

FIELDBO. — Non, non, laissez, il restera bien un morceau pour moi, je vais attendre ici tout le temps qu'il faudra.

LA SERVANTE. — Oui, ils ont presque fini.

(La servante sort.)

ASLAKSEN. — Vous refusez de vous asseoir à une table si richement servie, chargée de gâteaux, de vins fins et de mille choses excellentes ?

FIELDBO. — Oui, il y a plutôt trop que pas assez de bonnes choses ici.

ASLAKSEN. — Je ne suis pas de votre avis.

FIELDBO. — Hum !... Mais dites-moi, vous attendez quelqu'un ?

ASLAKSEN. — Oui, j'attends quelqu'un.

FIELDBO. — Et ça va-t-il bien chez vous ? Madame Aslaksen ?

ASLAKSEN. — Elle est toujours au lit. Elle tousse et dépérit.

FIELDBO. — Et votre petit garçon ?

ASLAKSEN. — Il est et restera perclus. Voilà le sort qui nous attend. Mais à quoi bon parler de cela ?

FIELDBO. — Montrez-moi votre figure, Aslaksen !

ASLAKSEN. — Qu'est-ce que vous voulez y voir ?

FIELDBO. — Vous avez bu aujourd'hui ?

ASLAKSEN. — Hier aussi.

FIELDBO. — Hier c'était encore excusable. Mais aujourd'hui...

ASLAKSEN (*montrant la salle à manger*). — Est-ce qu'ils ne boivent pas là dedans aussi?

FIELDBO. — Si, mon cher Aslaksen, ils en ont le droit jusqu'à un certain point. Mais votre situation n'est pas la leur.

ASLAKSEN. — Ma situation. Ce n'est pas moi qui l'ai choisie!

FIELDBO. — Non, la Providence a choisi pour vous.

ASLAKSEN. — Ce n'est pas la Providence non plus. Ce sont les hommes. C'est Daniel Hejre qui a choisi pour moi quand il a voulu que je renonce à mon métier d'imprimeur pour me consacrer à l'étude et c'est aussi le chambellan Bratsberg qui a choisi pour moi quand il a ruiné Hejre et m'a ainsi forcé de reprendre mon ancien métier.

FIELDBO. — Laissez-moi vous dire, afin que vous puissiez en parler en connaissance de cause, que le chambellan n'a point ruiné Daniel Hejre. Il s'est ruiné tout seul.

ASLAKSEN. — Possible! Mais alors comment Hejre a-t-il osé se ruiner après avoir assumé une si lourde responsabilité à mon égard. Dieu aussi, naturellement, a sa part de la faute, pourquoi m'a-t-il donné tant de capacités? J'aurais pu devenir un ouvrier habile. Mais alors est venu ce vieux farceur.

FIELDBO. — C'est très mal à vous de parler ainsi. Ce que Daniel Hejre a fait pour vous, il l'a fait avec les meilleures intentions.

ASLAKSEN. — Oui, mais ses bonnes intentions ne m'ont pas servi à grand'chose. Là, dans cette salle, où ils sont assis à trinquer et à boire, je me suis assis moi aussi, j'étais comme eux élégant, bien vêtu. Et cette existence me convenait, à moi, qui ai tant lu et qui brûlais de jouir de tout ce qu'il y a de beau dans la vie. Mais combien de temps suis-je resté dans ce paradis ? Tout s'est effondré, toute cette magnificence est tombée en pâte, comme nous disons à l'imprimerie.

FIELDBO. — Votre situation ne restait pas si mauvaise ; vous aviez votre métier pour vivre.

ASLAKSEN. — Vous me la baillez belle ! Après avoir été ce que j'ai été, une situation comme la mienne, qu'est-ce que c'est ? On m'a donné un croc-en-jambe alors que j'étais sur la glace vive et maintenant on m'insulte parce que je suis tombé.

FIELDBO. — Je ne veux certainement pas vous juger sévèrement.

ASLAKSEN. — Et vous avez raison. N'est-ce pas que cela fait un drôle de mélange : Daniel Hejre et la Providence, et le chambellan, et le sort et moi-même et les circonstances... J'ai quelquefois songé à séparer tous ces éléments et à écrire un livre là-dessus ; mais c'est si diablement enchevêtré que... (*Il regarde vers la porte à gauche*). Voyez, ils sortent de table.

SCÈNE II

STENSGARD, FIELDBO, HEJRE, ASLAKSEN, ERIK SELMA

(Les invités passent de la salle à manger dans le jardin en causant avec animation. Stensgard a Thora à sa gauche et Selma à sa droite. Fieldbo et Aslaksen se tiennent debout près de la porte au fond. Plus tard Hejre et Erick.)

STENSGARD. — Je suis encore un étranger ici, il faut que ces dames me disent où je dois les conduire.

SELMA. — Là-bas, à l'air frais, vous verrez le jardin.

STENSGARD. — Ce doit être délicieux.

(Ils s'en vont par la première porte vitrée à droite.)

FIELDBO. — Ah ! mon Dieu, mais c'était Stensgard !

ASLAKSEN. — Oui, c'est à lui que j'ai besoin de parler; il y a longtemps que je le cherche. Heureusement que j'ai rencontré Daniel Hejre qui m'a dit...

HEJRE. (*Il sort de la salle à manger avec Erik*). — Hé, hé! C'était vraiment du très bon Xérès; je n'en ai pas bu d'aussi bon depuis que j'ai été à Londres.

ERIK. — N'est-ce pas que cela vous fait chaud au cœur ?

HEJRE. — Hé, hé! C'est un vrai bonheur de voir son argent si bien dépensé !

ERIK. — Comment? (*Riant.*) Oui, oui, en effet, oui.

(Ils descendent dans le jardin.)

FIELDBO. — Est-ce que vous voulez parler affaires avec Stensgard ?

ASLAKSEN. — Naturellement; du compte rendu de la fête pour le journal.

FIELDBO. — Oui, hé bien... Voulez-vous l'attendre dehors ?

ASLAKSEN. — Dans le vestibule ?

FIELDBO. — Dans l'antichambre. Ici, ce n'est ni le moment ni le lieu. Je vais guetter l'instant où Stensgard sera seul et je lui dirai.

ASLAKSEN. — Bien, bien, j'attendrai.

(Il s'en va par la porte du fond.)

SCÈNE III

BRATSBERG, LUNDESTAD, FIEKDBO, RINGDAL

BRATSBERG (*à Lundestad*). — Éhonté, dites-vous ? Bon, pour ce qui est de la forme, je vous l'abandonne ; mais il y avait de l'or en barre dans ce discours, c'est moi qui vous le dis !

LUNDESTAD. — Si vous êtes satisfait, monsieur le chambellan, je ne demande pas mieux que de l'être aussi.

BRATSBERG. — C'est bien ainsi que je le désire. Mais voici M. le docteur, l'estomac vide probablement ?

FIELDBO. — Il ne réclame pas, monsieur le chambellan. La salle à manger n'est pas loin, et je me considère ici un peu comme chez moi.

BRATSBERG. — Voyez ! Voyez ! Vraiment? Il ne faudrait cependant pas...

FIELDBO. — Oh ! vous ne le prenez pas en mauvaise part ? Vous-même m'avez autorisé ?...

BRATSBERG. — Hé bien, oui, considérez-vous ici toujours comme chez vous; et prenez le chemin qui mène à la salle à manger.(*Il lui frappe légèrement sur l'épaule et se tourne vers Lundestad.*) En voilà encore un que vous pourriez qualifier de chevalier d'industrie et de... quoi encore ? J'ai oublié...

FIELDBO. — Mais, monsieur le chambellan.

LUNDESTAD. — Non, je vous assure.

BRATSBERG. — Allons ! pas de discussions après dîner, ce n'est pas hygiénique. Allons prendre le café dehors.

(Il passe dans le jardin avec ses hôtes.)

LUNDESTAD. (*A Fieldbo*). — Avez-vous remarqué combien le chambellan est étonnant aujourd'hui ?

FIELDBO. — Je l'avais déjà remarqué hier soir.

LUNDESTAD. — Il veut absolument que j'aie dit de M. Stensgard qu'il est un chevalier d'industrie et autres choses semblables.

FIELDBO. — Allons donc, monsieur Lundestad ! Et quand vous l'auriez dit ? Mais, excusez-moi, il faut que j'aille saluer la maîtresse de la maison.

(Il s'en va par la droite.)

LUNDESTAD. (*A Ringdal qui prépare une table de jeu.*) — Comment se fait-il que l'avocat Stensgard soit ici ?

RINGDAL. — Je pourrais vous en demander autant. Il n'était cependant pas sur la liste.

LUNDESTAD. — Alors, c'est après... après l'insolent discours que le chambellan a dû entendre hier ?

RINGDAL. — Oui ; comprenez-vous cela ? C'est de la prudence.

(Ils descendent en causant dans le jardin. Arrivent Stensgard et Selma)

SCÈNE IV

STENSGARD, ERIK, SELMA.

SELMA. — Oui. Là-bas, au-dessus de la cîme des arbres, on aperçoit la tour de l'église et toute la ville haute.

STENSGARD. — Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru !

SELMA. — N'est-ce pas que cette perspective là-bas est jolie ?

STENSGARD. — Tout est beau ici, le jardin, la perspective, le soleil et les gens. Vous habitez ici tout l'été ?

SELMA. — Non ; nous allons et venons, mon mari et moi. Nous avons en ville une très belle maison, beaucoup plus belle que celle-ci.

STENSGARD. — Votre famille habite la ville aussi ?

SELMA. — Ma famille ? Nous autres, princesses des contes de fée, nous n'avons pas de famille.

STENSGARD. — Princesses des contes de fée ?

SELMA. — Tout au plus avons-nous une belle-mère très méchante...

STENSGARD. — Une sorcière ! Ha ! Ha ! Ainsi vous êtes une princesse ?

SELMA. — Dans les châteaux hantés on voit des spectres à l'heure de minuit. Le docteur Fieldbo prétend

que ce doit être très agréable, mais..... oui, écoutez-moi bien.

ERIK (*du jardin*). — Ah! on trouve enfin sa petite femme!

SELMA. — Sa petite femme qui raconte à M. Stensgard le roman de sa vie.

ERIK. — Voyez-moi! Et quel rôle le mari joue-t-il?

SELMA. — Celui de prince, naturellement. (*A Stensgard.*) Vous savez, il vient toujours un prince qui rompt le charme, et alors tout est bon et beau, c'est la joie sans nuage et l'histoire finit.

STENSGARD. — Ah! ça été trop court.

SELMA. — Peut-être, sous certains rapports.

ERIK (*l'entourant de son bras*). — Mais de cette histoire en naît une nouvelle et la princesse est devenue reine.

SELMA. — Dans les mêmes conditions que les vraies princesses?

ERIK. — Quelles conditions?

SELMA.—Elles s'en vont à l'étranger bien loin, dans un autre royaume.....

ERIK. — Un cigare, monsieur Stensgard?

STENSGARD. — Merci, pas pour le moment.

SCÈNE V

BRATSBERG, ERIK, FIELDBO, THORA, SELMA.

SELMA. — Chère Thora, te voilà? Tu n'es pas souffrante, j'espère?

THORA. — Moi ? Non.

SELMA. — Si, si. Il me semble que tu causes bien sérieusement avec le docteur depuis quelques jours.

THORA. — Non, je t'assure.

SELMA. — Voyons, laisse-moi voir ! Ta figure est toute brûlante ! Qu'en pensez-vous, cher docteur ? La chaleur est-elle passée ?

FIELDBO. — Tout a son temps, il le faut bien.

THORA. — Le froid ne vaut pourtant pas mieux.

SELMA. — Non ; une température moyenne. C'est aussi ce que dit mon mari.

BRATSBERG (*du jardin*). — Toute la famille en tête-à-tête intime ? Ce n'est pas très aimable pour nos hôtes.

THORA. — Cher père, je vais tout de suite...

BRATSBERG. — Ah ! c'est vous, monsieur Stensgard, qui faites la cour aux dames ! Je vais surveiller cela.

THORA (*bas à Fieldbo*). — Restez.

(Elle va dans le jardin.)

ERIK (*offrant le bras à Selma*). — Madame permet ?

SELMA. — Viens !

(Ils s'éloignent tous les deux.)

BRATSBERG (*les suivant des yeux*). — Il ne faut pas penser à les séparer ces deux-là.

FIELDBO. — Ce serait là une mauvaise pensée.

BRATSBERG. — Oui, il y a un Dieu pour les fous. (*Appelant.*) Thora, Thora, veille donc sur Selma ! Porte-lui un châle et ne la laisse pas courir ainsi de façon à s'enrhumer ! Ah ! monsieur le docteur, nous ne sommes pas clairvoyants, nous autres hommes. Connaissez-vous un remède à cela ?

FIELDBO. — L'expérience. On s'instruit à ses dépens, puis on profite ensuite de l'expérience du passé.

BRATSBERG. — Merci du conseil! Mais vous, qui vous considérez ici comme chez vous, vous devriez un peu vous occuper des étrangers.

FIELDBO. — Oui, volontiers. Stensgard, voulez-vous que tous deux nous...

BRATSBERG. — Ah! mon cher docteur. Tenez voilà mon vieil ami Hejre...

FIELDBO. — Qui se considère également ici comme chez lui.

BRATSBERG. — Ha, ha, ha! En effet, c'est vrai!

FIELDBO. — Hé bien, je vais le rejoindre et nous ferons de notre mieux.

SCÈNE VII

BRATSBERG, STENSGARD

STENSGARD. — Vous venez de parler de Daniel Hejre, monsieur le chambellan; je dois vous avouer que j'ai été surpris de le trouver ici.

BRATSBERG. — Hum! Hejre et moi nous sommes des amis d'enfance; et depuis nous avons été si souvent en rapport, dans un si grand nombre de circonstances!...

STENSGARD. — Justement à ce propos, M. Hejre nous disait hier des choses bien curieuses.

BRATSBERG. — Hum!

STENSGARD. — Je n'eusse pas été sans cela aussi excité. Il a une façon de parler des hommes et des choses

qui... bref, c'est ce qu'on appelle une mauvaise langue.

BRATSBERG. — Mon cher et jeune ami, M. Hejre est mon hôte, ne l'oubliez pas. Entière liberté dans ma maison, avec cette réserve : rien de désagréable pour les gens avec lesquels je suis en relations.

STENSGARD. — Je vous demande pardon, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Bien, bien! Vous appartenez à la jeune génération qui n'y regarde pas de si près. Pour ce qui concerne M. Hejre, je doute que vous le connaissiez à fond; c'est un homme auquel je dois de nombreux services.

STENSGARD. — C'est aussi ce qu'il dit; mais je ne croyais pas que...

BRATSBERG. — Je lui dois, en majeure partie le bonheur dont je jouis dans ma famille. Monsieur Stensgard, je lui dois ma belle-fille. Oui, c'est ainsi. Daniel Hejre l'adopta toute jeune. C'était une enfant prodige. A dix ans elle donnait des concerts. Vous avez, sans doute, entendu parler d'elle : Selma Sjoblom?

STENSGARD. — Sjoblom? Certainement, certainement. Son père était un Suédois.

BRATSBERG. — Professeur de musique, oui. Il y a bien longtemps qu'il vint ici pour la première fois. Un professeur de musique, à l'ordinaire, ne roule pas sur l'or. A cette époque, Hejre était depuis déjà longtemps un chercheur d'étoiles; il s'intéressa à l'enfant et l'envoya à Berlin. Sur ces entrefaites le père mourut, et la situation financière de Hejre s'étant fort modifiée, la jeune fille revint à Christiana où elle fut reçue naturellement

dans le meilleur monde. C'est là que mon fils eut l'occasion de la connaître.

STENSGARD. — M. Daniel avait ainsi servi d'instrument...

BRATSBERG. — C'est ainsi que les choses s'enchaînent dans la vie. Nous sommes tous de simples instruments. Vous-même vous êtes un instrument de démolition.

STENSGARD. — Oh! monsieur le chambellan, vous me rendez tout confus.

BRATSBERG. — Confus?

STENSGARD. — C'était fort déplacé... hier...

BRATSBERG. — On pourrait peut-être trouver quelque chose à reprendre dans la forme, mais l'intention était bonne. Et c'est pourquoi je vous prie à l'avenir, quand vous aurez quelque chose sur le cœur, de venir me trouver, de m'en parler franchement. Croyez bien que nous tenons à ce que tout aille pour le mieux

STENSGARD. — Vous me permettez de vous parler franchement?

BRATSBERG. — Certes! Pensez-vous que je n'avais pas remarqué aussi que notre société prenait peu à peu de fort mauvaises habitudes? Mais que voulez-vous que je fasse? A l'époque du roi Charles-Jean, j'habitais la plupart du temps à Stockholm; maintenant je suis vieux, et il n'est pas dans ma nature de faire des réformes, de prendre une part active aux affaires. Vous, au contraire, monsieur Stensgard, vous avez les qualités nécessaires pour cela; si vous le voulez, nous ferons tous les deux un traité d'alliance.

STENSGARD. — Merci, monsieur le chambellan, merci!

SCÈNE VII

BRATSBERG, RINGDAL, HEJRE, STENSGARD

RINGDAL. — Je vous dis, moi aussi, que c'est un malentendu.

HEJRE. — Oui? Alors je ne devrai plus à l'avenir en croire mes oreilles.

BRATSBERG. — Il y a du nouveau, Hejre?

HEJRE. — Non, si ce n'est que Lundestad est en train de passer dans le parti de Storli.

BRATSBERG. — Tu plaisantes!

HEJRE. — Je te demande pardon, très cher, je le tiens de sa propre bouche. Le propriétaire Lundestad veut, pour des raisons de santé, rentrer dans la vie privée; on sait ce que cela veut dire.

STENSGARD. — Vous tenez cela de sa propre bouche.

HEJRE. — Parfaitement, il a annoncé cette grande nouvelle à un groupe d'auditeurs qui en sont restés tout ébahis. Hé, hé!

BRATSBERG. — Mais, mon bon Ringdal, comment concilier tout cela, comment expliquer...?

HEJRE. — Oh! ce n'est pas difficile à deviner.

BRATSBERG. — Certainement, mais c'est là une grosse affaire pour le district. Venez, Ringdal, il faut que nous demandions des explications à Lundestad.

(Il descend avec Ringdal dans le jardin.)

SCÈNE XIII

FIELDBO, HEJRE, STENSGARD

FIELBDO. — Le chambellan est parti?

HEJRE. — Chut! les sages tiennent conseil. Savez-vous la grande nouvelle, docteur! Lundestad renonce à son siège au parlement.

FIELDBO. — Pas possible!

STENSGARD. — Comprends-tu cela, toi?

HEJRE. — Il va y avoir du remue-ménage. C'est l'Union des jeunes, monsieur Stensgard, qui commence à opérer. Savez-vous comment vous devriez appeler cette union? Oui, je vous le dirai plus tard.

STENSGARD. — Croyez-vous réellement que notre société soit...?

HEJRE.—Je ne le mets pas en doute. Alors nous aurons bientôt le plaisir de voir le propriétaire de Storli partir pour nous représenter dans la capitale! Si ça devait le faire partir plutôt, je l'accompagnerais volontiers... Suffit... Hé, hé!

SCÈNE IV

STENSGARD. — FIELDBO

STENSGARD. — Dis-moi, Fieldbo, t'expliques-tu cela ?

FIELDBO. — Il y a des choses que je m'explique encore moins. Comment es-tu venu ici ?

STENSGARD. — Comme les autres, j'ai été invité.

FIELDBO. — Oui, tu l'as été hier soir, à ce qu'on m'a dit, après ton discours.

STENSGARD. — Eh bien ?

FIELDBO. — Mais comment as-tu accepté l'invitation ?

STENSGARD. — Et, par le diable, que devais-je faire ? Je ne pouvais pas blesser des gens si polis.

FIELDBO. — Vraiment ? Dans ton discours tu n'avais pas eu ces scrupules ?

STENSGARD. — Allons donc ! Dans mon discours j'attaquais les principes et non les personnes.

FIELDBO. — Enfin quelle explication me donneras-tu de l'invitation du chambellan ?

STENSGARD. — Oh ! mon cher ami, il n'y a qu'une explication.

FIELDBO. — Tu veux dire que le chambellan te craint ?

STENSGARD. — Il n'a pas de raisons de me craindre ; il est homme d'honneur.

FIELDBO. — Absolument.

STENSGARD. — N'est-ce pas touchant que le vieillard ait pris la chose de cette façon ? Et comme Mademoiselle Bratsberg était charmante quand elle a apporté la lettre !

FIELDBO. — Mais dis-moi, il n'a pas été question du tout de ta sortie d'hier ?

STENSGARD. — Il n'y a pas de danger. Ce sont des gens beaucoup trop bien élevés pour toucher à un point si délicat. Cependant ça me pèse sur le cœur : je m'excuserai un jour où l'autre.

FIELDBO. — Je ne te le conseille pas, tu ne connais pas le chambellan.

STENSGARD. — Dans ce cas, je laisserai mes actes parler pour moi.

FIELDBO. — Tu ne peux cependant abandonner le parti du propriétaire de Storli.

STENSGARD. — Je m'emploierai à une réconciliation. N'ai-je pas déjà la société que j'ai fondée. C'est une puissance, comme tu vois.

FIELDBO. — Une objection ; et ton amour pour Mademoiselle Monsen ? Hier je t'ai dit que c'était là un projet tout à fait digne d'être pris au sérieux ; mais, en y regardant de plus près, je me suis ravisé. Ce projet, tu devrais l'abandonner.

STENSGARD.— Je crois que tu as raison. Quand on se marie dans une famille de gens mal élevés, on épouse, pour ainsi dire, toute la famille.

FIELDBO.— En effet, et puis... il y a d'autres raisons.

STENSGARD.— Monsen est tout à fait mal élevé. Il médit des gens qu'il reçoit chez lui, ce n'est pas bien. A Storli, toutes les pièces sentent le vieux tabac.

FIELDBO. — Mais, mon cher... comment n'as-tu pas remarqué plus tôt cette odeur de tabac ?

STENSGARD. — C'est par la comparaison que l'on s'aperçoit de ces choses-là. Dès le jour de mon arrivée, ma situation ici a été mauvaise, car je suis tombé dans les mains de meneurs qui m'ont rabattu les oreilles de leurs cancans. Maintenant c'est fini, je ne veux pas être l'instrument de leur égoïsme, de leur grossièreté ou de leur sottise.

FIELDBO. — A quoi donc vas-tu employer ta société ?

STENSGARD. — Elle a été fondée dans un esprit assez large pour n'avoir pas besoin d'être modifiée. Elle est fondée pour lutter contre les mauvaises influences, et c'est maintenant que je commence à voir d'où celles-ci viennent.

FIELDBO. — Penses-tu que la « Jeunesse » verra cela du même œil que toi ?

STENSGARD. — Il le faudra bien. Je suis en droit d'exiger, il me semble, que ces insignifiantes personnalités se règlent d'après moi.

FIELDBO. — Et si elles ne veulent pas ?

STENSGARD. — Chacun ira de son côté. Je n'ai plus besoin d'eux. Crois-tu que par un entêtement aveugle ou pour le sot plaisir de paraître logique, j'engagerai mon avenir tout entier dans une mauvaise voie et renoncerai à parvenir jamais à mon but ?

FIELDBO. — Quel est ton but ?

STENSGARD. — Une vie qui me donne l'occasion de faire valoir mes talents et de satisfaire toutes mes ambitions.

FIELDBO. — Pas de phrases vagues ! Voyons ! quel est ton but !

STENSGARD. — Mon but, je peux bien te le confier à toi, est de devenir avec le temps député ou même ministre et de me marier avantageusement avec une jeune fille de famille riche et distinguée.

FIELDBO. — Ah ! Et tu espères avec l'aide du chambellan...?

STENSGARD. — Je ne compte que sur moi-même. Je réussirai et je dois réussir, mais par mes seules forces. Du reste, nous avons le temps. Pour le moment, je ne

veux que jouir de la beauté du paysage et de la lumière du soleil.

FIELDBO. — Ici ?

STENSGARD. — Oui, ici, parce que l'on y pratique les bonnes manières, parce que l'existence a du charme, parce que la causerie est élégante et facile, comme un jeu de raquettes, ici. Ah ! Fieldbo, j'ai compris ici seulement ce que c'est, au juste, que la distinction ! N'éprouves-tu pas la sensation que tu deviens plus raffiné ici ? Les gens parvenus sont tout autrement. Si je pense à la fortune de Monsen, j'ai la vision des billets de banque gras et de billets à ordre sales. Tandis qu'ici, ici c'est du métal, de l'argent brillant. Il en est de même pour les gens. Le chambellan, quel excellent et distingué vieillard !

FIELDBO. — C'est vrai.

STENSGARD. — Et le fils ! Impertinent, franc, actif...

FIELDBO. — C'est vrai.

STENSGARD. — Et la belle fille ! Une perle ! Mon Dieu, quelle nature riche et originale !

FIELDBO. — Thora... Mademoiselle Bratsberg a tout à fait la même nature.

STENSGARD. — Oui, peut-être, mais elle n'est pas aussi bien douée.

FIELDBO. — Oh ! tu ne la connais pas ! Tu ne sais pas combien elle est sérieuse, sincère, vraie !

STENSGARD. — La belle fille ! Si franche ! Presque impertinente ; et si clairvoyante, si charmeuse !

FIELDBO. — Ma parole, je crois que tu en es amoureux !

STENSGARD. — Amoureux d'une femme mariée ! Es-tu

fou ? A quoi cela me mènerait-il ? Mais je vais devenir amoureux, en effet, je le sens. Oui, elle est bien sérieuse, sincère et vraie !

FIELDBO. — Qui ?

STENSGARD. — Mademoiselle Bratsberg.

FIELDBO. — Comment ? tu ne penses pas à ... ?

STENSGARD. — Si, j'y pense.

FIELDBO. — Je t'assure que c'est tout à fait impossible.

STENSGARD. — Fi donc ! la volonté est une force, mon cher. Tu verras que c'est possible.

FIELDBO. — Enfin, voilà qui est d'une singulière légèreté, car, hier, tu étais amoureux de mademoiselle Monsen !

STENSGARD. — Je m'étais un peu pressé ; mais tu m'as déconseillé toi-même de persévérer.

FIELDBO. — Et maintenant je te conseille d'une façon plus catégorique de ne penser ni à l'une ni à l'autre.

STENSGARD. — Vraiment ! Tu veux, sans doute, te prononcer toi-même pour l'une d'elles.

FIELDBO. — Non, je t'assure.

STENSGARD. — Cela ne saurait m'arrêter, d'ailleurs. Si l'on se met sur mon chemin, si l'on me fait obstacle, je ne tiens plus compte de rien.

FIELDBO. — Prends garde que je n'en dise autant!

STENSGARD. — Toi? Quel droit as-tu de te poser en tuteur de la famille Bratsberg?

FIELDBO. — Je suis leur ami.

STENSGARD. — Bah! on ne me prend pas avec de pareils sophismes! C'est pour toi pure affaire d'égoïsme. Ta petite vanité est flattée de te voir dans cette maison

comme un coq en pâte; et c'est uniquement pour cela que tu veux m'en éloigner.

FIELDBO. — Cela vaudrait aussi beaucoup mieux pour toi. Tu es ici sur un terrain dangereux.

STENSGARD. — Vraiment? Je te remercie, je saurai étayer le terrain.

FIELDBO. — Soit, essaye! Mais je te prédis qu'il ne tardera pas à s'effondrer sous tes pas.

STENSGARD. — Bon! Tu prépares quelque trahison, je préfère le savoir. Je te connais maintenant, je sais que tu es mon ennemi, le seul que j'ai ici.

FIELDBO. — Non, je ne suis pas ton ennemi.

STENSGARD. — Oui, tu l'es, tu l'as toujours été, même quand nous étions ensemble au collège. Toi, comme tout le monde, me considère ici, bien que je sois un étranger. Et toi qui me connais, tu ne m'as jamais rendu justice. C'est du reste ton défaut principal de ne jamais pouvoir reconnaître le mérite chez les autres. Tu es allé à Christiania, tu as fait partie des cercles et tu as passé ton temps à décrier les gens. Ces choses là se paient : on perd le sens du beau, de l'enthousiasme et l'on finit par n'être plus bon à rien.

FIELDBO. — Est-ce que je ne suis bon à rien?

STENSGARD. — Tu n'as même pu jamais me rendre justice.

FIELDBO. — Mais que dois-je estimer en toi?

STENSGARD. — Tout au moins ma force de volonté que tout le monde constate, les gens qui festoyaient hier aussi bien que le chambellan et sa famille.

FIELDBO. — Le propriétaire Monsen, par exemple,

ainsi que son fils, les... Diable j'oubliais! Il y en a un là qui t'attend.

STENSGARD. — Un, qui?

FIELDBO. — Un de ceux qui t'apprécient. *(Il ouvre la porte.)* Aslaksen, entrez!

STENSGARD. — Aslaksen!

SCÈNE X

Les mêmes, ASLAKSEN

ASLAKSEN. — Ah, enfin!

FIELDBO. — Au revoir, je ne veux pas déranger les amis.

(Il descend au jardin.)

SCÈNE XI

STENSGARD, ASLAKSEN

STENSGARD. — Par le diable, que venez-vous faire ici?

ASLAKSEN. — Vous m'avez promis hier un compte-rendu de la fondation de notre société.

STENSGARD. — Attendez encore un peu.

ASLAKSEN. — C'est impossible, monsieur Stensgard, le journal paraît demain matin.

STENSGARD. — Mais non, il faut tout changer. Nous entrons dans une phase nouvelle. Il est survenu des circonstances qui m'obligent à retirer ce que j'ai dit hier sur le chambellan.

ASLAKSEN. — Sur le chambellan,... c'est déjà composé.

STENSGARD. — Supprimez-le. Ça ne me convient pas sous cette forme. Vous me regardez? Ne me croyez-vous pas capable de bien diriger notre société?

ASLAKSEN. — Dieu me garde de cette pensée! Mais je voudrais cependant vous faire remarquer...

STENSGARD. — Pas d'observations, je n'en souffrirai pas.

ASLAKSEN. — Monsieur l'avocat, savez-vous que je risque mon pain? Le savez-vous?

STENSGARD. — Non, je ne le sais pas.

ASLAKSEN. — C'est ainsi. Cet hiver, avant que vous n'arriviez, mon journal marchait beaucoup mieux. Je le rédigeais moi-même, d'après un principe fixe qui est celui-ci : c'est le grand public qui fait vivre les journaux, mais le grand public est le mauvais public, il lui faut donc un mauvais journal. Tous les numéros étaient conçus dans cet esprit.

STENSGARD. — Mal, incontestablement.

ASLAKSEN. — Oui, et je m'en trouvais très bien; mais vous êtes venu. Vous avez répandu vos idées, mon journal a pris une opinion et il en est résulté que les amis de Lundestad m'ont lâché. Ceux qui me restent paient mal.

STENSGARD. — Mais le journal est devenu bon.

ASLAKSEN. — Je ne puis pas vivre d'un bon journal, moi. Si la localité prenait de l'animation, de la vie, comme vous le promettiez hier, on attacherait au pilori tous les gens influents et mon journal publierait des articles que tout le monde voudrait lire. Mais voilà que vous manquez à votre parole!

STENSGARD. — Pensiez-vous que j'allais me mettre à votre service pour faire du scandale? Non, merci, mon brave homme!

ASLAKSEN. — Monsieur l'avocat, ne me réduisez pas au désespoir, ça tournerait mal.

STENSGARD. — Que voulez-vous dire?

ASLAKSEN. — Que je serais contraint d'avoir recours à d'autres procédés pour rendre mon journal productif. Avant votre arrivée, je le remplissais avec des accidents, des suicides, des choses qui n'étaient pas arrivées quelquefois. Mais maintenant que vous avez tout bouleversé, le public veut une autre pâture.

STENSGARD. — Eh bien, moi, je n'ai que ceci à vous répondre : si vous me désobéissez, si vous enfreignez mes ordres, j'irai immédiatement chez l'imprimeur Halm et nous fondrons un autre journal. Nous avons assez d'argent, croyez-le bien. Avant quinze jours votre feuille de choux sera coulée.

ASLAKSEN (*très pâle*). — Ne faites pas cela.

STENSGARD. — Si, je le ferai; et je suis homme à rédiger un journal de façon à lui attirer le grand public.

ASLAKSEN. — Dans ce cas, je vais immédiatement trouver le chambellan.

STENSGARD. — Vous? Qu'avez-vous à lui dire?

ASLAKSEN. — Croyez-vous que je n'ai pas compris pourquoi il vous a invité? Il a peur de vous et vous en abusez. Mais s'il a peur de ce que vous avez l'intention de faire, il aura peur aussi de ce que je le menacerai d'imprimer. De cette façon, j'aurai ma part de bénéfice.

STENSGARD. — Vous oseriez? Un gâte-métier comme vous?

ASLAKSEN. — Vous allez en avoir la preuve. Pour que votre discours ne paraisse pas dans mon journal, il faudra que le chambellan me paie.

STENSGARD. — Osez faire cela! Osez-le! Vous êtes ivre, mon ami.

ASLAKSEN. — Dans une certaine mesure, mais je deviendrai un vrai lion pour défendre mon dernier morceau de pain, si l'on veut me l'enlever. Vous n'avez pas idée du pitoyable spectacle que présente ma maison : une femme toujours au lit, un enfant infirme...

STENSGARD. — Que m'importe ? Voulez-vous que j'aille me salir dans votre fange ? Que m'importent vos femmes malades et vos enfants estropiés ? Osez vous mettre sur mon chemin et dans un an vous serez à la charge de la caisse des pauvres !

ASLAKSEN. — Je vais patienter vingt-quatre heures.

STENSGARD. — Ah! vous commencez à devenir raisonnable.

ASLAKSEN. — J'avertirai mes lecteurs que, par suite d'une indisposition prise à la fête, mon rédacteur n'a pas pu...

STENSGARD. — Eh bien, oui, faites cela. Un peu plus tard, nous nous entendrons peut-être.

ASLAKSEN. — Que ce soit bientôt... Réfléchissez bien, monsieur l'avocat. Mon journal est mon unique vache à lait.

(Il disparaît dans le fond.)

SCÈNE XII

STENSGARD, LUNDESTAD

LUNDESTAD. — Hé bien, monsieur l'avocat Stensgard?

STENSGARD. — Hé bien, monsieur Lundestad?

LUNDESTAD. — Vous êtes seul? Si cela ne vous ennuie pas, je causerais volontiers un instant avec vous.

STENSGARD. — A vos ordres.

LUNDESTAD. — D'abord je dois vous prévenir de ceci: Si l'on vous rapporte que j'ai dit quelque chose de désavantageux sur votre compte, il ne faudra pas le croire.

STENSGARD. — Sur moi? Qu'est-ce que vous auriez pu dire?

LUNDESTAD. — Rien, je vous assure, mais il y a tant de gens mal intentionnés qui cherchent à brouiller les gens...

STENSGARD. — Oui, en somme, nous voilà arrivés à nous trouver placés l'un vis-à-vis de l'autre dans une fausse situation.

LUNDESTAD. — C'est une situation tout à fait naturelle au contraire, monsieur Stensgard. C'est la situation de ce qui est jeune vis-à-vis de ce qui est vieux.

STENSGARD. — Mais non, monsieur Lundestad, vous n'êtes pas si vieux!

LUNDESTAD. — Si, si, je me fais vieux. Je siège déjà au Starthing depuis 1839. Il faut maintenant que je songe à prendre ma retraite.

STENSGARD. — Prendre votre retraite?

LUNDESTAD. — Les temps changent, voyez-vous. Il y a de nouveaux devoirs à remplir et pour les remplir il faut de nouvelles forces.

STENSGARD. — Sincèrement, monsieur Lundestad, vous voulez céder la place à Monsen ?

LUNDESTAD. — A Monsen ? Non, ce n'est pas à Monsen que je veux céder la place.

STENSGARD. — Alors je ne comprends pas.

LUNDESTAD. — Supposons que je cède la place à Monsen, croyez-vous qu'il aurait quelque chance d'être élu ?

STENSGARD. — C'est difficile à dire ; l'élection des électeurs du premier degré aura lieu dès après-demain et on n'a pas encore suffisamment travaillé l'opinion, mais...

LUNDESTAD. — Je crois que cela ne pourrait pas réussir. Mon parti et celui du chambellan ne voteraient pas pour lui. Je dis « mon parti » c'est une manière de parler. Je veux dire les propriétaires, les anciennes familles qui ont une situation solidement assise et qui sont d'ici ; tous ces gens-là ne veulent pas entendre parler de Monsen qui est un immigré, un étranger à la localité, il n'a pas de vrais partisans. Il a fallu qu'il travaille rudement pour se frayer un chemin, il a dû abattre autour de lui, non seulement des bois mais aussi des familles.

STENSGARD. — Alors si vous croyez qu'il n'a aucune chancé...

LUNDESTAD. — Hé ! ce sont des dons bien rares que ceux que vous possédez, monsieur Stensgard. Dieu vous a bien doté, mais il y a une petite chose qu'il aurait dû vous donner par dessus le marché.

STENSGARD. — Et laquelle ?

LUNDESTAD. — Dites-moi, monsieur Stensgard, pour-

quoi ne pensez-vous jamais à vous-même ; pourquoi n'avez-vous aucune ambition ?

STENSGARD. — De l'ambition ?... Moi ?

LUNDESTAD. — Pourquoi dépensez-vous vos forces pour les autres ? Bref, pourquoi ne voulez-vous pas vous-même entrer au Starthing ?

STENSGARD. — Moi ? Vous ne parlez pas sérieusement.

LUNDESTAD. — Vous avez acquis le droit électoral à ce qu'on m'a dit. Mais si vous ne profitez pas de l'occasion qui se présente, il viendra peut-être quelqu'un qui sera bien en selle... et alors vous ne pourrez le désarçonner.

STENSGARD. — Au nom du ciel ! Pensez-vous ce que vous dites, monsieur Lundestad ?

LUNDESTAD. — Cela ne nous mène à rien. Si vous ne voulez pas, alors...,

STENSGARD. — Si je ne veux pas ? Je vous avouerai franchement que je ne suis pas si dénué d'ambitions que vous le croyez. Mais pensez-vous réellement que ce soit possible ?

LUNDESTAD. — Je le crois. Je ferai moi-même tout ce qui sera en mon pouvoir, le chambellan aussi, car il connaît vos capacités. Vous avez la jeunesse pour vous et...

STENSGARD. — Monsieur Lundestad, vous êtes, je le vois bien, mon véritable ami.

LUNDESTAD. — Et si vous étiez mon ami, vous, vous me déchargeriez de ce lourd fardeau que vos jeunes épaules porteront plus aisément que les miennes.

STENSGARD. — Remettez-vous en à moi pour cela, et ne craignez pas que je vous abandonne.

LUNDESTAD. — Ainsi, vous n'avez pas d'objections ?

STENSGARD. — Voici ma main !

LUNDESTAD.—Merci. Croyez-moi, monsieur Stensgard, vous n'aurez pas occasion de vous en repentir. Maintenant il faut nous mettre à l'œuvre avec prudence. Tâchons de nous faire nommer tous les deux électeurs du second dégré. Moi, je vous proposerai pour me succéder et vous, vous exposerez vos idées et vous répondrez aux adversaires.

STENSGARD. — Oh ! quand nous en serons là, nous aurons gagné la partie. Vous êtes tout puissant dans les réunions d'électeurs.

LUNDESTAD. — Il y a des degrés dans la toute-puissance. Faites valoir naturellement vos talents d'orateur, et voyez à laisser de côté surtout tout ce qui pourrait être choquant ou...

STENSGARD. — Vous ne voulez pas dire que je dois rompre avec mon parti ?

LUNDESTAD. — Étudiez la question avec soin. Que veut-on dire en déclarant qu'il y a ici deux partis ? — On veut dire simplement qu'il y a des familles qui possèdent des biens bourgeois et qui ont une part dans l'administration des affaires publiques — c'est le parti dont je suis — et que de l'autre côté, il y a la foule de nos concitoyens plus jeunes qui veulent aussi avoir leur part de la richesse et du pouvoir. Mais ce dernier parti... vous en sortirez naturellement, quand vous ferez partie du Starthing et que vous aurez acquis, en même temps, une situation solide de propriétaire, car cela est nécessaire, monsieur Stensgard.

STENSGARD. — Oui, je le crois aussi. Mais le temps est

court, on n'acquiert pas une pareille situation en un tour de main.

LUNDESTAD. — Non, naturellement, mais vous pourriez peut-être, pour le moment, vous contenter d'espérances.

STENSGARD. — D'espérances.

LUNDESTAD. — Seriez-vous opposé à l'idée d'une bonne dot, monsieur Stensgard ? Il y a de très riches héritières dans le pays, et pour un homme comme vous qui a de l'avenir et qui peut espérer arriver aux postes les plus élevés... Croyez-m'en, il n'en est pas une qui vous refusera si vous savez manœuvrer.

STENSGARD. — Surtout si vous venez à mon aide. Ah! vous m'ouvrez là de bien larges horizons, de magnifiques perspectives ! Tout ce que j'espérais, tout ce que je désirais, mes rêves les plus lointains eux-mêmes deviennent de vivantes réalités.

LUNDESTAD. — Oui, ouvrons l'œil, monsieur Stensgard. Je vois que votre ambition est déjà éveillée. C'est bien, le reste ira tout seul. Merci, en attendant. Je n'oublierai jamais que vous avez bien voulu décharger mes vieilles épaules du fardeau du pouvoir.

SCÈNE XIII

Les mêmes, BRATSBERG, ERIK, HEJRE, FIELDBO, SELMA, THORA, des invités.

(Quelques invités rentrent dans le salon. Deux servantes apportent des lampes et des rafraîchissements, au cours de la scène.)

SELMA. (*Elle s'approche du piano au fond*).—Restez, monsieur Stensgard, nous allons jouer aux jeux innocents.

STENSGARD. — Avec plaisir, j'y suis merveilleusement disposé.

(Il la rejoint au fond du salon, ils causent ensemble et font les préparatifs.)

ERIK (*à voix basse*). — Que vient de me raconter mon père, monsieur Hejre? Que signifiait ce discours de M. Stensgard, hier?

HEJRE. — Hé, hé, ne le sait-on pas?

ERIK. — Non, ma femme, moi et quelques amis de la ville, nous étions à déjeuner, nous sommes allés ensuite au bal du cercle. Mais mon père dit que M. Stensgard a déjà rompu avec les gens de Storli et qu'il a été horriblement grossier envers Monsen.

HEJRE. — Envers Monsen? Vous avez sans doute mal entendu, mon très cher.

ERIK. — C'est possible; il y avait tant de monde autour de nous. Mais j'ai bien entendu que...

HEJRE. — Suffit. Attendez jusqu'à demain matin;

l'histoire sera tout au long dans le journal d'Aslaksen. On vous la servira au déjeuner.

(Il s'éloigne.)

BRATSBERG. — Hé bien, mon cher Lundestad, cette lubie dure-t-elle toujours ?

LUNDESTAD. — Ce n'est pas une lubie, monsieur le chambellan. Quand on se voit en danger d'être jeté par dessus bord, il faut savoir prendre soi-même cette résolution.

BRATSBERG. — Bah! Ce sont des phrases. Qui songe à vous écarter ?

LUNDESTAD. — Hum! Je suis un vieux prophète. Je vois venir le vent. Il y a un changement dans l'atmosphère. J'ai déjà un remplaçant : l'avocat Stensgard est disposé...

BRATSBERG. — L'avocat Stensgard ?

LUNDESTAD. — Oui, est-ce que ce n'était pas entendu ? Quand vous m'avez dit qu'il avait besoin d'être secouru, appuyé, j'ai cru que vous me donniez le conseil de me démettre en sa faveur.

BRATSBERG. — Je pensais seulement à la lutte qu'il a engagée contre ces démolissantes fourberies en honneur à Storli.

LUNDESTAD. — Mais comment aviez-vous la certitude que Stensgard romprait avec ces gens-là ?

BRATSBERG. — Mon cher, il m'a prouvé sa sincérité, hier soir.

LUNDESTAD. — Hier soir ?

BRATSBERG. — Oui, quand il a parlé de la néfaste influence de Monsen.

LUNDESTAD (*étonné*). — De Monsen ?

BRATSBERG. — Oui. Il a été très dur, insolent même, il l'a appelé sac d'écus et basilic ou dragon, je ne sais plus au juste. C'était fort amusant !

LUNDESTAD. — Amusant! Vous trouvez ?

BRATSBERG. — Je ne m'en cache pas, Lundestad, je lui sais gré de cette sortie. Aussi, maintenant, nous faut-il le soutenir, car après une attaque aussi violente...

LUNDESTAD. — Que celle d'hier ?

BRATSBERG. — Oui.

LUNDESTAD. — A la fête ?

BRATSBERG. — Oui, à la fête.

LUNDESTAD. — Contre Monsen ?

BRATSBERG. — Oui! contre Monsen et sa bande. Ils vont naturellement essayer de se venger maintenant, on ne peut pas s'en étonner.

LUNDESTAD (*d'un air convaincu*). — Oui, il faut soutenir M. Stensgard, c'est clair.

THORA. — Père, viens jouer.

BRATSBERG. — Quelle idée singulière, mon enfant !

THORA. — Mais oui, viens, Selma le désire.

BRATSBERG. — Alors il faut que je m'exécute. (*Bas*). C'est tout de même triste pour Lundestad. Il se fait vieux décidément. Imagine-toi qu'il n'a pas même compris ce que Stensgard disait hier...

THORA. — Viens! viens! Nous allons jouer.

(Elle l'entraîne).

ERIK. — Monsieur Hejre, vous êtes le juge des gages.

HEJRE. — Hé! hé! c'est ma première nomination en ce bas monde.

STENSGARD. — C'est à cause de vos fréquents rapports avec la justice, monsieur Hejre !

HEJRE. — Oh ! mes jeunes amis, je me ferais un véritable plaisir de vous condamner tous à la fois... suffit !

STENSGARD (*se glissant près de Lundestad*). — Vous avez causé avec le chambellan ; il a peut-être été question de moi ?

LUNDESTAD. — Hélas ! de l'incident d'hier soir.

STENSGARD. — Diable !

LUNDESTAD. — Il trouve que vous avez été insolent.

STENSGARD — Je me le reproche bien assez.

LUNDESTAD. — Vous pourriez peut-être réparer cela maintenant.

ERIK. — Monsieur Stensgard, c'est votre tour.

STENSGARD. — Me voilà ! (*Rapidement*). Comment faire ?

LUNDESTAD. — Si l'occasion s'en présente, faites vos excuses au chambellan.

STENSGARD. — Oui, certainement; oui, oui.

SELMA. — Vite ! vite !

STENSGARD. — Me voici, chère madame, me voici !

(Le jeu continue au milieu d'éclats de rire. Quelques personnes âgées jouent aux cartes. Lundestad s'assied à gauche ; Hejre est auprès de lui).

HEJRE. — Ce blanc-bec prétend que j'ai eu des démêlés avec la justice.

LUNDESTAD. — On ne peut nier qu'il soit fort insolent.

HEJRE. — Et c'est ce qui fait que toute la famille Bratsberg le choie. Ça fait pitié de voir comme ils le craignent.

LUNDESTAD. — Vous vous trompez en cela. Le cham-

bellan ne le craint pas. Il croit que le discours d'hier s'appliquait à Monsen.

HEJRE. — A Monsen ? Quelle folie !

LUNDESTAD. — C'est ainsi ; Ringdal et sa petite fille l'ont abusé.

HEJRE. — Alors, il va le trouver et l'invite à un grand dîner, ma parole d'honneur, c'est délicieux ! Non, savez-vous, c'est là une chose dont je ne pourrai m'empêcher de parler.

LUNDESTAD. — Non, je vous en prie, n'en dites rien, Bratsberg est votre vieux camarade d'école et bien qu'il se soit montré un peu dur envers vous...

HEJRE. — Hé hé ! je lui rendrai cela avec usure.

LUNDESTAD. — Faites attention, le chambellan est puissant ; on ne joue pas avec les lions...

HEJRE. — Bratsberg un lion ? Peuh ! il est bête, mon cher, et je ne le suis pas. Oh ! quelles jolies chicanes, quelles allusions méchantes ! quels traits cruels je vais tirer de tout cela, quand j'aurai mis en train notre grand procès.

SELMA. (*A Hejre*). — Monsieur le juge, que doit faire celui à qui appartient ce gage ?

ERIK. (*A Hejre sans être remarqué.*) — Il est à Stensgard ; trouvez quelque chose d'amusant.

HEJRE. — Ce gage ? Laissez-moi voir un peu. Ça pourrait bien être... Suffit !... Qu'il fasse un discours.

SELMA. — Il est à M. Stensgard

STENSGARD. — Oh ! non ; dispensez-m'en, j'ai trop mal parlé hier.

BRATSBERG. — Fort bien, au contraire, monsieur Stensgard. Je m'y connais aussi un peu en éloquence.

LUNDESTAD. (*A Hejre.*) — Diable ! pourvu qu'il ne se rétracte pas !

HEJRE. — Se rétracter ? Hé ! hé ! vous êtes bon, vous. J'ai eu une magnifique inspiration. (*Bas à Stensgard*). Si vous avez mal parlé hier, vous pouvez vous rétracter aujourd'hui.

STENSGARD (*frappé d'une idée soudaine*). — Lundestad, voici l'occasion qui s'offre !

LUNDESTAD (*en s'éloignant*). — Manœuvrez bien.

(Il cherche son chapeau et gagne lentement la porte).

STENSGARD. — Eh bien, oui, je vais faire un discours

LES DAMES. — Bravo ! bravo !

STENSGARD. — Prenez vos verres, mesdames, messieurs. Je vais faire un discours qui commence par un conte, car dans ce milieu charmant je me sens inspiré par la muse de la poésie.

ERICK. (*Aux dames*). — Ecoutez ! écoutez !

STENSGARD. (*Le chambellan prend son verre sur la table de jeu et se tient debout. Ringdal, Fieldbo et quelques autres arrivent du jardin*). — Un jour de printemps, un coucou s'en vint voltiger dans le vallon. Le coucou est un oiseau qui porte bonheur. Sur la lisière de la forêt il y avait une grande fête d'oiseaux et, par groupes, s'en allaient en chantant des oiseaux sauvages et des oiseaux domestiques. Les poules arrivaient en caquetant, les oies en criant ; mais de la basse-cour de Storli descendit un gros dindon, bruyant, qui gloussait, battait des ailes, se gonflait, se rengorgeait, et disait, dans son langage : « Je suis le roi de Storli ! »

BRATSBERG. — Délicieux ! Écoutez !

STENSGARD. — Il y avait aussi là un vieux pic. Perché sur

un tronc d'arbre il se mit à picorer, à crier, à frapper de son bec pointu de ci de là pour trouver les insectes avec lesquels il nourrit sa bile. De partout on entendait son : pick ! pick ! pick ! C'était lui.

ERIK. — Mille pardons, n'était-ce pas plutôt une cigogne, ou?...

HEJRE. — Suffit!

STENSGARD. — C'était un vieux pic. Leur assemblée commençait à s'animer. Bientôt ils trouvèrent un personnage sur lequel ils pouvaient glousser, ils rapprochèrent aussitôt leurs petites têtes et gloussèrent en chœur, longtemps, jusqu'à ce que le jeune coucou se mit de la partie et gloussa aussi avec eux.

FIELDBO (*bas à Stensgard*). — Au nom du ciel, tais-toi!

STENSGARD. — Mais le personnage dont il s'agissait était un aigle qui avait choisi un rocher solitaire pour y jouir de son repos. Tous étaient ligués contre lui. « C'est l'effroi de tout le voisinage, » disait un horrible corbeau. Mais l'aigle, à ce moment, vola majestueusement au bas de son rocher, vint prendre le coucou dans le vallon et l'emmena avec lui sur les hauteurs..... Il fit ainsi la conquête d'un cœur. D'une aile légère l'oiseau de bonheur s'envola au-dessus de la plaine mesquine vers le repos, vers le soleil ; et là il apprit à mépriser le gloussement des poulaillers ainsi que les champs stériles.

FIELDBO. — Conclusion ! Conclusion ! Musique !

BRATSBERG. — Silence, n'interrompez pas !

STENSGARD. — Monsieur le chambellan, mon conte est terminé et, devant cette nombreuse assemblée, je vous adresse mes excuses pour ce qui s'est passé hier.

BRATSBERG (*faisant un pas en arrière*). — A moi ?

STENSGARD. — Et mes remerciements pour la façon dont vous vous êtes vengé. Vous aurez désormais en moi un champion dévoué. Mesdames, messieurs, un hurrah à M. le chambellan Bratsberg !

BRATSBERG (*Il chancelle et s'appuie à la table*). — Je vous remercie, monsieur l'avocat.

LES INVITÉS (*tous un peu gênés*). — A monsieur le chambellan ! A monsieur le chambellan !

BRATSBERG. — Mesdames, messieurs !... (*Bas*). Thora !

THORA. — Père !

BRATSBERG. — Docteur, docteur, qu'avez-vous fait ?

STENSGARD (*le verre à la main, rayonnant de joie*). — Maintenant reprenons nos places ! Fieldbo, entre aussi dans l'Union des jeunes ! Le jeu bat son plein.

HEJRE (*au premier plan, à gauche*). — Oui, le jeu bat son plein ?

(Lundestad disparaît dans le fond).

ACTE TROISIÈME

Une antichambre élégante avec une entrée dans le fond. A gauche, une porte qui donne sur le bureau du chambellan. Un peu plus loin, une autre porte qui donne sur le salon et une autre porte qui donne sur le cabinet de l'administrateur des forges. Devant ce cabinet une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

BRATSBERG, THORA

BRATSBERG. — Voilà les suites de cette comédie : des larmes, du chagrin.

THORA. — Ah ! si nous n'avions jamais connu cet affreux Stensgard !

BRATSBERG. — Dis plutôt cet affreux Fieldbo.

THORA. — Fieldbo ?

BRATSBERG. — Oui, Fieldbo. N'est-ce pas lui qui m'a trompé ?

THORA. — Non, cher père, c'est moi.

BRATSBERG. — Toi ? Tous les deux alors ? Tous les deux derrière mon dos ! C'est du propre !

THORA. — O père, si tu savais !

BRATSBERG. — Je sais, je sais, j'en sais beaucoup trop.

SCÈNE II

Les mêmes, FIELDBO

FIELDBO. — Bonjour, monsieur le chambellan ! Bonjour, mademoiselle !

BRATSBERG. — Ah ! vous voilà, oiseau de malheur !

FIELDBO. — Ç'a été, en effet, un incident bien désagréable.

BRATSBERG (*il regarde par la fenêtre*). — Vous trouvez ? Vraiment ?

FIELDBO. — Je crois que vous aurez remarqué que j'ai, pendant tout le temps, observé Stensgard. Malheureusement, en entendant dire qu'on allait jouer aux jeux innocents, j'ai cru qu'il n'y avait pas de danger.

BRATSBERG (*il frappe du pied*). — Etre mis au pilori par un pareil écervelé ! Qu'est-ce que mes invités ont dû penser de moi ? Que j'ai voulu bêtement acheter cet homme, ce... ce... comment Lundestad l'appelle-t-il ?

FIELDBO. — Mais...

THORA (*sans être vue de son père*). — Chut !

BRATSBERG (*après un silence à Fieldbo*). — Répondez-moi franchement, docteur, suis-je réellement plus sot que la généralité des hommes ?

FIELDBO. — Pouvez-vous me poser une pareille question, monsieur le chambellan ?

BRATSBERG. — Enfin, comment se fait-il que j'ai été probablement le seul à ne pas comprendre que ce maudit discours était dirigé contre moi ?

FIELDBO. — C'est que vous ne voyez pas votre propre situation dans le district avec les mêmes yeux que le reste de la population.

BRATSBERG. — Je la vois comme feu mon père la voyait, et l'on n'a jamais osé lui faire une semblable vilenie.

FIELDBO. — Votre père est mort vers 1830.

BRATSBERG. — Oui, et bien des choses ont changé depuis lors ; du reste, je suis cause de ce qui arrive ; je me suis trop mêlé au peuple. C'est pourquoi on me compare maintenant au propriétaire Lundestad.

FIELDBO. — Oui, mais à proprement parler, je ne vois pas beaucoup de déchéance là-dedans.

BRATSBERG. — Oh ! vous me comprenez très bien. Je ne tire naturellement pas vanité des distinctions sociales, mais ce que j'honore et ce que je demande que les autres honorent aussi, c'est l'honnêteté qui est héréditaire dans notre famille. Quand on se mêle comme Lundestad à la vie publique, on se trouve quelquefois forcé à des compromis et on ne peut pas conserver aussi bien son indépendance de caractère et de conduite. C'est pourquoi Lundestad doit se résigner à ce qu'on lui jette de la boue. Mais qu'on me laisse tranquille, je suis en dehors des partis, moi.

FIELDBO. — Pas absolument, monsieur le chambellan, puisque vous avez été enchanté tant que vous avez cru que ces attaques étaient dirigées contre Monsen.

BRATSBERG. — Ne prononcez pas le nom de Monsen ici. C'est lui qui a perdu la moralité du pays; et malheureusement il a aussi tourné la tête à monsieur mon fils.

THORA. — Erik?

FIELDBO. — Votre fils ?

BRATSBERG. — Oui ; quel besoin avait-il de se jeter dans des spéculations commerciales ?

FIELDBO. — Mais, cher monsieur, il faut bien qu'il vive ; et...

BRATSBERG. — Avec un peu d'économie, ne pourrait-il pas vivre, et bien vivre, de l'héritage de sa mère ?

FIELDBO. — Peut-être pourrait-il en vivre ; mais, dans ce cas, pourquoi vivrait-il ?

BRATSBERG. — Pourquoi ? Évidemment il faut avoir un but ; eh bien, il a étudié le droit, pourquoi ne se consacrerait-il pas au droit ?

FIELDBO. — Ce serait contraire à sa nature ; il ne pourrait pas non plus songer à obtenir immédiatement un emploi. Vous vous êtes réservé à vous-même l'administration de votre fortune. Votre fils n'a pas d'enfants à élever, et puis, lorsque dans de semblables conditions on voit des gens, partis de rien, arriver au demi-million...

BRATSBERG. — Un demi-million ? Ah ! tenons-nous-en aux cent mille ; mais on n'amasse pas un demi-million, ni même cent mille couronnes avec des mains nettes. Ce n'est peut-être pas là l'opinion du monde : le monde, au contraire, vous applaudira de votre succès, mais la conscience... Mon fils ne doit se livrer à aucun commerce semblable : soyez sans crainte, le commerçant Bratsberg ne gagnera pas un demi-million.

SCÈNE III

Les mêmes, SELMA

SELMA. — Mon mari n'est pas ici?

BRATSBERG. — Bonjour, mon enfant. Tu cherches ton mari?

SELMA. — Oui, il m'avait dit qu'il viendrait ici, M. Monsen est venu ce matin, et...

BRATSBERG. — Monsen? Est-ce que Monsen vient chez nous maintenant?

SELMA. — Quelquefois, pour affaires; mais, chère Thora, qu'as-tu? Tu as pleuré?

THORA. — Oh! ce n'est rien.

SELMA. — Si, si! A la maison, Erik était de mauvaise humeur; et ici... je vois à votre air à tous qu'il y a quelque chose. Qu'est-ce?

BRATSBERG. — Rien qui te concerne dans tous les cas. Tu es trop délicate pour porter de lourds fardeaux, ma petite Selma. Allez-vous-en au salon. Si Erik a dit qu'il viendrait, il viendra sûrement.

SELMA. — Allons! soit... je vais me garer des courants d'air. (*Elle enlace la taille de Thora.*) Sais-tu que je pourrais t'étouffer, chère Thora! (*Elles sortent.*)

BRATSBERG. — Ils en sont déjà là, les deux spéculateurs! Ils devraient fonder une maison : la maison Monsen et Bratsberg! Cela sonnerait joliment! (*On frappe.*) Entrez!

SCÈNE VI

BRATSBERG, STENSGARD, FIELDBO

BRATSBERG. (*Il fait un pas en arrière.*) Comment?

STENSGARD. — Oui, c'est encore moi, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Je le vois bien.

FIELDBO. — Tu es fou, mon garçon!

STENSGARD. — Vous vous êtes retiré de bonne heure hier soir. Quand Fieldbo m'a expliqué la situation, vous étiez déjà parti.

BRATSBERG. — Mille pardon, mais toute explication serait superflue.

STENSGARD. — Évidemment; aussi ne croyez pas que ce soit dans ce but.

BRATSBERG. — Non! Alors!

STENGARD. — Je sais que je vous ai offensé.

BRATSBERG. — Je le sais aussi. Voulez-vous me dire, avant que je vous fasse mettre à la porte, pourquoi vous êtes venu?

STENSGARD. — Je suis venu parce que j'aime votre fille, monsieur le chambellan.

FIELDBO. — Hein!

BRATSBERG. — Qu'est-ce qu'il dit, docteur!

STENSGARD. — Oui, vous ne pouvez pas vous expliquer cela, monsieur le chambellan. Vous êtes un vieillard; vous n'avez jamais eu à lutter pour quoi que ce soit.....

BRATSBERG. — Et vous avez le front de...!

STENSGARD. — Je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Vous, vous? Ne voulez-vous pas vous asseoir?

STENSGARD. — Merci, je préfère rester debout.

BRATSBERG. — Que dites-vous de cela, docteur?

STENSGARD. — Oh! Fieldbo dira ce qu'il faut. Il est mon ami, le seul ami véritable que j'ai.

FIELDBO. — Non, non, mon cher. Ne comptes plus sur mon amitié. Après ce que tu...

BRATSBEBG. — Était-ce pour cela que M. le médecin des forges l'a introduit chez nous?

STENSGARD. — Vous ne me connaissez que par mes discours d'hier et d'avant-hier, c'est insuffisant, car je ne suis plus l'homme que j'étais. Les relations que j'ai eues avec vous et les vôtres ont eu sur moi l'influence d'une pluie de printemps. En une seule nuit la semence a germé, ne m'enlevez pas la lumière qui la fera fructifier. Je n'ai jamais été heureux dans le monde, avant ce moment-ci, j'ai été comme l'oiseau sur la branche...

BRATSBERG. — Mais ma fille?

STENSGARD. — Je saurai gagner son affection.

BRATSBERG. — Vous croyez; hum!

STENSGARD. — Oui, car je le veux. Rappelez-vous ce que vous m'avez raconté hier. Vous étiez aussi mécontent du mariage de votre fils et cependant tout a changé pour le mieux; profitez de l'expérience du passé, comme a dit Fieldbo.

BRATSBERG. — Oh! c'était là votre idée?

FIELDBO. — En aucune façon, non, monsieur le cham-

bellan, permettez-moi de causer un instant seul avec vous.

STENSGARD. — Folie! Je n'ai rien à te dire à toi. M. le chambellan, soyez à la fois habile et sage. Une famille comme la vôtre a besoin d'alliances nouvelles; sans cela la race s'abêtit.

BRATSBERG. — Non, c'est par trop fort!

STENSGARD. — Chut! Ne vous excitez pas! Renoncez à vos fastidieux préjugés de naissance : il n'y a que de la bêtise au fond de tout cela. Vous verrez quel ami vous avez en moi, quand vous me connaîtrez mieux; vous serez heureux de me compter au nombre des membres de votre famille. Oui, vous et votre fille aussi, je saurai l'y contraindre.

BRATSBERG. — Que pensez-vous de cela, docteur?

FIELDBO. — Je pense que c'est de la folie.

STENSGARD. — Oui, de ta part ce serait de la folie, mais moi j'ai un rôle à remplir dans le monde et je ne me laisse pas arrêter par des phrases et des hauts cris.

BRATSBERG. — Monsieur l'avocat, voici la porte!

STENSGARD. — Vous me chassez?

BRATSBERG. — Sortez!

STENSGARD. — Réfléchissez, monsieur le chambellan!

BRATSBERG. — Sortez, vous, dis-je. Vous êtes un chevalier d'industrie et un... un... J'ai oublié le mot... Voilà ce que vous êtes!

STENSGARD. — Qu'est-ce que je suis?

BRATSBERG. — Un... un... le mot me vient sur les lèvres... sortez!

STENSGARD. — Si vous vous mettez sur mon chemin, malheur à vous!

BRATSBERG. — Et qu'ai-je à redouter?

STENSGARD. — Je vous persécuterai, je vous attaquerai dans les journaux, je vous calomnierai, je ruinerai votre honneur si je peux. Vous saignerez sous le fouet, vous croirez voir dans le ciel des esprits acharnés à votre perte; vous tremblerez de peur et vous chercherez en vain un refuge contre ma colère.

BRATSBERG. — Cherchez vous-même un refuge dans une maison de santé, vous y serez à votre place.

STENSGARD. — Ah, ah! C'est un conseil bon marché... Je tiens à vous dire ceci, monsieur Bratsberg! La colère du Seigneur est en moi : c'est sa volonté que j'accomplis et vous vous y opposez; il m'a destiné aux plus grandes choses. N'ayez pas peur!... Bah! je vois que je n'arriverai pas à m'entendre avec vous aujourd'hui. Je n'exige rien, d'ailleurs, sinon que vous parliez à votre fille, que vous la mettiez à même de choisir. Pensez à vous et songez à elle. Où pouvez-vous espérer trouver un gendre au milieu de ces insignifiants et de ces inutiles? Fieldbo dit qu'elle est réfléchie, bonne et fidèle. Vous en savez assez; adieu, monsieur le chambellan. Il dépend de vous que je sois votre ami ou votre ennemi!

(Il sort.)

BRATSBERG. — Eh quoi! nous en sommes là! On ose me faire, chez moi, de pareilles propositions!

FIELDBO. — Stensgard était le seul qui put oser cela

BRATSBERG. — Lui aujourd'hui; demain un autre.

FIELDBO. — Qu'ils viennent; je les recevrai, moi!

BRATSBERG. — Vous! Vous qui êtes la cause de tout le mal! Ce Stensgard est le plus effronté coquin que j'aie

jamais vu! Et cependant... cependant, il y a en lui, ma foi, quelque chose qui me plaît.

FIELDBO. — Il a certainement du talent.

BRATSBERG. — Il a une grande franchise, monsieur le docteur; il ne cache pas son jeu, lui, comme certaines gens; il...

FIELDBO. — A quoi bon revenir là-dessus. Montrez seulement beaucoup de fermeté. Avec Stensgard, il faut dire mille fois non plutôt qu'une.

BRATSBERG. — Gardez vos conseils pour vous; et, croyez-m'en sur parole, ni lui, ni aucun autre, ni...

SCÈNE V

BRATSBERG, RINGDAL

RINGDAL. — Mille pardons, monsieur le chambellan; un mot. (*Il lui parle bas.*)

BRATSBERG. — Comment? chez vous?

RINGDAL. — Il est arrivé par la porte du fond et a demandé la faveur d'être reçu avec tant d'insistance!...

BRATSBERG. — Hum! Docteur, allez donc trouver ces dames un moment. Il y a là une personne qui... Ne dites rien à Selma de Stensgard et de sa visite. Épargnons-lui ces histoires. Quant à Thora, il me serait agréable aussi qu'elle n'en sut rien, car... Ayez la bonté de passer de ce côté.

(Fieldbo entre dans le salon. Ringdal est revenu dans son cabinet).

SCÈNE VI

BRATSBERG, MONSEN

MONSEN. — Je vous demande pardon, monsieur le chambellan.

RRATSBERG. — Entrez! entrez! Que désirez-vous?

MONSEN. — Oh! je ne puis vous dire cela ainsi. Du reste, je possède à peu près tout ce que je puis souhaiter.

BRATSBERG. — C'est-à-dire beaucoup, hein?

MONSEN. — J'ai eu de la chance; je suis parvenu à ce que je voulais; il me tarde même de me débarrasser du fardeau.

BRATSBERG. — Je vous félicite, vous et beaucoup d'autres.

MONSEN. — Et si je pouvais rendre service à M. le chambellan.

BRATSBERG. — A moi?

MONSEN. — Il y a cinq ans, lorsqu'on a mis aux enchères les bois de la commune, vous avez surenchéri.

BRATSBERG. — Oui, mais vous plus que moi, et ils vous ont été adjugés.

MONSEN. — Vous pourriez vous en rendre acquéreur maintenant qu'ils sont bien améliorés.

RBATSBERG. — Vous voulez dire qu'on a fait des coupes réellement criminelles.

MONSEN. — Ils ont encore une grande valeur; et, grâce à vos soins, dans quelques années...

BRATSBERG. — Merci ; j'ai le regret de ne pouvoir pas m'occuper de cette affaire.

MONSEN. — Il y aurait beaucoup à gagner, monsieur le chambellan, et, pour ce qui me concerne, à vous parler franc, j'ai en vue une grosse spéculation. C'est une affaire qui rapporterait beaucoup, je veux dire qui rapporterait énormément : quelque chose comme deux cent mille couronnes.

BRATSBERG. — Deux cent mille! En effet, ce n'est pas une petite somme.

MONSEN. — Ah! ah! Ce n'est pas mauvais à mettre avec le reste. Mais il y aura une grande bataille à livrer, il faut des troupes auxiliaires. On n'exige généralement pas beaucoup d'argent comptant ; par exemple, il faut avoir des noms qui sonnent bien.

BRATSBERG. — Je sais que certaines gens font ce métier-là.

MONSEN. — Une main lave l'autre. Hé bien, ne feronsnous pas l'affaire? Vous aurez les bois pour un prix dérisoire.

BRATSBERG. — Je ne les veux à aucun prix, monsieur Monsen.

MONSEN. — Une bonne offre en vaut une autre, monsieur le chambellan ; voulez-vous m'aider?

BRATSBERG. — Qu'entendez-vous par là?

MONSEN. — J'offre naturellement toute sécurité; je suis assez riche; voyez ces papiers...

BRATSBERG (*repoussant les papiers*). — Est-ce d'une aide pécuniaire que vous?...

MONSEN. — Pas d'argent comptant, non; seulement

votre aval, contre un dédommagement, bien entendu, avec toutes sécurités, et...

BRATSBERG. — C'est pour me faire cette proposition que vous êtes venu?

MONSEN. — Oui. (*Le chambellan fait un mouvement.*) Monsieur le chambellan, voulez-vous me dire ce que vous avez contre moi? Je ne ne crois pas vous avoir jamais causé d'ennuis.

BRATSBERG. — Non? Eh bien, je vais vous en citer un. Pour venir en aide à mes ouvriers, j'ai fondé la Caisse de Prévoyance des forges; mais tout de suite vous vous êtes mis à faire de la banque et toutes les épargnes sont allées à vous.

MONSEN. — Naturellement, je donne un intérêt plus fort.

BRATSBERG. — Mais vous en prenez un plus fort aussi.

MONSEN. — Par contre, je fais beaucoup moins de difficultés pour les cautionnements et toutes ces choses-là.

BRATSBERG. — Hélas! c'est grâce à cela que l'on voit ici se traiter des marchés de trente à quarante mille couronnes sans que l'acheteur et le vendeur possèdent un hectare. Voyez-vous, monsieur Monsen, c'est là ce que j'ai contre vous; mais il est encore d'autres griefs qui me touchent de plus près. Croyez-vous que ce soit avec mon consentement que mon fils s'est jeté dans ces folles entreprises?

MONSEN. — Mais je n'y puis rien, moi.

BRATSBERG. — C'est votre exemple qui l'a tenté, lui et les autres. Pourquoi ne vous en êtes-vous pas tenu à votre commerce?

MONSEN. — Flotteur de bois comme mon père?

BRATSBERG. — C'était peut-être un déshonneur que d'être à mon service? Votre père gagnait honnêtement sa vie et était estimé par les gens de sa classe.

MONSEN. — Oui, jusqu'au moment où il a ruiné sa santé en travaillant et s'est noyé en passant un rapide avec son radeau. Est-ce que vous connaissez quelque chose à la vie de ces gens, monsieur le chambellan? Avez-vous songé à tout ce qu'ils endurent pour vous lorsqu'ils flottent leur bois sur les cours d'eau au milieu de la forêt et traversent les rapides, pendant que vous êtes là dans une chambre confortable et que vous profitez du fruit de leurs labeurs? Pouvez-vous en vouloir à un homme de chercher à améliorer sa situation, de faire son possible pour parvenir? J'avais acquis un peu plus d'instruction que mon père, j'avais peut-être aussi un peu plus de capacités, etc.

BRATSBERG. — Parfait, mais par quels moyens êtes-vous parvenu? Vous avez commencé par faire le commerce des spiritueux; puis vous avez acheté des créances dont vous avez fait le recouvrement sans aucuns égards; et ainsi de suite. Combien avez-vous ruiné de gens pour faire fortune?

MONSEN. — C'est le sort des commerçants; l'un monte et l'autre décline.

BRATSBERG. — Mais comment et par quels moyens?— N'y a-t-il pas ici un grand nombre de familles honorables qui se trouvent par votre faute à la charge de la caisse des pauvres?

MONSEN. — Daniel Hejre n'est pas loin d'en être réduit là, lui non plus.

BRATSBERG. — Je vous comprends, mais de ce que

j'ai fait je puis répondre devant Dieu et devant les hommes. Lorsque le pays, après sa séparation d'avec le Danemark, se trouva dans le besoin, mon père dépensa pour des fins patriotiques plus que ses moyens ne lui permettaient, et c'est ainsi qu'une partie de notre patrimoine passa à la famille Hejre. Qu'arriva-t-il alors? Il y avait sur la propriété un bon nombre d'employés, d'ouvriers qui ont souffert par suite de l'administration imprudente de Daniel Hejre. En même temps Hejre abattit les bois au grand détriment, je pourrais dire pour le malheur, du district. N'était-ce pas mon premier devoir d'empêcher cela dès que je le pourrais? Et je l'ai pu, j'avais la loi pour moi, j'étais dans mon bon droit en reprenant ma propriété.

MONSEN. — Je n'ai pas non plus enfreint la loi.

BRATSBERG. Mais vous avez agi contre votre conscience, car vous en avez un peu, je suppose. N'avez-vous pas mis le désordre partout ici? N'avez-vous pas compromis le respect que la fortune inspirait autrefois? On ne demande plus maintenant comment sont acquises les richesses, ni depuis combien elles durent. On dit : « Combien a un tel, ou un tel? » Et il est jugé. Moi-même je le supporte. Pourquoi sommes-nous là tous les deux à causer comme des camarades? Parce que nous sommes les deux plus grands propriétaires du pays. Eh bien, je ne le veux plus. Une fois pour toutes, je vous ai dit ce que j'avais contre vous.

MONSEN. — Monsieur le chambellan, je vais me retirer des affaires et vous donner satisfaction sur tous les points; mais, je vous en conjure, venez à mon aide.

BRATSBERG. — Non.

MONSEN. — Je suis prêt à payer ce que...

BRATSBERG. — Payer? Vous osez me...?

MONSEN. — Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour votre fils?

BRATSBERG. — Mon fils?

MONSEN. — Oui, il a une part dans l'affaire; il lui reviendra bien quatre-vingt mille couronnes.

BRATSBERG. — De bénéfice?

MONSEN. — Oui.

BRATSBERG. — Mais, mon Dieu, qui donc perd cet argent?

MONSEN. — Que voulez-vous dire?

BRATSBERG. — Si mon fils gagne cette somme, il doit bien y avoir quelqu'un qui la perd!

MONSEN. — C'est une affaire avantageuse, je ne peux pas en dire plus long. Enfin, j'ai besoin d'un monsieur honorable, je vous demande seulement votre signature.

BRATSBERG. — Ma signature? Sur des papiers?

MONSEN.—Seulement dix ou quinze mille couronnes...

BRATSBERG. — Et vous avez pu croire un seul instant que...? Mon nom dans une pareille affaire, mon nom...? Comme répondant, alors?

MONSEN. — Seulement pour la forme.

BRATSBERG. — Pour une fraude? Mon nom! A aucun prix! Je n'ai jamais mis ma signature sur un papier de ce genre.

MONSEN. — Jamais?

BRATSRERG. — Jamais.

MONSEN. — Hum! Je l'ai pourtant vue moi-même.

BRATSBERG. — Ce n'est pas vrai; vous ne l'avez jamais vue.

MONSEN. — Si, sur une lettre de change de dix mille couronnes, vous rappelez-vous?

BRATSBERG. — Ni pour dix ni pour cent mille! Sur mon honneur, jamais!

MONSEN. — Alors c'est un faux?

BRATSBERG. — Un faux?

MONSEN. — Oui, on a imité votre signature; je l'ai vue.

BRATSBERG. — Où? Chez qui?

MONSEN. — Je ne vous le dirai pas.

BRATSBERG. — Ah! ah! Nous le verrons bien un jour.

MONSEN. — Je vous en prie!

BRATSBERG. — Taisez-vous! Ainsi on en est arrivé là! Un faux! Me mêler à ces choses malpropres! Il n'est pas étonnant que l'on me traite sur le même pied que les autres! Mais, cette fois, je vais en finir avec vous.

MONSEN. — Monsieur le chambellan, dans votre intérêt et dans l'intérêt de...

BRATSBERG. — Laissez-moi! Allez-vous en! C'est vous qui êtes la cause de tout! Oui, vous! On mène chez vous une vie déshonorante! Malheur à celui de qui vient le mal! C'est une vie coupable que l'on mène dans votre maison. Quels sont les gens que vous fréquentez? Des gens de Christiania et d'ailleurs, qui ne songent qu'à bien boire et à bien manger et ne s'occupent pas de savoir dans quelle société ils se trouvent. J'ai vu moi-même vos nobles invités passer dans le chemin comme une troupe de loups hurlants. Et, c'est là le pire, votre conduite avec vos propres servantes a donné lieu à des scandales. Votre femme a perdu la tête à cause de vos débordements et de vos mauvais traitements.

MONSEN. — Vous allez trop loin ! Vous regretterez ces paroles !

BRATSBERG. — Allez au diable avec vos menaces ! Que pouvez-vous me faire à moi ? Vous vouliez savoir ce que j'avais contre vous ! Vous le savez et vous savez pourquoi je ne vous ai pas admis dans ma société.

MONSEN. — Hé bien, je vais la faire descendre jusqu'à moi, votre société.

BRATSBERG. — Allez-vous en ! Sortez !

MONSEN. — Je connais la porte, monsieur Bratsberg.

(Il sort).

BRATSBERG (*il va à la porte de droite*). — Ringdal, Ringdal, venez !

SCÈNE VII

BRATSBERG, RINGDAL, FIELDBO

RINGDAL. — Monsieur le chambellan ?

BRATSBERG (*il va à la porte du salon*). — Monsieur le docteur,... je vous prie ! Hé bien, Ringdal, voilà mes prédictions accomplies !

FIELDBO. — Que puis-je faire pour votre service ?

RINGDAL. — Quelles prédictions ?

BRATSBERG. — Nous allons de progrès en progrès. Je viens d'apprendre qu'il y a en circulation une lettre de change fausse.

RINGDAL. — Une lettre de change fausse ?

BRATSBERG. — Parfaitement. Et sous quel nom, pensez-vous ? Sous mon nom ?

FIELDBO. — Mais, pour Dieu, qui a commis le faux?

BRATSBERG. — Comment puis-je le savoir? Docteur, rendez-moi un service : cette lettre de change doit avoir été négociée à la Banque d'Épargne ou à la Caisse de Prévoyance des forges; rendez-vous au plus vite chez Lundestad; en sa qualité d'administrateur de la caisse, il doit savoir si l'on a présenté une fausse lettre de change.

FIELDBO. — Dans quelques instants, je vous apporterai la réponse.

(Il sort rapidement)

BRATSBERG. — Et vous, Ringdal, allez à la Banque d'Épargne. Dès que nous connaîtrons le coupable, nous ferons un exemple. Pas de pitié pour des faussaires.

RINGDAL. — Bien, monsieur le chambellan. Je n'aurais jamais cru cela!

(Il sort. Le chambellan se promène un instant de long en large. Au moment où il va rentrer dans son bureau, arrive Erik.)

SCÈNE VIII

BRATSBERG, ERIK

ERIK. — Cher père...

BRATSBERG. — Te voilà!

ERIK. — J'ai absolument besoin de te parler.

BRATSBERG. — Je suis assez mal disposé, que me veux-tu?

ERIK. — Tu sais, cher père, que jusqu'ici je ne t'ai jamais mêlé à mes affaires.

BRATSBERG. — Je ne te l'aurais pas permis.

ERIK. — Mais aujourd'hui je suis obligé...

BRATSBERG. — De quoi faire ?

ERIK. — Père, il faut que tu me viennes en aide.

BRATSBERG. — Tu veux de l'argent ? Tu peux être sûr que.....

ERIK. — Pour une fois seulement ! Je te jure que c'est la dernière. Je dois t'avouer que je suis en relations avec Monsen.

BRATSBERG. — Je le sais, vous avez une magnifique spéculation sur le tapis.

ERIK. — Une spéculation ! Qui te l'a dit ?

BRATSBERG. — Monsen.

ERIK. — Monsen est venu ?

BRATSBERG. — Oui, il y a un instant ; je l'ai chassé.

ERIK. — Père, si tu ne me viens pas en aide, je suis ruiné.

BRATSBERG. — Bon ! Que t'avais-je prédit ?

ERIK. — C'est vrai, mais il est trop tard maintenant pour.....

BRATSBERG. — Ruiné ! En deux ans ! Au reste, que pouvais-tu espérer d'autre ? Et qu'allais-tu faire dans ce milieu d'escrocs qui éblouissent leur monde avec des capitaux imaginaires. Avec ces gens-là, il faut user de ruse ou bien on est joué. Tu le vois maintenant.

ERIK. — Père, veux-tu me sauver oui ou non ?

BRATSBERG. — Non, encore une fois, non !

ERIK. — Mon honneur est en jeu.

BRATSBERG. — Oh ! pas de grandes phrases ! Échouer

ou réussir, n'est pas une affaire d'honneur. Je croirais volontiers que c'est le contraire. Rentre chez toi, mets tes affaires en ordre, paie ce que tu dois et finis-en avec cette histoire, le plus tôt sera le mieux.

ERIK. — Ah ! c'est que tu ne sais pas !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, SELMA, THORA

SELMA. — J'ai entendu parler Erik... Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

BRATSBERG. — Rien. Rentre.

SELMA. — Non, je ne m'en irai pas, je veux savoir. Erik, qu'est-ce qu'il y a ?

ERIK. — Il y a... que je suis ruiné ! Tout est perdu !

SELMA. — Qu'est-ce qui est perdu ?

ERIK. — Tout.

SELMA. Tout ? Tu veux dire ta fortune ? C'est tout pour toi.

ERIK. — Fortune, maison, espérances ! Tu es maintenant le seul bien que je possède. Il faudra que nous supportions ensemble notre malheur.

SELMA. — Notre malheur ? Le supporter ensemble ? (*Avec un cri*) : Tu me trouves maintenant assez bonne pour cela ?

BRATSBERG. — Au nom du ciel !

ERIK. — Que veux-tu dire ?

THORA. — Je t'en supplie, remets-toi !

SELMA. — Non, je ne puis pas plus longtemps me

taire! rester hypocrite et menteuse! Vous allez tout savoir. Je ne t'aiderai pas à supporter ton malheur.

ERIK. — Selma!

BRATSBERG. — Enfant, que dis-tu là?

SELMA. — Oh! comme vous vous êtes mal conduits à mon égard! Vous avez honteusement agi, tous! j'ai toujours pris; je n'ai jamais donné! J'étais comme une pauvresse parmi vous! Jamais vous ne m'avez demandé un sacrifice. On ne me jugeait pas capable de supporter le plus léger fardeau! Je vous hais! Je vous hais!

ERIK. — Qu'est-ce que cela veut dire?

BRATSBERG. — Elle est malade; elle déraisonne.

SELMA. — Ah! comme j'ai ambitionné d'avoir une petite part de vos soucis! Mais quand j'interrogeais, on me rebutait avec une douce plaisanterie! Vous m'avez habillée comme une poupée; vous avez joué avec moi comme on joue avec un enfant! Oh! avec quelle joie j'aurais supporté les pires malheurs! Avec quelle ardeur j'aspirais à tout ce qui passionne, purifie, élève! Mais aujourd'hui seulement je vous parais assez bonne pour être initiée, parce qu'Erik n'a plus que moi. Eh bien, je ne veux pas être la ressource suprême à laquelle on recourt quand on est désespéré. Je refuse de prendre ma part de tes douleurs. Je vais m'en aller, te quitter! Je préférerais jouer et chanter dans les rues! Laisse-moi! Laisse-moi!

(Elle s'en va en courant.)

ERIK (*Il la poursuit*). — Selma! Selma!

BRATSBERG. — Thora, ses plaintes avaient-elles un sens, ou bien?...

THORA. — Oui, je le comprends pour la première fois, un sens profond.

ERIK. — Oh! je perdrai tout, mais pas elle! Selma!

SCÈNE X

BRATSBERG, RINGDAL, FIELDBO, HEJRE, LUNDESTAD

RINGDAL. — Monsieur le chambellan, je viens de la Caisse de Prévoyance.

BRATSBERG. — Eh bien, la lettre de change?

RINGDAL. — Aucune lettre de change, portant votre signature, n'a été présentée.

FIELDBO (*avec Lundestad*). — C'était une erreur.

BRATSBERG. — Oui? Pas à la Banque d'Épargne non plus?

LUNDESTAD. — Non, au cours de l'année entière, je n'ai pas eu dans les mains de lettre de change portant votre signature, excepté celle de votre fils, naturellement.

BRATSBERG. — De mon fils?

LUNDESTAD. — Oui, la lettre de change que vous avez acceptée pour lui au commencement de l'année.

BRATSBERG. — Pour mon fils?

LUNDESTAD. — Rappelez vos souvenirs : celle de dix mille couronnes.

BRATSBERG (*Il tombe à demi-évanoui sur une chaise*). — Oh! Miséricorde!

FIELDBO. — Ciel!

RINGDAL. — C'est impossible !

BRATSBERG. — Du calme ! Du calme ! Une lettre de change de mon fils ? Acceptée par moi ? De dix mille couronnes ?

FIELDBO (*à Lundestad*). — Elle est à la Banque d'Épargne ?

LUNDESTAD. — Elle n'y est plus; elle a été payée la semaine dernière par Monsen.

BRATSBERG. — Par Monsen ?

RINGDAL. — Monsen est peut-être encore aux forges, je vais de ce pas...

BRATSBERG. — Restez !

SCÈNE XI

Les mêmes, HEJRE

HEJRE. — Bonjour, messieurs; bonjour, très cher. Mes plus sincères remerciements pour la soirée d'hier! Je suis venu vous conter diverses choses.

RINGDAL. — Mille pardons, nous n'avons pas le temps.

HEJRE. — Il n'y a pas que vous de pressés : le propriétoire de Storli l'est aussi.

BRATSBERG. — Monsen ?

HEJRE. — Hé! Hé! Une histoire délicieuse ! Les intrigues électorales battent leur plein. Sais-tu ce qu'on se propose ? On se propose de te corrompre, mon cher.

LUNDESTAD. — De le corrompre ?

BRATSBERG. — On se dit sans doute que d'après les pommes on juge le pommier.

HEJRE. — Dieu me pardonne ! je n'ai jamais rien entendu de plus cocasse ! Je prenais un apéritif chez Mme Rundholmen quand j'ai aperçu le grand propriétaire et l'avocat buvant ensemble du porto, un horrible liquide. Du diable si j'aurais voulu m'en mettre une goutte dans la bouche ! Du reste, ils ne m'en ont pas offert. « Que voulez-vous parier, m'a crié Monsen, que demain, aux élections de premier degré, le chambellan s'unisse à notre parti ? — Oui-dà, répondis-je, je parierais. » Alors il ajouta : « Oh ! avec l'aide d'une petite lettre de change ! »

RINGDAL et FIELDBO. — D'une petite lettre de change ?

LUNDESTAD. — Aux élections du premier degré ?

BRATSBERG. — Après ?

HEJRE. — Après, je ne sais plus. Il s'agissait d'un effet de dix mille couronnes. On impose très fort les gens distingués. C'est honteux !

BRATSBERG. — Une lettre de change de dix mille couronnes ?

RINGDAL. — Elle est dans les mains de Monsen ?

HEJRE. — Non, il l'a remise à l'avocat.

LUNDESTAD. — Oh ! alors !...

FIELDBO. — A Stensgard !

BRATSBERG. — En es-tu bien certain ?

HEJRE. — Naturellement, j'en suis certain. Il lui a dit : « Usez-en comme vous l'entendrez ! » Mais je n'ai pas compris.

LUNDESTAD. — Ecoutez, monsieur Hejre ; vous aussi, Ringdal.

(Ils parlent bas).

FIELDBO. — Monsieur le chambellan !

BRATSBERG. — Hein ?

FIELDBO. — Cette lettre de change est bien de votre fils?

BRATSBERG. — Je dois le croire.

FIELDBO. — Et si l'on vous présente ce faux?

BRATSBERG. — Je ne porterai pas plainte.

FIELDBO. — Je le comprends ; mais vous devriez faire plus.

BRATSBERG (*il se lève*). — Je ne peux pas faire plu

FIELDBO. — Si, si! Il faut que vous sauviez ce malheureux!

BRATSBERG. — Comment?

FIELDBO. — D'une façon très simple; en reconnaissant votre signature.

BRATSBERG. — Pensez-vous, monsieur le docteur, que l'on fasse ces choses-là dans notre famille?

FIELDBO. — Je vous parle avec les meilleures intentions du monde, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Vous m'avez cru capable d'un mensonge! Vous avez cru que j'accepterais de me défendre par un mensonge!

FIELDBO. — Savez-vous ce qu'il va advenir ?

BRATSBERG. — Le coupable appartient à la justice.

(Il sort.)

ACTE QUATRIÈME

(Dans l'auberge de Mme Rundholmen, porte d'entrée au fond. Petites portes sur les côtés; à droite une fenêtre. Devant cette fenêtre une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. Un peu en arrière, une seconde table).

SCÈNE I

ASLAKSEN, STENSGARD, Mme RUNDHOLMEN

MADAME RUNDHOLMEN (*derrière la porte à gauche*). — Ça m'est absolument égal! Je vous dis que vous êtes venu voter et non pas boire. Si vous ne voulez pas attendre, tant pis!

STENSGARD. — Bonjour! Hum! hum! madame Rundholmen (*il va à la porte de gauche et frappe*). Bonjour madame Rundholmen!

MADAME RUNDHOLMEN. — Qui est là?

STENSGARD — Moi, Stensgard. Peut-on entrer?

MADAME RUNDHOLMEN. — Non, au nom du ciel, je ne suis pas habillée.

STENSGARD. — Qu'est-ce qu'il y a donc que vous vous levez si tard aujourd'hui?

MADAME RUNDHOLMEN. — J'étais déjà levée avant que

le diable eut mis ses souliers. Mais il faut bien qu'on fasse sa toilette (*elle regarde rapidement dans la pièce ; elle a un mouchoir noue autour de la tête*). Hé bien, qu'est-ce qu'il y a ? Non, je ne veux pas que vous me regardiez comme cela, monsieur Stensgard ! Ouf ! voilà encore quelqu'un !

ASLAKSEN (*il porte un paquet de journaux*). — Bonjour, monsieur Stensgard !

STENSGARD. — Eh bien, ça y est-il ?

ASLAKSEN. — Naturellement : Voyez « L'anniversaire de la Constitution » — de notre correspondant spécial. — Il y a aussi la fondation de l'Union des jeunes et votre discours. Les insolences sont en italique.

STENSGARD. — Mais il me semble que tout est en italique !

ASLAKSEN. — Presque tout, en effet.

STENSGARD. — Le supplément a-t-il été distribué hier ?

ASLAKSEN. — Pour sûr, dans toute la ville, aux abonnés et aux autres. Voulez-vous le voir ? (*Il lui donne un exemplaire*).

STENSGARD (*il y jette un coup d'œil*). — « L'honorable M. Anders Lundestad renonce à son mandat de député au Parlement..... Les longs et précieux services »..... Hum !..... « La société fondée le jour anniversaire de notre liberté : l'Union des jeunes..... L'avocat Stensgard, l'âme de cette société..... Des réformes conformes aux progrès du siècle..... » C'est très bien écrit. Le vote est-il commencé ?

ASLAKSEN. — Il bat son plein. Toute la ville est sur la place, ceux qui ne sont pas électeurs comme les autres.

STENSGARD. — Que le diable emporte les autres ! Que

ceci reste entre nous. Eh bien, allez et prêchez ceux que vous croyez hésitants.

ASLAKSEN. — Bien, bien.

STENSGARD. — Dites leur qu'au fond Lundestad et moi nous avons tout à fait les mêmes idées.

ASLAKSEN. — Oh! je saurai arranger ça; je connais les affaires locales.

STENSGARD. — Oh! encore un mot! Faites attention, ne buvez pas aujourd'hui.

ASLAKSEN. — Oh, comment...

STENSGARD. — Après, nous passerons une joyeuse soirée. Rappelez-vous que c'est aussi dans votre intérêt et dans l'intérêt de votre journal... Mon cher, faites ce que je vous dis, observez-vous.

ASLAKSEN. — Je ne veux plus rien entendre. Je pense que chacun peut se surveiller lui-même.

(Il sort).

MADAME RUNDHOLMEN (*en grande toilette*). — Me voilà, monsieur Stensgard, me voilà. Qu'y avait-il de si important?

STENSGARD. — Rien; je voulais seulemeut vous demander l'heure à laquelle vient Monsen.

MADAME RUNDHOLMEN. — Il ne viendra pas aujourd'hui.

STENSGARD. — Il ne viendra pas?

MADAME RUNDHOLMEN. — Non; il est venu ce matin à quatre heures; il est toujours en route maintenant; il est entré ici et m'a prise au lit, comme on dit; imaginez-vous qu'il voulait m'emprunter de l'argent.

STENSGARD. — Monsen?

MADAME RUNDHOLMEN. — Oui, il a besoin, paraît-il, d'une somme énorme. Enfin, pourvu qu'il réussisse ! A vous aussi je souhaite du bonheur, vous allez être député, hein ?

STENSGARD. — Moi ? Quelle sottise ! Qui dit cela ?

MADAME RUNDHOLMEN. — C'est un ami de Lundestad qui l'a dit.

SCÈNE II

HEJRE, MADAME RUNDHOLME

HEJRE. — Hé ! hé ! Bonjour ! je ne vous dérange pas ?

MADAME RUNDHOLMEN. — A Dieu ne plaise !

HEJRE. — Tonnerre ! Quel chic ! Vous ne vous êtes jamais faite si belle pour moi !

MADAME RUNDHOLMEN. — Naturellement ; c'est pour les célibataires qu'on se pare.

HEJRE. — Ah ! pour les prétendants, madame Rundholmen, pour les prétendants. Tant pis ! Mes procès me prennent tout mon temps...

MADAME RUNDHOLMEN. — Allons donc ! On a toujours assez de temps pour se marier.

HEJRE. — C'est une erreur. Dans le mariage il faut que l'homme ait ses entournures libres. Enfin, si vous ne m'épousez pas, vous en épouserez un autre ; car vous vous remarierez.

MADAME RUNDHOLMEN. — J'y pense de temps en temps.

HEJRE. — Ça se comprend. Quand on a connu les félicités du mariage !... Feu Rundholmen était un époux modèle.

MADAME RUNDHOLMEN. — Je n'en dirai pas tant. Il était grossier et aimait boire. Mais un homme est toujours un homme.

HEJRE. — C'est une parole sage que vous venez de dire là, madame Rundholmen : un homme est toujours un homme et une veuve est toujours une veuve.

MADAME RUNDHOLMEN. — Et les affaires sont les affaires; si vous saviez tout le mal que je me donne. Ils veulent tous acheter, mais quand il s'agit de payer, il faut des sommations, des poursuites, des saisies. Ma foi je voudrais épouser un avocat!

HEJRE. — Eh bien, prenez l'avocat Stensgard; il est garçon!

MADAME RUNDHOLMEN. — Oh! vous êtes un homme affreux! Tenez, je ne veux plus entendre parler de vous!

(Elle sort).

SCÈNE III

HEJRE, STENSGARD, FIELDBO

HEJRE. — Une maîtresse femme! alerte et ordonnée! Pas d'enfants et de l'argent placé. Elle a aussi beaucoup d'instruction, elle a beaucoup lu, mon cher.

STENSGARD. — Elle a beaucoup lu, vous dites?

HEJRE. — Hé, hé! il me semble! vu qu'elle a été pendant deux ans dans le cabinet littéraire de l'imprimerie Halm. Mais je suis sûr que vous avez bien autre chose en tête aujourd'hui.

STENSGARD. — Pas du tout, je n'ai rien à penser qu'à mon vote. Et vous, pour qui votez-vous, Monsieur Hejre?

HEJRE. — Je n'ai pas le droit de voter, très cher. Il n'y avait à vendre qu'un chenil sur le cadastre, et vous l'avez acheté.

STENSGARD. — Si jamais vous vous trouvez sans logis, il sera à votre disposition.

HEJRE. — Hé, hé ! vous êtes un farceur ! Cette chère jeunesse est d'une excellente humeur ! Je vais aller voir la ménagerie, là-bas. Toute la ville doit être sur la place. (*Il aperçoit Fieldbo qui entre.*) Voilà aussi le docteur. C'est sans doute par amour de la science que vous venez.

FIELDBO. — De la science ?

HEJRE. — Oui, à cause de l'épidémie. Il vient de se déclarer une mauvaise fièvre électorale. Que Dieu vous garde, mes chers jeunes amis !

(Il sort).

SCÈNE IV

STENSGARD, FIELDBO

STENSGARD. — Dis, as-tu parlé aujourd'hui au chambellan ?

FIELDBO. — Oui.

STENSGARD. — Qu'a-t-il dit ?

FIELDBO. — Ce qu'il a dit ?

STENSGARD. — Oui, je lui ai écrit.

FIELDBO. — Vraiment ! Et que lui as-tu écrit ?

STENSGARD. — Que je persiste dans l'espoir d'obtenir la main de sa fille ; que je désire causer avec lui à ce sujet et que j'irai le voir demain.

FIELDBO. — Dans tous les cas, tu ferais bien de différer ta visite. C'est demain la fête du chambellan et il y aura beaucoup de monde.

STENSGARD. — Précisément, plus il y aura de monde, mieux ça m'ira. J'ai tous les atouts dans ma main.

FIELDBO. — Tu l'as peut-être laissé voir ?

STENSGARD. — Comment cela ?

FIELDBO. — Je veux dire que tu as agrémenté tes déclarations amoureuses de quelques petites menaces.

STENSGARD. — Fieldbo, tu as lu ma lettre ?

FIELDBO. — Non, je t'assure.

STENSGARD. — Eh bien, c'est vrai. Je l'ai menacé.

FIELDBO. — Dans ce cas, j'ai peut-être une réponse à te communiquer.

STENSGARD. — Une réponse ? Laquelle ?

FIELDBO (*lui montrant un pli scellé*). — C'est le bulletin du chambellan.

STENSGARD. — Et pour qui vote-t-il ?

FIELDBO. — Dans tous les cas, pas pour toi.

STENSGARD. Pour qui alors ? Voyons, pour qui ?

FIELDBO. — Pour le percepteur et le pasteur.

STENSGARD. — Pas même pour Lundestad.

FIELDBO. — Non, et sais-tu pourquoi ? Parce que Lundestad t'a proposé comme devant être son successeur.

STENSGARD. — Il a osé cela !

FIELDBO. — Oui ; il a même ajouté : « Si vous voyez Stensgard, faites-lui connaître mon vote, afin qu'il sache mes dispositions à son égard.

STENSGARD. — Bien, il aura ce qu'il cherche.

FIELDBO. — Réfléchis ; il est dangereux de démolir une vieille tour. On peut soi-même y laisser sa peau.

STENSGARD. — Je suis devenu prudent depuis quelques jours.

FIELDBO. — Oh! tu n'es cependant pas devenu plus prudent qu'il ne faut puisque tu te laisses jouer par le vieux Lundestad.

STENSGARD. — Tu crois que je n'ai pas lu dans le jeu de Lundestad, que je n'ai pas vu qu'il s'adressait à moi parce qu'il croyait que j'avais gagné le chambellan et qu'il voulait me brouiller avec Monsen et isoler le propriétaire de Storli.

FIELDBO. — Maintenant qu'il sait que tu n'as pas gagné le chambellan...

STENSGARD. — Il est allé trop loin pour pouvoir reculer. J'ai employé le temps, j'ai fait distribuer des journaux, la plupart de ses partisans n'arrivent pas, tous les miens sont ici.

FIELDBO. — Entre un candidat et un député, il y a un abîme.

STENSGARD. — Lundestad sait fort bien que s'il me nuit dans la réunion des électeurs, je suis homme à le faire sortir de l'admistration communale.

FIELDBO. — Ce n'est pas trop mal calculé; mais pour que tout cela réussisse il te faudrait, tu le sens bien toi-même, des racines plus solides que celles que tu as jusqu'à présent.

STENSGARD. — Oui, les électeurs exigent que leurs députés offrent des garanties matérielles et qu'ils aient avec eux une communauté d'intérêts...

FIELDBO. — Parfaitement. Et c'est pour cela qu'il faut que Mademoiselle Bratsberg soit sacrifiée.

STENSGARD. — Sacrifiée? Oui, j'ai été un faquin, n

simple manant, mais je sens si bien que ce sera pour son bonheur à elle. Et toi, Fieldbo, qu'as-tu ? Tu m'as tout l'air de tramer quelque chose

FIELDBO. — Moi ?

STENSGARD. — Oui, toi. Tu manœuvres en dessous contre moi. Pourquoi ? Sois honnête!... Veux-tu ?

FIELDBO. — Ma foi, non, sincèrement. Je ne veux pas être honnête avec toi, tu as trop peu d'égard pour les autres ; tu fais trop étourdiment usage des secrets que tu surprends. Aussi vrai que je suis ton ami, je te conseille sérieusement de renoncer à Mademoiselle Bratsberg.

STENSGARD. — Je ne le puis pas. Il faut que je sorte de la situation fausse où je suis. Il m'est trop pénible de me promener bras dessus, bras dessous avec Pierre et Paul, de rire à leur sottes plaisanteries, de fréquenter un tas d'étudiants qui me tutoient. L'amour puissant que je porte au peuple ne peut éclore dans cette atmosphère. Je ne saurais plus trouver de ces phrases qui enlèvent les masses. Je manque d'air libre. Il y a des moments où je désire la société des femmes distinguées, et où j'aspire après la beauté; je suis ici comme renfermé dans une baie sombre au dehors de laquelle je vois passer les flots bleus, ensoleillés, mais es-tu capable de comprendre ces choses-là, toi ?

SCÈNE V

Les mêmes, LUNDESTAD

LUNDESTAD (*du fond*). — Voilà mes excellents amis! Bonjour!

STENSGARD. — Monsieur Lundestad, savez-vous la nouvelle? Savez-vous pour qui vote le chambellan?

FIELDBO. — Tais-toi; c'est malhonnête de ta part.

STENSGARD. — Cela m'est égal. Il vote pour le percepteur et le pasteur.

LUNDESTAD. — On devait s'y attendre. Vous avez tout gâté. Je vous ai pourtant dit de manœuvrer habilement.

STENSGARD. — C'est maintenant que je vais manœuvrer habilement, à partir d'aujourd'hui.

FIELDBO. — Prends garde que d'autres ne t'imitent.

(Il sort).

STENSGARD. — Il y a quelque chose de louche dans la conduite de cet homme. Il a un projet que j'ignore. Savez-vous lequel?

LUNDESTAD. — Non; mais, en effet, c'est vrai. Vous vous êtes aussi essayé comme journaliste?

STENSGARD. — Moi?

LUNDESTAD. — Par une jolie diatribe d'injures à mon adresse.

STENSGARD. — C'est ce lourdaud d'Aslaksen qui est fautif.

LUNDESTAD. — Votre sortie contre le chambellan est aussi dans le journal.

STENSGARD. — Parue sans mon autorisation. Si je voulais attaquer le chambellan, j'ai des armes plus dangereuses.

LUNDESTAD. — En vérité?

STENSGARD. — Connaissez-vous cette lettre de change ? Regardez-là. Est-elle authentique?

LUNDESTAD. — Si elle est authentique? cette lettre de change?

STENSGARD. — Mais oui, regardez-là bien.

SCÈNE VI

Les mêmes, HEJRE

HEJRE. — Mais par la peau et les cornes du diable, qu'est-ce que c'est? Ah! voyez! non, je vous en prie, messieurs, restez-là! Savez-vous l'effet que vous me faites? D'une nuit d'été au pôle nord.

LUNDESTAD. — Quelle merveilleuse comparaison!

HEJRE. — Elle est très bien trouvée : le soleil levant et le soleil couchant, en délicatesse. C'est magnifique! Mais, à ce propos, qu'y a-t-il donc? Tous les bourgeois de la ville courent comme des poules effarouchées, caquettent, chantent et m'ont tout l'air de ne pas savoir sur quel rameau se percher.

STENSGARD. — Cette journée a une haute importance.

HEJRE. — Laissez-moi donc avec votre importance! Non, ce n'est pas cela du tout, mes chers amis. La vérité

est qu'on parle à mots couverts d'une ruine soudaine, d'une banqueroute, pas politique, celle-là, monsieur Lundestad, à Dieu ne plaise!

STENSGARD. — D'une banqueroute?

HEJRE. — Hé! hé! cela vous intéresse, monsieur l'avocat. Oui, une banqueroute. Il y a dans la ville un gros personnage qui est tout près de tomber, la hache est déjà dans l'arbre. Suffit! Il est passé, dit-on, un ou deux étrangers; mais où allaient-ils? de qui s'agit-il? ne le savez-vous pas, monsieur Lundestad?

LUNDESTAD. — Je sais me taire, monsieur Hejre.

HEJRE. — Naturellement; vous êtes un politicien, un homme d'état, hé! hé! je vais aller chercher des éclaircissements sur cette affaire. C'est fort amusant; tous ces gens à lettres de change vivent d'expédients. Ils sont comme des perles enfilées dans un cordon; si la première tombe, toutes les autres suivent.

(Il sort.)

STENSGARD. — Qu'y a-t-il de vrai dans ces racontars?

LUNDESTAD. — Vous venez de me montrer une lettre de change. Il m'a semblé qu'elle portait le nom du jeune Bratsberg?

STENSGARD. — Et celui du chambellan aussi.

LUNDESTAD. — Vous m'avez demandé si elle était authentique?

STENSGARD. — Oui, regardez-la donc un peu.

LUNDESTAD. — Elle n'est pas des plus sûres.

ARD. — Alors c'est un faux?

LUNDESTAD. — Les lettres de change fausses sont ordi-

nairement les plus sûres; ce sont celles-là qu'on paie les premières.

STENSGARD. — Enfin, que pensez-vous de celle-ci? n'est-elle pas fausse?

LUNDESTAD. — Je crains qu'il n'y en ait plusieurs du même type, monsieur Stensgard.

STENSGARD. — Comment? Il n'est cependant pas admissible que...

LUNDESTAD. — Si le jeune Bratsberg fait le saut, ceux qui se trouvent près de lui le feront aussi.

STENSGARD (*lui prenant le bras*). — Que voulez-vous dire par là : « Ceux qui se trouvent près de lui? »

LUNDESTAD. — Peut-on se tenir de plus près que père et fils?

STENSGARD. — Mais, mon Dieu...

LUNDESTAD. — Mettons que je n'ai rien dit, et n'oubliez pas que c'est Daniel Hejre qui a parlé le premier de ruine et de banqueroute.

STENSGARD. — Cela me fait l'effet d'un coup de foudre.

LUNDESTAD. — Oh, cela arrive souvent aux gens les plus honnêtes et les mieux intentionnés. Un homme est trop bon, il se porte caution pour d'autres et lorsqu'arrive le moment de payer, l'argent manque, les propriétés sont mises aux enchères et vendues pour une bagatelle.

STENSGARD. — Et naturellement... les enfants aussi... sont atteints...?

LUNDESTAD. — Oui, ça me fait réellement de la peine pour la jeune fille, car elle a fort peu de chose de sa mère, si même on peut sauver ce peu de chose.

STENSGARD. — Ah, je comprends maintenant le conseil de Fieldbo. Quel excellent ami?

LUNDESTAD. — Qu'est-ce que le docteur Fieldbo vous a dit?

STENSGARD. — Il est trop loyal et trop discret pour dire quoi que ce soit, mais je le comprends tout de même et je vous comprends aussi maintenant, monsieur Lundestad.

LUNDESTAD. — Vous ne me compreniez pas auparavant?

STENSGARD. — Pas entièrement. J'ai oublié la fable des rats et de la maison incendiée.

LUNDESTAD. — Ce n'était pas très bien dit, mais... Qu'avez-vous? vous avez l'air désespéré, vous ai-je donc appris un malheur?

STENSGARD. — Quel malheur?

LUNDESTAD. — Oui, oui, je comprends. Oh! vieux fou que je suis! Cher monsieur Stensgard, si vous aimez véritablement cette jeune fille, qu'est-ce que ça vous fait qu'elle soit riche ou pauvre?

STENSGARD. — Qu'est-ce que ça me fait?

LUNDESTAD. — La fortune n'est pas nécesaire au bonheur d'un ménage.

STENSGARD. — Naturellement.

LUNDESTAD. — Et avec du courage et du travail vous vous mettrez sur pied. Ne vous laissez pas abattre. Je sais ce que c'est que l'amour, j'ai beaucoup lu là-dessus dans ma jeunesse. Le bonheur à la maison, une femme fidèle... Mon cher ami, arrangez-vous pour n'avoir pas de regrets plus tard.

STENSGARD. — Mais que va-t-il advenir de votre désistement ?

LUNDESTAD. — Je ne puis malheureusement pas le maintenir. Croyez-vous que j'exigerais de vous un si cruel sacrifice de cœur ?

STENSGARD. — Oh! je le ferai ce sacrifice! Je vous montrerai que j'en ai la force. Il y a là toute une ville anxieuse qui m'attend. Les citoyens me demandent comme dans une plainte étouffée. Comment pourrais-je refuser ?

LUNDESTAD. — Bien, mais la propriété foncière ?

STENSGARD. — Je saurai à cet égard remplir les vœux de mes concitoyens, monsieur Lundestad? J'aperçois une issue nouvelle et je la prends. Je renonce à mon bonheur, j'en fais silencieusement le sacrifice pour travailler au bonheur de ceux que j'aime. Je dis à mon peuple : me voici! dispose de moi.

LUNDESTAD (*Il le regarde plein d'une admiration muette et lui serre la main*). — Réellement, vous êtes un homme très supérieur, monsieur Stensgard.

(Il sort. Stensgard se promène de long en large, puis s'arrête à la fenêtre et s'arrache les cheveux. Un instant après arrive Bastian.)

SCÈNE VI

STENSGARD, BASTIAN

BASTIAN. — Me voilà.

STENSGARD. — D'où viens-tu ?

BASTIAN. — De la nation.

STENSGARD. — De la nation! Que veux-tu dire?

BASTIAN. — Tu ne sais pas ce que c'est que la nation, c'est-à-dire le peuple, le bas peuple, ceux qui ne sont rien et n'ont rien, qu'on mène comme des troupeaux.

STENSGARD. — Par le diable, que signifie ce charabia?

BASTIAN. — Ce charabia!

STENSGARD. — Depuis quelque temps, je remarque que tu singes mes vêtements et même mon style. Il faut que cela cesse.

BASTIAN. — Pourquoi? N'appartenons-nous pas au même parti?

STENSGARD. — Si; mais je n'aime pas ce genre; tu te rends ridicule.

BASTIAN. — Je me rends ridicule quand je t'imite?

STENSGARD. — Quand tu me singes... Sois sage, Monsen, et cesse d'agir ainsi... C'est si bête!... Écoutes. Quand revient ton père?

BASTIAN. — Je ne sais pas; je crois qu'il est parti pour Christiania. Il restera bien huit jours en voyage.

STENSGARD. — Aussi longtemps? Ce serait fâcheux. A-t-il quelque grosse spéculation en vue?

BASTIAN. — J'en ai une en vue, moi aussi. Écoutes, Stensgard, il faut que tu me rendes un service.

STENSGARD. — Volontiers; lequel?

BASTIAN. — Je me sens si capable! C'est à toi que je dois cela; tu m'as éveillé. Il faut que je fasse quelque chose... Je vais me marier.

STENSGARD. — Te marier! Avec qui?

BASTIAN. — Chut! Ici, dans cette maison!...

STENSGARD. — Madame Rundholmen?

BASTIAN. — Chut! Oui, c'est elle. Dis une bonne parole

en ma faveur. Elle fait de brillantes affaires, elle est en bons rapports avec le chambellan, depuis l'époque où sa sœur a servi chez lui comme gouvernante. Si j'obtiens sa main, j'aurai peut-être les travaux de la commune; et, de plus... nom de Dieu ! je l'aime !

STENSGARD. — Aimer ! aimer ! Ah, laisses de côté cette hypocrisie !

BASTIAN. — Hypocrisie ?

STENSGARD. — Oui, tu te mens à toi-même, tu parles en même temps de travaux vicinaux et d'amour. Appelles donc chaque chose par son nom. Il y a quelque chose de malpropre dans tout cela, je ne veux pas y tremper.

BASTIAN. — Mais écoutes donc !

STENSGARD. — Fais-moi grâce, je t'en prie ! (*à Fieldbo qui entre*.) Eh bien, comment vont les élections ?

FIELDBÓ. — A merveille ! Lundestad dit que tu as presque toutes les voix.

STENSGARD. — Vraiment ?

FIELDBO. — Mais à quoi cela te servira-t-il, puisque tu n'es pas propriétaire foncier ?

STENSGARD (*bas*). — Malédiction !

FIELDBO. — On ne peut pas avoir tout à la fois, quand on gagne d'un côté, il faut se résigner à perdre de l'autre. Au revoir.

(Il sort.)

BASTIAN. — Que veut-il dire avec ses gagner et perdre ?

STENSGARD. — Je t'expliquerai cela plus tard. Mais écoute, mon cher Monsen, pour en revenir à notre con-

versation, je t'ai promis de dire une bonne parole en ta faveur.

BASTIAN. — Tu m'as promis ? au contraire, tu...

STENSGARD. — Taratata ! Tu ne me laisses pas parler. J'ai voulu dire qu'il y avait quelque chose de malpropre à mêler ainsi la question d'amour avec les questions de chemins communaux. C'est pécher contre ce qu'il y a de meilleur dans l'homme. Donc, mon ami, si tu aimes réellement cette jeune fille...

BASTIAN. — Cette veuve !

STENSGARD. — Oh ! fille ou veuve, ça revient au même. Je veux dire que lorsqu'on aime réellement une femme, il ne faut pas tenir compte d'autre chose.

BASTIAN. — Alors tu parleras pour moi ?

STENSGARD. — Avec le plus grand plaisir; mais à la condition que tu t'emploieras aussi pour moi.

BASTIAN. — Moi ! Auprès de qui ?

STENSGARD. — N'as-tu vraiment rien remarqué ? Elle te touche de si près !

BASTIAN. — Ce n'est pas ?

STENSGARD. — Si, Ragna, ta sœur. Oh ! tu ne sais pas l'impression que j'éprouvais quand je la voyais, dans l'intimité de la famille, aller et venir, si peu prétentieuse !...

BASTIAN. — Non. Est-ce possible ?

STENSGARD. — Comment : avec ton œil perspicace, tu n'as pas remarqué cela ?

BASTIAN. — Dans les premiers temps, il m'a semblé mais maintenant on dit tant de choses. On dit que tu commences à aller chez le chambellan.

STENSGARD. — Comment : chez le chambellan ! Oui,

Monsen, je vais te parler franchement, il y a eu un moment où j'étais incertain. Grâce à Dieu cela est passé, je vois maintenant clairement ce que je veux et quel chemin je dois suivre.

BASTIAN. — Voici ma main, je parlerai pour toi. Remets t'en à moi, mais Ragna ne fait que ce que veut mon père.

STENSGARD. — C'est justement de ton père que je voulais te parler.

BASTIAN. — Chut! Voici Madame Rundholmen! Parle en ma faveur, fais de ton mieux, le reste me regarde.

(Il sort et Madame Rundholmen entre.)

SCÈNE VII

STENSGARD, Mme RUNDHOLMEN

MADAME RUNDHOLMEN. — Hé bien, ça va comme sur des roulettes, monsieur l'avocat. Tout le monde vote pour vous.

STENSGARD. — C'est, en effet, remarquable.

MADAME RUNDHOLMEN. — Oui, Dieu sait ce que Monsen en dira!

STENSGARD. — Madame Rundholmen, je vous en prie, un mot.

MADAME RUNDHOLMEN. — Quoi donc? Quoi donc?

STENSGARD. — Voulez-vous m'écouter?

MADAME RUNDHOLNEN. — Jésus! Bien sûr! Volontiers!

STENSGARD. — Vous avez parlé tout à l'heure de votre isolement.

MADAME RUNDHOLMEN. — Oh ! c'était avec cet affreux Hejre...

STENSGARD. — Et vous avez dit qu'il était bien difficile pour une veuve...

MADAME RUNDHOLMEN. — Certes, monsieur Stensgard, si vous pouviez voir par vous-même !

STENSGARD. — Mais si un beau jeune homme venait...

MADAME RUNDHOLMEN. — Un beau jeune homme !

STENSGARD. — Qui vous aime en secret depuis longtemps déjà et...

MADAME RUNDHOLMEN. — Non, je ne veux plus vous écouter.

STENSGARD. — Il le faut. Un jeune homme qui trouve aussi que c'est pénible d'être seul.

MADAME RUNDHOLMEN. — Comment? — Je ne vous comprends pas du tout.

STENSGARD. — Vous tenez dans vos mains le sort de deux êtres ! le vôtre et celui...

MADAME RUNDHOLMEN. — Et celui du beau jeune homme ?

STENSGARD. — Oui, répondez-moi.

MADAME RUNDHOLMEN. — Oh non, monsieur Stensgard, vous ne parlez pas sérieusement.

STENSGARD. — Comment pouvez-vous croire que je voudrais me moquer de vous ? Ne seriez-vous pas disposée à...

MADAME RUNDHOLMEN. — A grand Dieu, certainement ! Mon chéri, mon doux !...

STENSGARD (*reculant d'un pas*). — Hein?

MADAME RUNDHOLMEN. — Jésus! Voici quelqu'un!

SCÈNE VIII

Les mêmes, RAGNA

RAGNA. — Mille pardon! Mon père n'est pas ici?

MADAME RUNDHOLMEN. — Votre père? Oui... non... je crois, il est passé par ici.

RAGNA. — Par ici?

STENSGARD. — Il est parti pour Christiania.

MADAME RUNDHOLMEN. — Oui, mais, Mademoiselle... Ah! vous ne savez pas combien je suis heureuse! Attendez un instant; je vais à la cave chercher une bouteille de mon meilleur vin.

(Elle sort.)

STENSGARD. — Mademoiselle, vous cherchez réellement votre père?

RAGNA. — Vous l'avez bien entendu.

STENSGARD. — Vous ne savez pas qu'il est parti en voyage?

RAGNA. Oh! est-ce que je sais, moi? On ne me dit jamais rien! Mais à Christiania, c'est impossible. Adieu.

STENSGARD (*il lui barre le passage*). — Ragna! écoutez-moi! Pourquoi êtes-vous à mon égard si différente de ce que vous étiez?

RAGNA. — Laissez-moi!

STENSGARD. — Non, je regarde comme un avertissement du ciel que vous soyez venue juste maintenant. Ne

prenez pas cet air effrayé ! Vous n'étiez pas ainsi autrefois.

RAGNA. — Dieu soit loué ! C'est fini.

STENSGARD. — Mais pourquoi ?

RAGNA. — J'ai appris à vous mieux connaître ; et il est très heureux que je l'aie appris assez tôt !

STENSGARD. — Oh ! je comprends ! On m'a calomnié ! Peut-être est-ce ma faute. J'étais pris comme dans un filet. Mais maintenant c'est fini ! Oh ! quand je vous vois, il me semble que je deviens meilleur ! C'est vous que j'aime, Ragna, vous et nulle autre !

RAGNA. — Laissez-moi passer ! J'ai peur de vous !

STENSGARD. — Demain, Ragna, pourrai-je vous voir et vous parler, demain ?

RAGNA. — Oui, oui, je veux bien ; mais pas aujourd'hui.

STENSGARD. — Pas aujourd'hui ! Demain ! Victoire ! J'ai vaincu ! Je suis heureux !

MADAME RUNDHOLMEN (*avec du vin et des gâteaux*) — Hé bien, nous allons trinquer au bonheur et à la bénédiction du ciel.

STENSGARD. — Au bonheur en amour ! A l'amour et au bonheur ! Un vivat pour la journée de demain ?

(Il boit.)

HELLE (*à Ragna*). — L'avez-vous trouvé ?

RAGNA. — Non, il n'est pas ici ; venez, venez !

MADAME RUNDHOLMEN. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

HELLE. — Rien. Des étrangers sont venus à Storli et...

MADAME RUNDHOLMEN (*à Ragna*). — Oh ! vous avez encore des étrangers chez vous ?

RAGNA. — Oui, oui. Excusez-moi, il faut que je rentre. Adieu !

STENSGARD (*il l'accompagne*). — Adieu ! A demain !

(Helle et Ragna sortent.)

SCÈNE IX

STENSGARD, HEIRE, Mme RUNDHOLMEN

HEJRE. — Ah ! ah ! Ça roule ! ça roule ! Stensgard ! Stensgard ! Stensgard ! Tout le monde vote pour vous. Vous devriez aussi voter pour lui, madame Rundholmen.

MADAME RUNDHOLMEN. — Que dites-vous là ! Réellement tout le monde vote pour lui ?

HEJRE. — Tout le monde. M. Stensgard jouit de la confiance publique. Le vieux Lundestad a l'air d'un cornichon dans du sucre. C'est un vrai bonheur de voir cette agitation.

MADAME RUNDHOLMEN. — Ce ne sera pas inutilement que vous l'aurez élu. Je ne puis pas voter ; mais je puis signer.

(Elle sort.)

HEJRE. — Vous êtes le consolateur qu'il faut à une veuve, monsieur Stensgard. Savez-vous, vous devriez vous en tenir à celle-là. Vous seriez très bien casé, mon cher.

STENSGARD. — A Madame Rundholmen ?

HEJRE. — Mais oui ; c'est une maîtresse femme sous tous les rapports. Et puis elle sera le meilleur parti de

la ville dès que la ruine du propriétaire de Storli sera consommée.

STENSGARD. — Mais j'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Storli ?

HEJRE. — Rien ? Vous avez la mémoire courte, très cher. N'est-il pas partout question de ruine et de banqueroute, et n'est-on pas venu chercher Monsen ici même ? Trois étrangers sont arrivés à Storli.

STENSGARD. — Des visites, je sais.

HEJRE. — Des visites qu'on n'avait pas réclamées, mon jeune ami. On parle tout bas de police et de créanciers furieux ; on a même fait, si vous voulez le savoir, certaines expertises. A ce propos, quel était ce papier que Monsen vous a remis hier ?

STENSGARD. — Ah ! un papier quelconque ! Une expertise, dites-vous ? Écoutez, connaissez-vous l'écriture du chambellan Bratsberg ?

HEJRE. — Hé ! hé ! je crois...

STENSGARD. — Hé bien ! regardez ceci.

HEJRE. — Ceci, très cher, n'a jamais été la signature du chambellan.

STENSGARD. — Non ? Alors.....

HEJRE. — Cette lettre de change a été signée par Monsen ?

STENSGARD. — Non, par le jeune Bratsberg.

HEJRE. — Taratata ! Montrez encore ! *(Il regarde)*. Vous pouvez allumer votre cigare avec.

STENSGARD. — Eh quoi ! le nom du signataire aussi !

HEJRE. — C'est un faux, jeune homme, c'est un faux aussi vrai que je m'appelle Daniel. Il suffit de le regarder avec l'œil perspicace de la défiance.

STENSGARD. — Est-ce possible ? A coup sûr, Monsen ne voudrait pas.....

HEJRE. — Monsen ? Il ne comprend rien à ses affaires, encore moins comprend-t-il celles des autres. Mais il faut, monsieur Stensgard, que cela ait une fin ; il faut que la conscience publique reçoive satisfaction. Le plus drôle, c'est que Monsen entraîne dans sa culbute le jeune Bratsberg, et que Bratsberg, le commerçant, entraîne à son tour Bratsberg, le chambellan.

STENSGARD. — Oui, c'est ce que disait tout à l'heure

HEJRE. — Naturellement, les banqueroutes s'enchaînent les unes aux autres. Retenez bien ceci, car je suis prophète : Monsen ira au bagne, le jeune Bratsberg obtiendra un arrangement et le vieux Bratsberg sera mis en tutelle. Je veux dire par là que ses créanciers lui feront, sa vie durant, une pension de quelques milliers de thalers. Ça finit toujours ainsi, monsieur Stensgard, je suis fixé. Comme dit le proverbe latin : « *Fiat justitia, pereat mundus!* » Traduction : « Quelle singulière justice règne dans ce monde corrompu ! »

STENSGARD (*très agité*). — Deux chemins qui se ferment devant moi !

HEJRE. — Hein ?

STENSGARD. — Et juste maintenant !... maintenant !

SCÈNE X

STENSGARD, HEJRE, ASLAKSEN

ASLAKSEN. — Mes félicitations ! mes félicitations, monsieur l'élu !

STENSGARD. — L'élu?

ASLAKSEN. — Avec cent dix-sept voix, Lundestad en a eu cinquante-trois ; quant aux autres, ils sont dispersés à tous les vents!

HEJRE. — Le premier pas sur le chemin de la gloire est fait, monsieur Stensgard.

ASLAKSEN. — Et ça va vous coûter un punch. (*Appelant*). Madame Rundholmen, le nouvel élu du peuple paie à boire.

HEJRE. — Oui, c'est le premier pas sur le chemin de la dépense, dis-je.

SCÈNE XI

Les mêmes, LUNDESTAD

HEJRE (*avec ironie à Lundestad*). — Voilà donc la récompense de ceux qui veillissent au service de leur pays!

LUNDESTAD (*bas à Stensgard*). — Y tenez-vous toujours beaucoup?

STENSGARD. — A quoi me sert-il d'y tenir puisque tout s'écroule?

LUNDESTAD. — Pensez-vous que le partie soit perdue?

ASLAKSEN (*en arrière*). — Madame Rundholmen paie à boire! Elle prétend qu'elle est la première intéressée dans l'élection.

STENSGARD. — La première intéressée?

LUNDESTAD. — Pourquoi?

STENSGARD. — La partie n'est pas perdue, monsieur Lundestad.

(Il s'assied et écrit.)

LUNDESTAD (*bas*). — Écoutez, Aslaksen, pourriez-vous insérer quelques lignes de moi, après-demain, dans votre journal?

ASLAKSEN. — Bien sûr; est-ce méchant?

LUNDESTAD. — Non, du tout.

ASLAKSEN. — Oh! ça n'y ferait rien; j'insérerais tou de même.

LUNDESTAD. — C'est mon testament politique; je vous l'enverrai demain matin.

(Il sort.)

SCÈNE XII

Les mêmes, BASTIAN, UNE SERVANTE

LA SERVANTE. — Voici le punch de Madame!

ASLAKSEN. — Hurrah! Nos affaires locales prennent de l'intérêt.

(Il met le bol sur la table, verse à boire et boit lui-même plusieurs verres pendant la scène.)

BASTIAN (*il arrive par la droite; bas*). — Vous n'oubliez pas ma lettre?

ASLAKSEN. — Soyez sans inquiètude! (*Il frappe sur la poche de son habit*). Elle est là!

BASTIAN. — Profitez de la première occasion, dès que vous le pourrez,... comprenez-vous?

ASLAKSEN. — Entendu! Entendu! (*Il crie*). Allons, Lisette, les verres sont pleins!

BASTIAN. — Je n'oublierai pas de vous récompenser.

ASLAKSEN. — Bien, bien! (*à la servante*). Un citron, Lisette, mais vite, vite!

(Bastian sort.)

STENSGARD. — Un mot, Aslaksen, passerez-vous par ici demain soir?

ASLAKSEN, — Demain soir? Mais oui.

STENSGARD. — Bien; alors entrez là et donnez cette lettre à Madame Rundholmen.

ASLAKSEN. — De votre part?

STENSGARD. — Cachez-là dans votre poche. Bon! A demain soir.

ASLAKSEN. — Ponctuellement, soyez sans crainte

(La servante apporte le citron. Stensgard va à la fenêtre).

BASTIAN. — Hé bien, as-tu parlé à Madame Rundholmen?

STENSGARD. — Oui, quelques mots seulement.

BASTIAN. — Et que dit-elle?

STENSGARD. — Nous avons été dérangés, je ne puis encore rien te dire de sûr.

BASTIAN. — Je vais me hasarder alors. Elle se plaint si tristement de son état!... Ce sera décidé dans une heure.

STENSGARD. — Dans une heure?

SCÈNE XIII

STENSGARD, BASTIAN, ASLAKSEN, LUNDESTAD
MADAME RUNDHOLMEN.

BASTIAN (*qui voit entrer Madame Rundholmen à Stensgard.* — Chut ! ne laisse rien remarquer à personne !

(Il se promène de long en large).

STENSGARD (*à Aslaksen, à voix basse*). — Rendez-moi la lettre ?

ASLAKSEN. — Vous me la reprenez ?

STENSGARD. — Oui, vite! je la remettrai moi-même.

ASLAKSEN. La voilà !

(Stensgard met la lettre dans sa poche et se mêle au public).

MADAME RUNDHOLMEN (*à Bastian*). — Que dites-vous de cette élection ?

BASTIAN. — Tout le bien possible. Nous sommes, Stensgard et moi, des amis de cœur ; je ne puis pas être fâché qu'il entre au Parlement.

MADAME RUNDHOLMEN. — Mais votre père en sera mécontent ?

BASTIAN. — Oh ! mon père a tant de chats à fouetter! Et puis, si l'on envoie Stensgard au Parlement, l'honneur en reste jusqu'à un certain point dans la famille.

MADAME RUNDHOLMEN. — Comment cela ?

BASTIAN. — Il a l'intention de se marier.

MADAME RUNDHOLMEN. — Jésus ! Vous a-t-il dit quelque chose à ce sujet ?

BASTIAN. — Oui, et je lui ai promis de dire une bonne

parole en sa faveur. Le mariage se fera, car je crois bien que Ragna ne le déteste pas.

MADAME RUNDHOLMEN. — Ragna ?

LUNDESTAD (*il se rapproche*). — De quoi parlez-vous avec tant d'animation, madame Rundholmen?

MADAME RUNDHOLMEN. — Pensez donc, il me dit que Stensgard va se marier !

LUNDESTAD. — Sans doute, mais le chambellan n'y consentira pas facilement.

BASTIAN. — Le chambellan ?

LUNDESTAD. — Probablement qu'elle est encore un trop beau parti pour un simple avocat.

MADAME RUNDHOLMEN. — Qui ?

LUNDESTAD. — La fille, parbleu.

MADAME RUNDHOLMEN. — Il n'a cependant pas demandé la main de Mademoiselle Bratsberg ?

LUNDESTAD. — Mais si.

MADAME RUNDHOLMEN. — Vous en êtes certain? Vous pourriez l'affirmer ?

BASTIAN. — Et à moi il m'avait dit de parler en sa faveur !

(Bastian et Lundestad s'éloignent).

MADAME RUNDHOLMEN (*à Stensgard*). — Tenez-vous sur vos gardes, Stensgard ! Défiez-vous !

STENSGARD. — De qui ?

MADAME RUNDHOLMEN. — Des méchants. Il y a des gens ici qui parlent mal de vous.

STENSGARD. — Que m'importe ? A l'exception d'une seule personne...

MADAME RUNDHOLMEN. — Laquelle?

STENSGARD (*il lui glisse sa lettre*). — Lisez ceci quand vous serez seule.

MADAME RUNDHOLMEN. — Ah ! je savais bien !

(Elle sort).

SCÈNE XIV

STENSGARD, RINGDAL

RINGDAL. — Hé bien, d'après ce que j'apprends, vous êtes sorti vainqueur de la bataille électorale, monsieur l'avocat.

STENSGARD. — Mais oui, monsieur l'administrateur, en dépit des efforts de votre noble maître.

RINGDAL. — Il use comme un autre de ses droits d'électeur.

STENSGARD. — Malheureusement pour lui, il n'aura plus beaucoup d'occasions d'en user.

RINGDAL. — Que voulez vous dire ?

STENSGARD. — Je veux dire que l'on vient de faire certaines expertises...

RINGDAL. — Certaines expertises ! Sur quoi ?

STENSGARD. — Ne faites donc pas l'homme qui ne comprend pas. Ne sentez-vous donc pas qu'il y a un orage dans l'air ? Et une banqueroute dans les grands prix ?

RINGDAL. — J'en ai entendu parler de différents côtés.

STENSGARD. — Est-ce que le chambellan et son fils ne sont pas compromis dans cette affaire ?

RINGDAL. — Pardon ! Mais... êtes-vous fou ?

STENSGARD. — Ce n'est pas vrai alors ?

RINGDAL. — Il n'y a pas un mot de vrai en ce qui concerne le chambellan. Qui vous a dit cela ?

STENSGARD. — Je ne veux pas le nommer encore.

RINGDAL. — N'importe ! Celui qui vous l'a dit avait une intention cachée.

STENSGARD. — Une intention ?

RINGDAL. — Oui ; réfléchissez bien ! N'y a-t-il personne ici qui ait intérêt à vous éloigner du chambellan ?

STENSGARD. — Oui, oui, c'est vrai ; il y a plusieurs personnes.

RINGDAL. — Au fond, le chambellan a beaucoup de sympathie pour vous.

STENSGARD. — Vraiment ?

RINGDAL. — Certes ! Et pour vous faire perdre ses bonnes grâces, on compte sur votre connaissance insuffisante des affaires de la localité, sur votre exaltation, sur votre crédulité, sur...

STENSGARD. — Oh ! les maudits chiens ! Et Madame Rundholmen qui a ma lettre.

RINGDAL. — Quelle lettre ?

STENSGARD. — Rien, rien. Peut-être n'est-il pas trop tard !... Cher monsieur Ringdal, verrez-vous le chambellan ce sôir ?

RINGDAL. — Sans doute.

STENSGARD. — Dites-lui donc, à propos de ces menaces, que ce sont de pures sottises. Du reste, il est fixé déjà. Dites-lui aussi que demain matin j'irai moi-même tout lui expliquer.

RINGDAL. — Et vous irez ?

STENSGARD. — Oui, pour lui prouver... lui prouver

que... Tenez, monsieur Ringdal, donnez cette lettre au chambellan de ma part.

RINGDAL. — La lettre de change?

STENSGARD. — Vous ne me comprenez pas? N'importe, donnez-la lui et dites-lui simplement: « Voilà comment se venge celui que vous avez voulu perdre! »

RINGDAL. — Je m'acquitterai de la commission.

(Il sort).

STENSGARD. — Ecoutez, monsieur Hejre, comment avez-vous pu me raconter cette histoire sur le chambellan et me faire croire?...

HEJRE. — Moi! vous faire croire!...

STENSGARD. — C'était un infâme mensonge!

HEJRE. — Oh! voyez! voyez! j'en suis absolument ravi. Savez-vous, monsieur Lundestad, que cette histoire du chambellan était fausse?

LUNDESTAD. — Chut! C'était une fausse piste! c'est encore plus près.

STENSGARD. — Comment plus près?

LUNDESTAD. — Je ne sais; on parle de Madame Rundholmen tout bas.

STENSGARD. — Hein?

HEJRE. — Ne vous l'avais-je pas prédit? Ses relations avec le grand propriétaire de Storli...

LUNDESTAD. — Il est parti de chez lui, aujourd'hui, de grand matin.

HEJRE. — Et sa famille qui le cherche partout!

LUNDESTAD. — Et le fils qui met tant d'empressement à marier sa sœur!

STENSGARD. — De la marier ? Elle m'a dit : « Demain ! » Et son inquiétude au sujet de son père...

HEJRE. — Hé hé ! je parierais qu'il s'est pendu !

ASLAKSEN. — Il y a quelqu'un qui s'est pendu ?

LUNDESTAD. — M. Hejre dit que Monsen...

SCÈNE XV

MONSEN, ASLAKSEN, STENSGARD, BASTIAN, HEJRE

MONSEN. — Du champagne pour tout le monde !

ASLAKSEN (*et quelques autres*). — Monsen !

MONSEN. — Oui, Monsen, oui ! Le Monsen au champagne ! Le Monsen aux écus ! Du vin, nom de Dieu, du vin !

HEJRE. — Mais, très cher...

STENSGARD. — Vous ! D'où venez-vous ?

MONSEN. — De faire mes affaires. Cent mille couronnes gagnées ! Voilà ! Il y aura demain un grand dîner à Storli. Tout le monde est invité. Du champagne ! vous dis-je. Nos félicitations, Stensgard, vous êtes élu.

STENSGARD. — Oui, mais je vais vous expliquer tout de suite comment...

MONSEN. — Bah ! qu'est-ce que ça me fait ? Du vin ! Où se cache Madame Rundholmen ?

(Il veut aller voir à la porte de gauche).

LA SERVANTE (*qui vient d'entrer*). — Personne ne peut entrer, Madame lit une lettre.

BASTIAN. — Diable !

(Il sort),

STENSGARD. — Elle lit une lettre ?

LA SERVANTE. — Oui, et elle danse dans la chambre.

STENSGARD. — Adieu, monsieur Monsen ; à demain midi, à Storli.

MONSEN. — A demain !

STENSGARD (*bas à Hejre*). — Monsieur Hejre, voulez-vous me rendre un service ?

HEJRE. — Avec plaisir.

STENSGARD. — Faites de moi un portrait un peu noir à Madame Rundholmen ; lancez contre moi quelques mots à double sens. Vous vous y entendez si bien !

HEJRE. — Mais pourquoi donc ?

STENSGARD. — J'ai mes raisons ; c'est une plaisanterie... un pari avec quelqu'un... contre qui vous avez une dent.

HEJRE. — Ah ! ah ! je comprends. Suffit !

STENSGARD. — Ainsi, n'y manquez pas. Médisez un peu sur mon compte ; compromettez la bonne opinion qu'elle a de moi.

HEJRE. — Soyez tranquille, je m'en ferai un véritable plaisir.

STENSGARD. — Je vous remercie. Monsieur Lundestad, j'aurai à vous parler demain, avant midi, chez le chambellan.

LUNDESTAD. — Avez-vous quelque espérance ?

STENSGARD. — J'ai de triples espérances.

LUNDESTAD. — Triples ? Je ne comprends pas.

STENSGARD. — Il n'est pas nécessaire que vous compreniez. Désormais j'agirai par moi-même.

(Il sort.)

MONSEN. — Encore un plein verre, Aslaksen ! Où donc est Bastian ?

ASLAKSEN. — Il s'en est allé en courant, mais j'ai une lettre de lui à remettre.

MONSEN. — A qui ?

ASLAKSEN. — A Madame Rundholmen.

MONSEN. — Ah ! Enfin !

ASLAKSEN. — Mais pas avant demain matin, m'a-t-il dit. Ni plus tôt, ni plus tard. A votre santé !

HEJRE (*à Lundestad*). — Quel est ce diable de jeu entre Stensgard et Madame Rundholmen ?

LUNDESTAD (*à demi-voix*). — Il a des intentions sur elle.

HEJRE. — Je ne l'aurais pas cru. Il m'a prié de le noircir à ses yeux, de lui parler de lui le plus défavorablement que je pourrai... Suffit !

LUNDESTAD. — Et vous avez promis ?

HEJRE. — Naturellement.

LUNDESTAD. — Il a, sans doute, pensé que vous feriez le contraire de votre promesse.

HEJRE. — Hé ! hé ! la chère âme ! Eh bien, cette fois, il se sera trompé.

MADAME RUNDHOLMEN (*une lettre ouverte à la main*). — Où est l'avocat Stensgard.

HEJRE.— Ma foi, il vient d'embrasser votre servante : après quoi il s'est sauvé. madame Rundholmen.

ACTE CINQUIEME

(Salon de réception chez le chambellan. Grande porte au fond. Portes à droite et à gauche.)

SCÈNE I

RINGDAL, FIELDBO

RINGDAL. — Entrez !

FIELDBO. — Bonjour !

RINGDAL. — Bonjour, monsieur le docteur.

FIELDBO. — Hé bien, ça va-t-il ?

RINGDAL. — Ici ça va pas mal ; mais...

FIELDBO. — Mais ?

RINGDAL. — Vous avez, sans doute, appris la grande nouvelle ?

FIELDBO. — Non. De quoi s'agit-il.

RINGDAL. — Comment, vous n'avez pas appris ce qui est arrivé à Storli ?

FIELBO. — Non.

RINGDAL. — Monsen a disparu. Parti !

FIELDBO. — Parti ? Monsen ?

RINGDAL. — Parti !

FIELDBO. — Mais, grand Dieu !

RINDGAL. — Il circulait déjà, hier, des bruits singuliers, mais Monsen est revenu et il a su donner le change.

FIELDBO. — Mais le motif? le motif ?

RINGDAL. — D'immenses pertes sur des chargements de bois, dit-on. En outre deux ou trois maisons de Christiania auraient suspendu leurs paiements et alors...

FIELDBO. — Et alors il s'est enfui !

RINGDAL. — En Suède, probablement. — Des hommes de loi sont en train de dresser des procès-verbaux et de mettre les scellés.

FIELDBO. — Et sa malheureuse famille ?

RINGDAL. — Le fils ne s'est jamais, je crois, occupé d'affaires ; et dans tous les cas il ne s'en occupait pas en ces derniers temps.

FIELDBO. — Mais la jeune fille ?

RINGDAL. — Chut ; elle est ici.

FIELDBO. — Ici ?

RINGDAL. — Le précepteur l'a amenée ce matin avec les petits. Mademoiselle Bratsberg les a recueillis en secret.

FIELDBO. — Et comment supporte-t-elle cela ?

RINGDAL. — Assez bien, il me semble. Vous pouvez comprendre qu'avec le traitement qu'elle subissait à la maison, et, du reste, je puis vous dire aussi qu'elle... Chut ! voici le chambellan.

SCÈNE II

BRATSBERG, FIELDBO, RINGDAL

BRATSBERG. — C'est vous, docteur!

FIELDBO. — Oui. Je suis venu un peu tôt, ce matin. Permettez-moi de vous souhaiter toutes sortes de bonheurs pour votre anniversaire, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Ah! que Dieu nous accorde des jours meilleurs. Je vous remercie, je sais que vos souhaits sont sincères.

FIELDBO. — Puis-je vous demander, monsieur le chambellan...

BRATSBERG. — D'abord, un mot. Laissez ce titre de côté.

FIELDBO. — Que voulez-vous dire ?

BRATSBERG. — Je suis maître de forges, ni plus ni moins.

FIELDBO. — Mais, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

BRATSBERG. — J'ai renoncé à mon titre et à ma charge; ma lettre de renonciation sera expédiée aujourd'hui.

FIELDBO. — Vous devriez prendre le temps de la réflexion.

BRATSBERG. — Lorsque mon roi m'a accordé la faveur de m'appeler dans son entourage, il l'a fait en raison de la considération dont ma famille jouissait depuis plusieurs générations.

FIELBO. — Hé bien ?

BRATSBERG. — Ma famille est déshonorée autant que le propriétaire Monsen. Vous savez sans doute ce qui est arrivé à Monsen.

FIELDBO. Oui, je sais.

BRATSBERG (*à Ringdal*). — On ne connaît pas de nouveaux détails ?

RINGDAL. — Non, si ce n'est qu'il entraîne un grand nombre de fermiers dans sa ruine.

BRATSBERG. — Et mon fils ?

RINGDAL. — Votre fils m'a communiqué son bilan. Il peut payer tout ce qu'il doit ; mais il ne lui restera plus rien.

BRATSBERG. — Hum ! Veuillez donc faire recopier ma lettre.

RINGDAL (*sort*). — A vos ordres !

FIELDBO. — Mais avez-vous réfléchi ? Tout peut s'arranger secrètement.

BRATSBERG. — Soit. Mais, moi, m'est-il possible de ne pas savoir ce qui s'est passé, puis-je chasser cela de ma mémoire ?

FIELDBO. — Et que s'est-il passé en somme ? Il vous a écrit, il a reconnu sa faute et vous a demandé pardon. C'est la première fois que ça lui arrive ; qu'est-ce que cela, je vous le demande ?

BRATSBERG. — Voudriez-vous agir comme mon fils a agi ?

FIELDBO. — Il ne recommencera pas, c'est là le principal.

BRATSBERG. — Quelles garanties ai-je qu'il ne recommencera pas des folies de ce genre ?

FIELDBO. — A défaut d'autres, l'incident provoqué

par votre belle-fille lui donnera sérieusement à penser.

BRATSBERG (*il traverse la chambre*). — Ma pauvre Selma ! Notre tranquille bonheur est détruit !

FIELDBO. — Il y a quelque chose au-dessus de tout cela. Votre bonheur n'a été qu'une illusion. Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, vous avez bâti sur le sable. Vous avez été aveugle et orgueilleux, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Moi ?

FIELDBO. — Oui, vous. Ne vous offensez pas de ma franchise. Vous étiez fier de l'honorabilité de votre famille ; mais l'avait-on mis à l'épreuve cette honorabilité ? Saviez-vous même si elle pourrait soutenir l'épreuve ?

BRATSBERG. — Épargnez-vous la peine de me faire un sermon, monsieur le docteur. Les événements de ces derniers jours n'ont pas été sans laisser de traces sur moi.

FIELDBO. — Je le pense bien ; mais encore faut-il avoir une vue claire des choses. Vous condamnez votre fils ; qu'avez-vous fait pour lui ? Vous lui avez adressé quelques sermons sur le respect qu'il doit à l'honorabilité de son nom ; mais vous ne l'avez pas instruit et dirigé de façon à ce que, dans une circonstance donnée, il sut se conduire honnêtement.

BRATSBERG. — Le croyez-vous ?

FIELDBO. — Je ne le crois pas ; je le sais. C'est, du reste, la méthode générale. Au lieu de prêcher d'exemple, on croit remplir son devoir en émettant à l'usage des autres des aphorismes abstraits. Et il en résulte que des milliers de jeunes gens bien doués, mais dont l'instruc-

tion demeure incomplète, finissent par se conduire tout autrement qu'ils ne peuvent et ne sentent. Stensgard en est un exemple.

BRATSBERG. — Oui, Stensgard. Qu'est-ce que vous en dites ?

FIELDBO. — C'est un être fait de pièces et de morceaux. Je le connais depuis son enfance. Son père était un homme de rien. Il avait une petite boutique de brocanteur et en outre, quand l'occasion s'en présentait, il prêtait à la petite semaine ou plutôt c'était sa femme qui faisait ce métier. Une vraie mégère celle-ci, n'ayant de femme que le nom, tenant son mari en tutelle, et grossière, et vulgaire plus qu'on ne saurait se l'imaginer. C'est dans ce milieu qu'a grandi Stensgard. Il allait en même temps au collège. « Il faut qu'il étudie, disait sa mère, nous en ferons un bon comptable. » Il avait de mauvais exemples sous les yeux chez lui, mais à l'école il donnait beaucoup d'espérance. On lui rcconnaissait de sincères aspirations vers le beau, de l'imagination, du caractère et de la volonté; mais d'un autre côté aucun esprit de suite. A quoi cela pouvait-il le mener, sinon à un éparpillement de sa personnalité ?

BRATSBERG. — Je ne sais pas ce qui pouvait en résulter. Mais je voudrais bien savoir où le bien existe pour vous. De Stensgard on ne pouvait rien attendre, de mon fils non plus. Mais de vous naturellement, de vous...

FIELDBO. — Oui, de moi, précisément. Ne souriez pas. Je ne suis pas plus prétentieux qu'il ne faut. Mais j'ai ce qui donne l'équilibre, ce qui rend sûr de soi. J'ai été élevé dans le calme et l'harmonie d'une honnête famille de la classe moyenne. Ma mère est une femme dans toute

la bonne acception du mot. Chez nous, on n'a jamais songé à s'élever au-dessus de sa position Les circonstances nous ont été favorables, nous n'avons jamais eu à souffrir de malheurs financiers ou autres ; aucun décès n'a troublé notre intérieur et n'y a laissé le vide et le chagrin, nous avions l'amour du beau, mais cet amour consistait dans notre manière d'apprécier la vie et ne s'arrêtait pas aux choses extérieures. Nous ne commettions aucun écart d'intelligence ni de sentiment.

BRATSBERG. — Voyez, voyez ! C'est pour cela que vous êtes resté tellement complet.

FIELDBO. — Je suis loin de le croire. Je dis seulement que les circonstances de la vie m'ont été excessivement favorables et je sens que cela m'impose des devoirs.

BRATSBERG. — Soit. Mais si Stensgard n'a pas de devoirs de ce genre, il est d'autant plus beau de voir que lui aussi...

FIELDBO. — Comment ! Qu'est-ce ?

BRATSBERG. — Vous le jugez mal, mon bon docteur ! Voyez ceci ! Qu'en pensez-vous ?

FIELDBO. — La lettre de change de votre fils !

BRATSBERG. — Oui, il me l'a renvoyée.

FIELDBO. — De son propre mouvement ?

BRATSBERG. — De son propre mouvement et sans aucune condition : c'est beau, c'est généreux. C'est pourquoi, à partir d'aujourd'hui, ma maison lui est ouverte.

FIELDBO. — Faites attention, dans votre intérêt comme dans celui de votre fille.

BRATSBERG. — Ah, laissez ! Il a beaucoup de qualités que vous n'avez pas. Il est franc, lui, tandis que vous faites tout en cachette, docteur !

FIELDBO. — Moi ?

BRATSBERG. — Oui, vous ! Vous allez et venez chez moi ; je vous demande conseil sur tout, et cependant il y a quelque chose de mystérieux en vous, quelque chose de détestable, d'étrange que j'exècre.

FIELDBO. — Mais vous pouvez très bien vous expliquer cela.

BRATSBERG. — Moi ? non, c'est votre affaire. Au reste, maintenant, quittons ce sujet.

FIELDBO. — Monsieur le chambellan, nous ne nous comprenons ni l'un ni l'autre. Je n'ai pas de lettre de change à renvoyer, moi ; mais il se pourrait que je fasse un plus douloureux sacrifice.

BRATSBERG. — Vrai ? Comment ?

FIELDBO. — En me taisant.

BRATSBERG. — En vous taisant ! Voulez-vous que je vous dise ce qui me tente, moi ? Devenir grossier, jurer, entrer dans l'Union des jeunes. Vous êtes très intelligent et distingué, monsieur le médecin des forges, cela ne peut convenir à notre libre société. Voyez Stensgard, il n'est rien de tout cela, lui ; et c'est pourquoi il va venir chez moi, ici, il va... il va... Ah ! j'aurais vraiment envie de... Et maintenant faites votre profit de cela. Comme on fait son lit on se couche.

SCÈNE III

Les mêmes, LUNDESTAD

LUNDESTAD. — Bonne fête, monsieur le chambellan ! Je vous souhaite honneur et prospérité et tous les biens possibles.

BRATSBERG. — Que le diable vous emporte ! je... Tout est en strass, mon cher Lundestad ; rien dans ce monde ne résiste à l'épreuve.

LUNDESTAD. — C'est aussi ce que disent les créanciers de Monsen.

BRATSBERG. — Cette histoire de Monsen ne vous a-t-elle pas fait l'effet d'un éclair dans un ciel très pur ?

LUNDESTAD. — Vous le lui aviez prédit il y a bien longtemps !

BRATSBERG.— Hum ! hum !... C'est vrai ; encore avant-hier quand il est venu ici pour chercher à me mettre dedans.

FIELDBO. — Peut-être pour que vous le sauviez.

LUNDESTAD. — C'est impossible, il était déjà coulé. Et ce qui est arrivé est encore un grand bonheur.

BRATSBERG. — Trouvez-vous aussi qu'il soit très heureux que vous ayez été battu aux élections d'hier.

LUNDESTAD. — Je n'ai pas été battu. Tout s'est passé comme je le désirais. On ne peut pas se mesurer avec Stensgard. Il a un je ne sais quoi qui nous manque à nous autres.

BRATSBERG. — Je ne vous comprends pas bien.

LUNDESTAD. — Il a surtout l'art de séduire les masses, comme il a l'avantage de n'être gêné ni par son caractère, ni par ses convictions, ni par sa situation sociale ; il lui est très facile d'être libéral.

BRATSBERG. — Il me semble pourtant que nous aussi nous sommes libéraux.

LUNDESTAD. — Oui par Dieu, monsieur le chambellan, nous sommes libéraux, cela ne fait aucun doute ; mais nous ne sommes libéraux qu'à notre manière, tandis que voilà Stensgard qui, lui, est libéral à la manière des autres, et voilà ce qui change la situation.

BRATSBERG. — Et vous voulez favoriser cette œuvre de bouleversement ?

LUNDESTAD. — J'ai lu dans de vieux livres d'histoire qu'il y avait autrefois certains hommes qui avaient le pouvoir d'évoquer les fantômes, mais qui ne pouvaient pas les chasser.

BRATSBERG. — Mais, mon cher Lundestad, comment pouvez-vous, vous qui êtes un homme éclairé, croire...?

LUNDESTAD. — Je sais bien que c'est de la superstition, monsieur le chambellan, mais il en est des idées neuves comme des spectres, on ne peut pas les chasser quand on les a évoquées ; c'est pourquoi on doit s'efforcer de s'en accommoder le mieux que l'on peut.

BRATSBERG. — Oui, mais maintenant que Monsen est tombé et certainement avec lui sa honte de perturbateur...

LUNDESTAD. — Si Monsen était tombé deux ou trois jours plutôt, bien des choses se seraient passées autrement.

BRATSBERG. — Tant pis, vous vous êtes trop hâté.

LUNDESTAD. — J'ai eu égard à votre situation, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — A ma situation?

LUNDESTAD. — Notre parti doit conserver sa bonne réputation aux yeux du peuple, nous représentons la vieille honnêteté norvégienne. Si j'avais combattu Stensgard, vous savez qu'il a la lettre de change...

BRATSBERG. — Il ne l'a plus.

LUNDESTAD. — Comment?

BRATSBERG. — La voici.

LUNDESTAD. — Il vous l'a renvoyée?

BRATSBERG. — Oui, c'est un homme d'honneur; je dois lui rendre ce témoignage.

LUNDESTAD (*pensif*). — Ce Stensgard a de la chance

SCÈNE IV

Les mêmes, STENSGARD

STENSGARD (*il reste à la porte*). — Puis-je entrer?

BRATSBERG (*il va au-devant de lui*). — Certainement.

STENSGARD. — Et vous me permettez de vous présenter mes souhaits de bonne fête?

BRATSBERG. — Très volontiers.

STENSGARD. — Hé bien acceptez-les. Ils viennent d'un cœur ardent et sincère! Mais passez l'éponge sur toutes les sottises que j'ai écrites.

BRATSBERG. — Je m'en tiens aux faits, monsieur Stensgard. A partir d'aujourd'hui, si vous le voulez bien, considérez-vous ici comme chez vous.

STENSGARD. — Je puis ?...

(On frappe).

BRATSBERG. — Entrez !

SCÈNE V

(Plusieurs habitants de la ville. Une délégation des forges. Le chambellan reçoit leurs félicitations et cause avec eux).

Les mêmes. THORA. Des invités

THORA. — M. Stensgard, moi aussi je vous remercie.

STENSGARD. — Vous, mademoiselle !

THORA. — Papa m'a raconté de quelle noble façon vous avez agi.

STENSGARD. — Mais...

THORA. — Comme nous vous avions méconnu ! Et comme je voudrais réparer nos torts !

STENSGARD. — Vous voudriez ? Vous ? Vraiment, vous ?...

THORA. — Si nous le pouvions seulement !

BRATSBERG. — Des rafraîchissements pour ces messieurs, mon enfant.

THORA. — Tout de suite. (*A Stensgard.*) Vous permettez ?

STENSGARD. — Sans doute, sans doute, mademoiselle. (*Thora sort. Un instant après arrive une servante avec du vin et des gâteaux.*) Cher excellent monsieur Lundestad, je suis aujourd'hui de l'humeur du Dieu de la Victoire.

LUNDESTAD. — N'étiez-vous pas aussi d'excellente humeur hier?

STENSGARD. — Bah! aujourd'hui c'est tout différent. Le meilleur de la vie, son couronnement, la gloire, avec le bonheur!

LUNDESTAD. — Tiens, vous faites des rêves!

STENSGARD. — Pas des rêves! c'est du bonheur! du bonheur! du bonheur d'amour!

LUNDESTAD. — C'est alors que le beau-frère Bastian vous a rendu réponse.

STENSGARD. — Bastian?

LUNDESTAD. — Mais oui, il a dit hier qu'il vous avait promis d'être votre ambassadeur auprès de certaine jeune fille...

STENSGARD. — Quelle folie!

LUNDESTAD. — N'ayez pas peur avec moi. Si vous n'en êtes pas encore sûr, je puis vous le dire, vous avez vaincu, monsieur Stensgard, je l'ai su par Ringdal.

STENSGARD. — Qu'avez-vous su par Ringdal?

LUNDESTAD. — Que mademoiselle Monsen avait répondu affirmativement.

STENSGARD. — Répondu affirmativement! répondu affirmativement! Et son père est parti!

LUNDESTAD. — Mais pas elle.

STENSGARD. — Elle a donné son consentement! Au moment où un pareil scandale frappait sa famille! C'est tout à fait contraire à la nature de la femme, cela! Tout homme ayant des sentiments délicats doit prendre cette conduite en horreur! Du reste, c'est un malentendu. Je n'ai rien demandé à Bastian Monsen. Il est seul responsable de ce qu'il a fait.

SCÈNE VI

BRATSBERG, HEJRE, STENSGARD

HEJRE. — Hé! hé! c'est une grande assemblée! Oui, on fait ses compliments; on a revêtu ses habits du dimanche. Peut-être que je puis aussi..,

BRATSBERG. — Merci! merci, mon vieil ami!

HEJRE. — Bon Dieu, très cher, ne prends donc pas ces façons communes! (*Il arrive de nouveaux invités.*) Tiens voilà les agents de la justice, le conseil exécutif. (*A Stensgard.*) Oh cher et heureux jeune homme, vous voilà? Votre main, veuillez agréer l'assurance de la joie sincère d'un vieillard.

STENSGARD. — A quel propos?

HEJRE. — Vous m'avez demandé hier de lancer quelques mots à double entente sur votre compte.

STENSGARD. — Oui; eh bien?

HEJRE. — Je me suis prêté à votre désir avec une vraie joie.

STENSGARD. — Et comment l'a-t-elle pris?

HEJRE. — Comme une femme qui aime; elle a fondu en larmes, a fermé sa porte à clef, et n'a plus rien voulu voir, ni entendre.

STENSGARD. — Dieu soit loué!

HEJRE. — Vous êtes barbare! Mettre le cœur d'une veuve à une épreuve si cruelle! Mais l'amour a des yeux de chat... Suffit! Aujourd'hui, quand je suis revenu chez elle, madame Rundholmen, fraiche, d'excellente humeur,

peignait ses cheveux d'or devant la fenêtre ouverte. Elle avait l'air d'une sirène, avec votre permission. Ah! c'est une maîtresse femme!

STENSGARD. — Bon, et puis?

HEJRE. — Et puis elle riait comme une possédée, très cher. Elle m'a montré une lettre et m'a crié : « C'est une demande en mariage, monsieur Hejre. Je me suis fiancée hier. »

STENSGARD. — Fiancée?

HEJRE. — Mes souhaits sincères de bonheur, jeune homme. Je me réjouis infiniment d'être le premier à vous apprendre la bonne nouvelle.

STENSGARD. — Ce n'étaient que des propos en l'air.

HEJRE. — Qu'est-ce qui n'était que propos en l'air?

STENSGARD. — Vous avez mal compris; ou c'est elle-même qui a mal compris. Fiancée! êtes-vous fou? Maintenant que Monsen est ruiné, elle va probablement aussi...

HEJRE. — Mais non, très cher, madame Rundholmen est solide.

STENSGARD. — N'importe! j'ai de tout autres projets. Cette lettre n'était qu'une plaisanterie, cher monsieur Hejre; faites-moi le plaisir de ne raconter à personne cette sotte histoire.

HEJRE. — Compris, compris : on se taira. Voilà ce qu'on appelle du roman. Ah! cette jeunesse est si poétique! Oui, oui, pas un mot; je vous revaudrai cela dans vos procès : chut! je plaiderai pour vous

BRATSBERG. (*Il causait depuis un instant avec Lundestad.*) — Non, Lundestad, je ne peux pas le croire; c'est impossible.

LUNDESTAD. — Je vous l'affirme; je l'ai appris de la bouche même de Hejre.

HEJRE. — Qu'avez-vous appris de ma bouche?

BRATSBERG. — Dis-moi, est-il vrai que M. Stensgard t'a montré la lettre de change hier?

HEJRE. — Oui, pardieu, c'est vrai. Mais quel rapport y a-t-il...?

BRATSBERG. — Je te le dirai après : et tu lui as dit qu'elle était fausse?

HEJRE. — Oui, une inoffensive plaisanterie, pour calmer un peu son ivresse de bonheur.

LUNDESTAD. — Mais vous lui avez dit que les deux signatures étaient fausses?

HEJRE. — Au diable, pourquoi pas les deux aussi bien qu'une?

BRATSBERG. — Ainsi donc...

LUNDESTAD (*au chambellan*). — Et lorsqu'il a su cela...

BRATSBERG.— Il a donné la lettre de change à Ringdal.

LUNDESTAD. — Parce qu'il ne pouvait plus l'utiliser pour vous effrayer.

BRATSBERG. — Il joue le généreux ; il m'abuse de nouveau; il s'ouvre l'entrée de ma maison, il me contraint à le remercier. Oh, ce... cet homme!

HEJRE. — Mais qu'est-ce donc que toutes ces histoires?

BRATSBERG. — Plus tard, plus tard, cher ami (*A Lundestad*). Et c'est cet homme là que vous protégez, que vous appuyez!

LUNDESTAD. — Et vous même?

BRATSBERG. — Oh! j'ai presque envie de!...

LUNDESTAD (*il montre Stensgard qui cause avec Thora*). Regardez ! que doivent penser les gens ?

BRATSBERG. — Ils vont savoir ce qu'ils doivent penser.

LUNDESTAD. — Trop tard, monsieur le chambellan ; il s'insinue en se servant d'espérances, d'apparence et de probabilités.

BRATSBERG. — Je sais aussi manœuvrer, monsieur le propriétaire Lundestad.

LUNDESTAD. — Qu'allez-vous faire ?

BRATSBERG. — Vous allez le voir (*il s'approche de Fieldbo*). Monsieur le docteur, voulez-vous me rendre un service ?

FIELDBO. — Avec plaisir.

BRATSBERG. Hé bien, mettez-moi cet homme à la porte !

FIELDBO. — Stensgard ?

BRATSBERG. — Oui, ce chevalier d'industrie. Je ne veux pas prononcer son nom. Chassez-le ! Je vous donne carte blanche.

FIELDBO. — Carte blanche... Sous tous les rapports ?

BRATSBERG. Oui, par le diable !

FIELDBO. — Votre main, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — La voilà.

FIELDBO (*bas*). — Allons, c'est le moment ou jamais. (*Haut*). L'honorable société veut-elle me prêter un instant d'attention ?

BRATSBERG. — Le docteur Fieldbo a la parole.

FIELDBO. — J'ai l'honneur de vous faire part, avec le consentement de M. le chambellan, de mes fiançailles avec sa fille, Mademoiselle Thora.

(Grande surprise. Thora pousse un faible cri. Le chambellan veut prononcer quelques mots, puis se tait).

STENSGARD. — Ses fiançailles ! Tes fiançailles !

HEJRE. — Avec la fille du chambellan ? (*Il se tourne vers le chambellan*). Avec ta..... avec... avec...

LUNDESTAD. — Le docteur est-il fou ?

STENSGARD. — Mais, monsieur le chambellan.....

BRATSBERG. — Que faire ? Je suis un libre penseur ; et j'entre dans l'Union des jeunes.

FIELDBO. — Merci ! Merci ! Et mes excuses !

BRATSBERG. — Nous sommes dans un siècle d'associations, monsieur l'avocat. Vive la libre concurrence !

THORA. — O mon père chéri !

LUNDESTAD. — Puisqu'il est question de fiançailles, je puis vous faire part aussi des fiançailles de.....

STENSGARD. — Calomnié.

LUNDESTAD. — Pas du tout ; des fiançailles de Mademoiselle Monsen avec.....

STENSGARD. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, vous dis-je !

THORA. — Si, père, c'est vrai, ils sont ici tous les deux.

BRATSBERG. — Qui ?

THORA. — Ragna et l'étudiant Helle ; là.

(Elle indique la porte de droite.)

LUNDESTAD. — L'étudiant Helle ! Ainsi, c'est lui !...

BRATSBERG. — Et ici ? chez moi ? (*Il va vers la porte*). Venez, chers enfants !

RAGNA (*timidement*). — Oh ! non ! non ! Il y a tant de monde !

BRATSBERG. — Pas de fausse honte ! Vous ne pouvez rien à ce qui est arrivé.

HELLE. — Elle n'a plus de foyer, monsieur le chambellan.

RAGNA. — Oh! venez à notre secours!

BRATSBERG. — Vous pouvez compter sur mon aide; et, en attendant, je vous remercie, d'être venus chercher un asile chez moi.

HEJRE. — Puisque c'est une série de fiançailles, je peux la compléter.

BRATSBERG. — Comment? Toi? A ton âge? Quelle folie?

HEJRE. — Mais il n'est pas question de moi!... Suffit.

LUNDESTAD. — La partie est perdue, monsieur Stensgard.

STENSGARD. — Vraiment? (*Haut*). C'est moi qui vais compléter la liste, monsieur Daniel Hejre. Mesdames, messieurs, moi aussi j'ai une communication à vous faire.

BRATSBERG. — Comment!

STENSGARD. — On joue double jeu, on cache ses propres opinions quand cela est nécessaire. Je considère cela comme permis quand c'est dans l'intérêt général. Ma mission est toute tracée à l'avance et je la mets au-dessus de tout. Mon activité est consacrée à ce district, il faut faire la lumière dans les idées de la population. Ce n'est pas là l'œuvre d'un chevalier d'industrie. Les gens de la région doivent se serrer autour d'un des leurs. C'est pourquoi je me suis lié solidement et d'une manière indissoluble par les liens du cœur. Si j'ai éveillé de la défiance chez quelqu'un, qu'on me le pardonne. Moi aussi je suis fiancé.

BRATSBERG. — Vous?

FIELDBO. — Fiancé?

HEJRE. — Je veux en témoigner.

BRATSBERG. — Comment?

FIELDBO. — Avec qui?

LUNDESTAD. — Ce n'est pourtant pas?...

STENSGARD. — C'est un mariage d'amour et de raison : fiancé à Madame veuve Rundholmen.

BRATSBERG. — La veuve du restaurateur?

LUNDESTAD. — Oh! alors...

BRATSBERG.— Je ne comprends pas du tout; comment, dans ces conditions?...

STENSGARD. — C'est de la stratégie, monsieur le maître de forges.

LUNDESTAD. — Il est très fort!

SCÈNE VII

Les mêmes, ASLAKSEN, une servante

ASLAKSEN (*de la porte*). — Mille pardons et excuses, mais...

BRATSBERG. — Entrez, Aslaksen; venez-vous aussi m'apporter vos félicitations?

ASLAKSEN. — Dieu m'en garde! je ne suis pas si méchant que cela! Il faut absolument que je parle à M. Stensgard.

STENSGARD. — Un peu plus tard; attendez-moi dehors.

ASLAKSEN. — Non, par le diable! C'est tout de suite que je veux vous parler.

STENSGARD. — Silence! Que veut dire cette importunité. Oui, messieurs, les voies du destin sont étranges. Le district et moi nous voulions nous unir d'une manière solide et durable; j'ai trouvé une femme de cœur qui

pouvait me créer un intérieur; j'ai jeté mon masque de chevalier d'industrie et vous m'avez maintenant au milieu de vous comme l'honnête homme du peuple. Acceptez-moi, je suis prêt à vaincre ou à périr à n'importe quel poste que vous voudrez bien me confier.

BRATSBERG *(à la servante)*. — Hé bien! Hé bien, qu'as-tu?

LA SERVANTE. — Madame Rundholmen...

LES INVITÉS. — Madame Rundholmen?

LA SERVANTE. — Madame Rundholmen est là avec son bien-aimé.

LES INVITÉS. — Avec son bien-aimé? Madame Rundholmen? Comment?

STENSGARD. — Quelle folie!

ASLAKSEN. — Non, c'est ce que je voulais vous annoncer.

BRATSBERG *(il va vers la porte)*. — Entrez! Entrez!

SCÈNE VIII

Les mêmes, MADAME RUNDHOLMEN, BASTIAN

MADAME RUNDHOLMEN. — Monsieur le chambellan, ne le prenez pas en mauvaise part!

BRATSBERG. — Dieu m'en garde!

MADAME RUNDHOLMEN. — J'ai tenu à vous présenter mon fiancé, ainsi qu'à mademoiselle...

BRATSBERG. — Bien, bien; alors vous êtes fiancée? Mais...

THORA. — Nous ne savions pas.

STENSGARD (*à Aslaksen*). — Enfin, comment cela se fait-il ?

ASLAKSEN. — Oh! j'avais tant de choses dans la tête hier!...

STENSGARD. — Vous avez cependant remis ma lettre ?

ASLAKSEN. — Non, celle de Bastian ; voici la vôtre.

STENSGARD. — Celle de Bastian ? *(Il jette un regard sur l'enveloppe, la froisse et la met dans sa poche).* Ah ! maudit oiseau de malheur!

MADAME RUNDHOLMEN. — Oui, j'ai tout de suite compris ! On doit se méfier des hommes faux quand on a des intentions honnêtes... Ah ! vous voilà, monsieur l'avocat ! Vous ne me félicitez pas, monsieur Stensgard?

HEJRE (*à Lundestad*). — Quels regards furieux elle lui jette !

BRATSBERG. — Mais certainement qu'il vous félicite, madame Rundholmen, et vous-même vous ne félicitez pas votre future belle-sœur ?

MADAME RUNDHOLMEN. — Qui donc?

THORA. — Ragna. Elle est fiancée elle aussi.

BASTIAN. — Toi, Ragna ?

MADAME RUNDHOLMEN. — En effet, mon fiancé m'avait dit que certain personnage avait demandé sa main. Bien du bonheur à tous les deux ! Soyez le bienvenu dans la famille, monsieur Stensgard.

FIELDBO. — Ce n'est pas lui.

BRATSBERG. — Non, c'est l'étudiant Helle qui est le fiancé de Ragna. Elle a fait un choix excellent. Mais vous avez aussi ma fille à féliciter.

MADAME RUNDHOLMEN. — La chère demoiselle! Ainsi

M. Lundestad avait raison! Je vous félicite, mademoiselle! je vous félicite, monsieur l'avocat!

FIELDBO. — C'est monsieur le docteur, qu'il faut dire; car c'est moi qui suis l'heureux fiancé.

MADAME RUNDHOLMEN. — Alors je ne comprends plus du tout.

BRATSBERG. — Et moi je commence à comprendre!

STENSGARD. — Veuillez m'excuser; des affaires pressantes...

HEJRE. — Vous nous privez déjà de votre aimable compagnie? Oh!

BRATSBERG (*bas à Lundestad*). — Lundestad, comment donc l'aviez-vous appelé? ... chevalier d'industrie et l'autre mot?

LUNDESTAD. — Aventurier!

STENSGARD. — Au revoir!

BRATSBERG. — Encore un mot, monsieur l'avocat : un mot que j'ai depuis longtemps sur les lèvres.

STENSGARD (*gagnant la porte*). — Veuillez m'excuser, je suis pressé.

BRATSBERG (*il le suit*). — Aventurier!

STENSGARD. — Au revoir! Au revoir.

(Il sort).

BRATSBERG. — Nous avons purifié l'air, mes amis!

BASTIAN. — Eh, monsieur le chambellan ne m'accuse pas de ce qui est arrivé chez nous?

BRATSBERG. — Chacun doit balayer devant sa propre porte.

SCÈNE X

Les mêmes, SELMA. (Pendant la scène précédente elle **s'est** tenue dans la porte à droite.)

SELMA. — Père, tu es satisfait maintenant; peut-il venir ?

BRATSBERG. — Selma ! toi ! tu m'implores pour lui ! Toi, qui avant-hier...

SELMA. — Avant-hier est bien loin; tout est réparé, je sais maintenant qu'il n'est pas une simple machine à calculs et qu'il peut aussi faire des folies.

BRATSBERG. — Et tu t'en réjouis ?

SELMA. — Oui, qu'il puisse en faire, mais on ne lui permettra plus...

BRATSBERG. — Qu'il vienne.

(Selma sort).

RINGDAL (*arrive par la première porte à droite*). — Voici votre lettre de renonciation.

BRATSBERG. — Merci, mais déchirez-la.

RINGDAL. — La déchirer ?

BRATSBERG. — Oui, Ringdal, elle n'est pas rédigée dans la forme voulue. Et en outre...

ERIK (*arrivant avec Selma par la droite*). — Est-ce que tu me pardonnes ?

BRATSBERG (*il lui donne la lettre de change*). — Je ne veux pas être plus inflexible que le destin.

ERIK. — Mon père, dès aujourd'hui je renonce à ce commerce auquel tu es si opposé.

BRATSBERG. — Non, continue, pas de lâcheté, n'abandonne pas ta carrière, je vais moi-même devenir ton associé. (*A haute voix.*) Savez-vous la nouvelle, messieurs : je m'associe avec mon fils.

PLUSIEURS INVITÉS. — Comment, vous, monsieur le chambellan !

HEJRE. — Toi, mon très cher !

BRATSBERG. — Oui, c'est un commerce honnête et fructueux; il peut le devenir du moins. Je n'ai plus aucune raison pour m'en abstenir.

LUNDESTAD. — Monsieur le chambellan, si vous voulez vous mêler à la vie active du district, ce serait honteux et ridicule de la part d'un vieux routier comme moi de ne pas faire aussi son devoir.

ERIK. — Vous, vraiment ?

LUNDESTAD. — Oui, moi, après les déconvenues amoureuses qu'a essuyées aujourd'hui l'avocat Stensgard, Dieu me garde de forcer le pauvre garçon à s'occuper des affaires publiques. Il faut qu'il se rémette; il devrait voyager, je l'y aiderai. Donc, mes chers concitoyens, si vous avez besoin de moi, me voici !

PLUSIEURS CITOYENS (*lui serrant la main avec émotion*). — Merci, Lundestad. Vous êtes toujours le même vieux Lundestad ! Vous ne bronchez pas !

BRATSBERG. — Hé bien, tout est pour le mieux et tout va rentrer dans l'ordre. Mais qui est en somme la cause de tout cela ?

FIELDBO. — Voici Aslaksen qui y est pour sa part.

ASLAKSEN (*effrayé*). — Moi, monsieur le docteur, je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

FIELDBO. — Mais la lettre que...

ASLAKSEN. — Ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'élection, de Bastian Monsen, du destin, du hasard et du punch de Madame Rundholmen, il n'y avait pas assez de citron dedans. Et me voilà encore sur la brèche avec la presse.

BRATSBERG (*se rapprochant*). — Comment ! Que dites-vous ?

ASLAKSEN. — La presse, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — La presse ? Nous y voilà. Ne vous ai-je pas toujours dit que la presse de nos jours est une puissance extraordinaire.

ASLAKSEN. — Oh, mais non, monsieur le chambellan...

BRATSBERG. — Pas de fausse modestie, monsieur l'imprimeur Aslaksen. Jusqu'à présent je n'ai pas lu votre journal, mais à l'avenir je le lirai. Puis-je vous en demander dix exemplaires ?

ASLAKSEN. — Vingt si vous voulez, monsieur le chambellan.

BRATSBERG. — Oui, merci, envoyez m'en vingt. Et du reste si l'argent manque, venez me voir ; mais je vous le dis à l'avance, je n'écrirai pas une ligne.

RINGDAL. — Qu'est-ce que j'apprends? Votre fille est fiancée ?

BRATSBERG. — Oui, et qu'en dites-vous ?

RINGDAL. — Je dis que je vous félicite. Mais quand est-ce que cela a eu lieu.

FIELDBO (*rapidement*). — Oh ! nous en parlerons plus tard...

BRATSBERG. — Cela a eu lieu le 17 mai dernier.

FIELDBO. — Comment ?

BRATSBERG. — Le même jour que la petite demoiselle Ragna...

THORA. — Comment, mon père, tu savais?...

BRATSBERG. — Oui, ma chère, je l'ai toujours su.

FIELDBO. — Oh, monsieur le chambellan!...

THORA. — Mais qui a?...

BRATSBERG. — Une autre fois, mes petites demoiselles, vous parlerez moins haut, quand je serai à faire ma sieste derrière ma tenture.

THORA. — Oh! grand Dieu, tu étais donc derrière les rideaux?

FIELDBO. — Je comprends maintenant votre manière d'agir.

BRATSBERG. — Oui, mais comment avez-vous pu vous taire?

FIELDBO. — A quoi m'aurait-il servi de parler plus tôt?

BRATSBERG. — Vous avez raison, ce qui est arrivé devait arriver.

THORA (*bas à Fieldbo*). — Oui, tu sais te taire. Dans toute cette affaire Stensgard, pourquoi n'ai-je rien appris?

FIELDBO. — Quand un oiseau de proie tournoie autour d'un colombier, on surveille ses colombes, mais on n'est pas inquiet.

(Ils sont interrompus par Madame Rundholmen).

HEJRE (*au chambellan*). — Écoutez, pardonnez-moi, mais il faut que nous remettions notre procès à une époque indéterminée.

BRATSBERG. — Tu crois? Je veux bien.

HEJRE. — Il faut que tu saches que j'ai accepté un

poste de rédacteur des informations au journal d'Aslaksen.

BRATSBERG. — Cela me fait plaisir.

HEJRE. — Et tu comprends toi-même que les nombreuses occupations...

BRATSBERG. — Bien, bien, mon vieil ami, je puis attendre.

MADAME RUNDHOLMEN (*à Thora*). — Oui, j'ai vraiment pleuré toutes mes larmes pour ce méchant homme, mais maintenant je remercie Dieu de m'avoir donné Bastian; quant à l'autre, il est faux comme l'écume de l'eau. C'est un abominable fumeur avec cela, et puis il lui faut tous les jours des petits plats, il est gourmand, c'est un véritable cheval à nourrir!

LA SERVANTE. — Monsieur est servi.

BRATSBERG. — Je vous remercie tous, tant que vous êtes, mes amis; monsieur le propriétaire Lundestad, vous restez avec nous et vous aussi, monsieur l'imprimeur Aslaksen.

RINGDAL. — Ce ne sont pas les sujets de toasts qui manqueront.

HEJRE. — Non, certainement. On pardonnera à un vieillard s'il se réserve de porter des toasts aux chers absents.

LUNDESTAD. — Un absent revient, monsieur Hejre.

HEJRE. — L'avocat?

LUNDESTAD. — Oui, remarquez bien cela, messieurs, dans dix ou quinze ans, Stensgard sera député ou ministre, peut-être tous les deux.

FIELDBO. — Dans dix ou quinze ans ? Mais alors il ne pourra plus être à la tête de l'Union des jeunes.

HEJRE. — Pourquoi pas ?

FIELDBO. — Parce qu'il sera alors d'un âge équivoque.

HEJRE. — Alors il se mettra à la tête d'une Union de gens équivoque. C'est là ce que veut dire Lundestad. Il est là-dessus de l'avis de Napoléon : « Les gens équivoques sont ceux dont on fait les hommes politiques. » Hé ! hé.

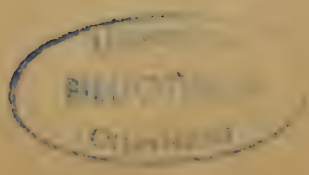
FIELDBO. — Notre union, à nous, subsistera et continuera d'être l'Union des jeunes. Quand Stensgard a été porté en triomphe par la foule au milieu des acclamations et de l'enthousiasme de la foule le jour de la liberté, il a dit : « L'Union des jeunes a un pacte avec la Providence. » Je crois que monsieur le pasteur ici présent approuvera cette parole.

BRATSBERG. — Je le pense aussi, mes amis. Car, en vérité, nous avons agi comme des fous, mais de bons anges veillaient sur nous.

LUNDESTAD. — Dieu merci, les anges étaient même au milieu de nous.

ASLAKSEN. — Oui, grâce à nos circonstances locales, monsieur Lundestad.

FIN DE L'UNION DES JEUNES



TABLE

Les Soutiens de la Société 1

L'Union des Jeunes 147

IMP. CH. LÉPICE, MAISONS-LAFFITTE.

IBSEN (Henrik). — *Le canard sauvage.* — *Romersholm.* Traduction de M. le comte PROZOR. Un vol. in-18..... 3 50

— *La comédie de l'Amour*, traduction et note par MM. de Colleville et de Zépelin. Un vol. in-18..... 3 50

— *La dame de la mer.* — *L'ennemi du peuple.* Traduction et notices de MM. Ch. Johansen et A. Chennevières. Un vol. in-18..... 3 50

— *Empereur et Galiléen.* Traduction, notes et notices par M. Ch. de Casanove. Un vol. in-18..... 3 50

— *Hedda Gabler.* Traduction par M. le comte Prozor. Un vol. in-18..... 3 50

— *Les prétendants à la couronne. Les guerriers à Helgeland.* Traduction par Jacques Trigant-Geneste. Un vol. in-18. 3 50

— *Les Revenants.* Traduction par Rod. Darzens. Une brochure in-18..... 2 »

— *Les soutiens de la Société.* — *L'Union des jeunes.* Traduction de Pierre Bertrand et Edmond de Nevers. Un vol. in-18..... 3 50

KRESTOVSKY (V.). — *Veriaguine*, traduit du russe par M. Victor Dérély. Un vol. in-18. 3 50

LENAU (Nicolas). — *Poèmes et Poésies.* Traduction de V. Descreux. Un vol. in-18. 3 50

LIE (Jonas). — *Les filles du commandant*, roman traduit du norvégien par Mlle Aline Toppélius. Un volume in-18 3 50

LIESKOFF (Nicolas). — *Le voyageur enchanté*, traduit du russe par M. Victor Dérély. Un volume in-18..... 3 50

MARLOWE (Christophe). — *Théâtre.* Traduction, étude sur Marlowe, sa vie et ses œuvres et notice de Félix Rabbe, avec une préface par Jean Richepin. Deux vol. in-18, ne se vendant pas séparément..... 7 »

MICKIEWICZ (Ladislas). — *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre.* Un vol. in-18... 3 50

PISEMSKY (A.-E.). — *Théâtre choisi.* Traduction du russe et préface, par Victor Dérély. Un vol. in-18, avec un portrait de Pisemsky..... 3 50

RÉCHETNIKOV (Téodor). — *Ceux de Podlipnaïa*, roman traduit du russe par Neyroud. Un vol. in-18.... 3 50

SHELLEY. — *Œuvres poétiques complètes*, traduites par Félix Rabbe. Trois volumes ne se vendant pas séparément. 10 50

STRINDBERG (Auguste). — *Mademoiselle Julie*, tragédie en prose en un acte; *le Simoun*, arabesque dramatique en un acte. Traduction de Charles de Casanove, précédée d'une étude sur l'œuvre de Strindberg, par Georges Loiseau. Un vol. in-18..... 3 50

SWINBURNE (Algernon Charles). — *Poèmes et Ballades*, traduction de Gabriel Mourey, avec des notes sur Swinburne, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18.... 3 50

TOLSTOÏ (Comte Alexis). — *La mort d'Ivan le terrible.* — Le Tzar Fédor Ivanovitch. — Le Tzar Boris. Préface d'Ivan Tourguéniev, traduction de B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18..... 3 50

TOLSTOÏ (Cte Nicolas). — *La Vie*, roman traduit du russe par madame E. Jardetzky. Un vol. in-18..... 3 50

TOLSTOÏ (Cte Léon). — *Ce qu'il faut faire.* Première traduction française, par B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18..... 3 50

— *Les décembristes*, roman traduit du russe par B. Tseytline et E. Jaubert, avec une introduction historique. Un volume in-18..... .... 3 50

— *L'école de Yasnaïa Poliana.* — Traduction de MM. B. Tseytline et E. Jaubert. — Un vol. in-18..... 3 50

— *La liberté dans l'école.* — Traduction de MM. B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18. 3 50

— *Ma confession*, traduit du russe par Zoria. Un vol. in-18..... 3 50

— *Paroles d'un Homme libre.* Dernières études philosophiques. Traduction J.-W. Bienstock. Un vol. in-16.... 3 50

— *Pour les enfants*, contes et nouvelles. — Première traduction française par B. Tseytline et E. Jaubert. Un vol. in-18..... 3 50

— *Le progrès et l'instruction publique en Russie.* — Traduction de MM. B. Tseytline et E. Jaubert. — Un vol. in-18. 3 50

— *La puissance des Ténèbres*, drame en cinq actes. Traduction de MM. J. Pavlowski et O. Méténier. Une brochure in-18..... 2 »

— *La puissance des Ténèbres*, drame en cinq actes. Traduction Neyroud. Un vol. in-18..... 3 »

— *Que faire?* Première traduction française, par Mme Marina Polonsky et G. Debesse. Un vol. in-18..... 3 50

— *Les Rayons de l'Aube.* Dernières études philosophiques Traduction J.-W. Bienstock. Un vol in-16..... 3 50

— *Raison, Foi, Prière.* — Traduction J.-W. Bienstock. Une brochure in-16.... 0 50

— *Sur la Question sexuelle.* — Traduction J.-W. Bienstock. Une brochure in-16 ... 1 »

— *L'Unique moyen.* — Traduction J.-W. Bienstock. Une brochure in-16..... 0 50

VERDAGUER (Jacinto). — *L'Atlantide.* Poème traduit du catalan, avec le texte en regard, et précédé d'une étude sur *la Renaissance de la Poésie Catalane*, par Albert Savine. Un volume in-18..... 3 50

— *Le Canigou.* Légende pyrénéenne du temps de la conquête, traduction française avec le texte cataian en regard, précédé d'un avant-propos par J. Tolra de Bordas et d'une lettre de F. Mistral au traducteur. Un volume in-18..... 3 50

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

Henrik
IBSEN

LES
SOUTIENS
DE LA
SOCIÉTÉ

PRIX :
3 fr. 50

ARIS — Ier
-V. STOCK
Éditeur
—
1902

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

26/1/87

FEB 05 1987

31 OCT. 1996

28 NOV. 1996

JAN 07 1997

P.E.B. / I.L.L.

JUIL 15 2003

MORISSET

UO JUIL 24 2003

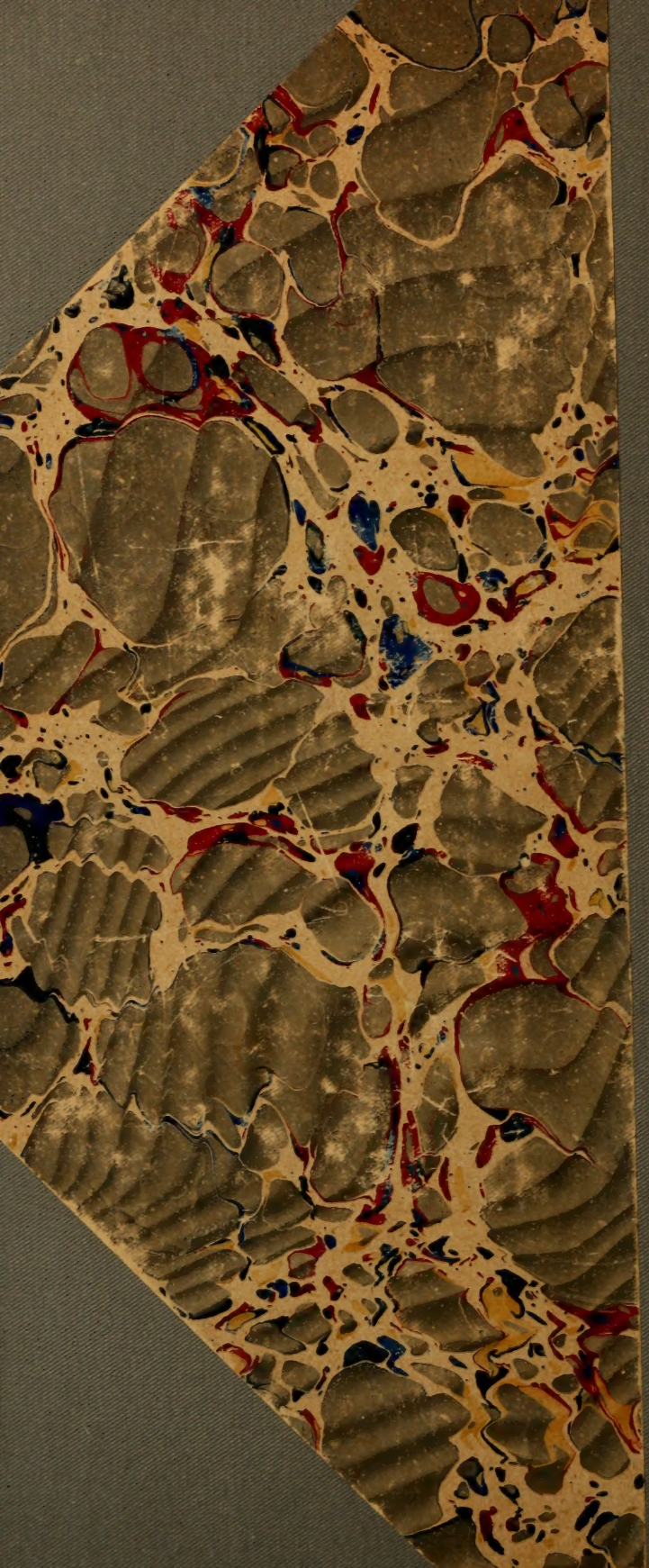
P.E.B. / I.L.L.

AUG AOUT 11 2004

MORISSET

UO AOUT AUG 06 2004

CF

a39003 003278800b

CE PT 8878
.A64 1902
COO IBSEN, HENRI SOUTIENS DE
ACC# 1285641